







EN ANGLETERRE

ANGLETERRE – ÉCOSSE
(LES ORCADES, LES HÉBRIDES)
IRLANDE

LE PAYS — LES HABITANTS — LA VIE INTÉRIEURE

PAR

FÉLIX NARJOUX

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE SEIZE DESSINS
PAR L'AUTEUR



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1886

EN ANGLETERRE

LE PAYS — LES HABITANTS

LA VIE INTÉRIEURE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Notes de voyage d'un architecte, Hollande, Allemagne, Danemark. Uu vol. in-8° illustré. . . . . 20 fr.

Un tour en Europe. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Habitations modernes, recueillies par VIOLLET-LE-DUC et Félix NARJOUX. Deux volumes in-folio, 200 planches, avec texte illustré. . . . . 200 fr.

Paris, monuments de la ville. Quatre vol. in-folio, avec 300 planches et 202 figures dans le texte. . . . . 350 fr.

Histoire d'une ferme. Un vol. in-8°. . . . . 10 fr.

Histoire d'un pont. Un vol. in-18 illustré. . . . . 2 fr.

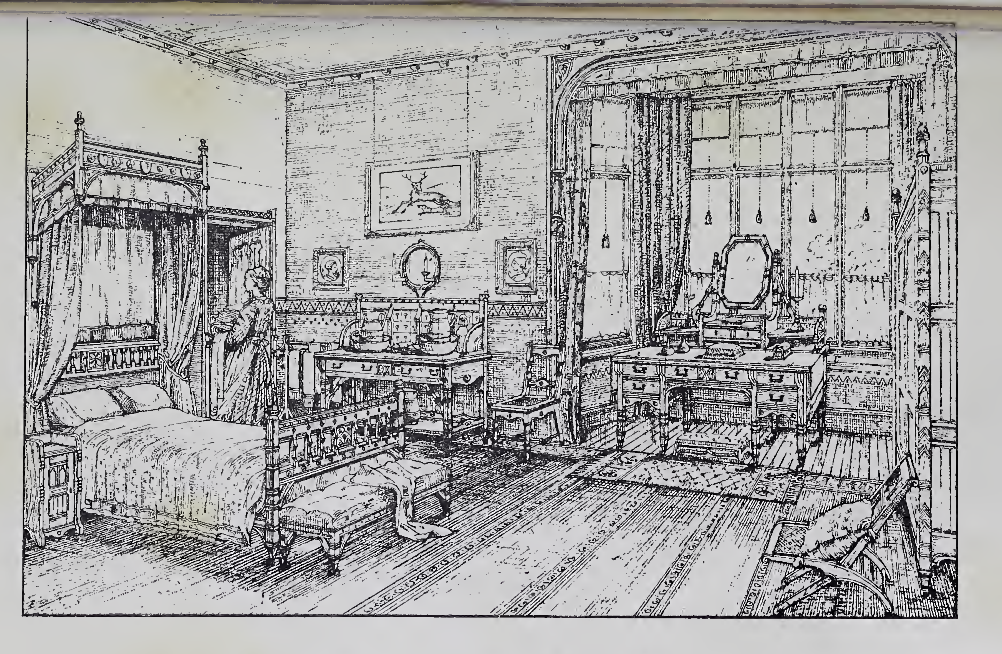
En Allemagne. *La Prusse et ses annexes :* le pays, les habitants, la vie intérieure. Un vol. in-8° anglais illustré. . . . . 5 fr.

L'Aventure de William Knabs. Un vol. in-18. . . . . . 3 fr. 50

Monsieur le Préfet des Hauts-Monts. Un vol. in-18. . . 3 fr. 50

Monsieur le Député de Chavone. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



STOMIRON. — CHAMBRE A COUCHER.

EN ANGLETERRE

ANGLETERRE — ÉCOSSE
(LES ORCADES, LES HÉBRIDES)
IRLANDE

LE PAYS — LES HABITANTS — LA VIE INTÉRIEURE

PAR

FÉLIX NARJOUX

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE SEIZE DESSINS
PAR L'AUTEUR



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1886

A MADAME

FÉLIX NARJOUX

F. N.

L'écrivain français qui doit donner une idée exacte du caractère et du génie du peuple anglais n'a pas encore taillé sa plume, disent volontiers nos voisins. Ce qui revient modestement à dire que, à leur avis, pas un écrivain français n'a encore accordé au peuple anglais le tribut d'éloges dont il se croit digne.

Le fait en lui-même n'a rien qui puisse étonner. En général, chaque nation, comme chaque individu, se prise si haut que les éloges les plus exagérés sont, à ses yeux, toujours au-dessous de ses mérites.

Essayer de modifier l'excellente opinion que les Anglais ont d'eux-mêmes, de leur caractère, de leurs vertus publiques et privées, essayer d'amoindrir l'admiration qu'ils professent à leur égard est une entreprise qui serait infructueuse; nous croyons prudent et sage de ne pas la tenter.

Notre but est autre; nous ne voulons ni admirer ni dénigrer, nous voulons seulement montrer l'Angleterre et ses habitants tels que nous les avons vus, tels que nous les avons compris.

L'Angleterre, le pays, ses habitants, leur vie intérieure sont peu connus en France.

Le passage du détroit est difficile, le climat et la nature du pays ne sont pas engageants; nous nous représentons volontiers les îles Britanniques sous l'apparence d'une immense usine noire et enfumée.

Nos voisins sont peu accueillants; leur intérieur, leur « home » ne s'ouvre pas volontiers pour l'étranger. Les Anglais qui traversent la France, qui viennent y vivre, ne peuvent nous donner idée de l'ensemble de la nation. Ils en forment une classe privilégiée.

De temps en temps il paraît à la vérité en France quelque livre dont l'Angleterre est le sujet; ce livre nous parle exclusivement de Londres, de la vie extérieure, de la vie publique de l'Anglais.

Le lecteur français y prend avec raison grand intérêt.

Aussi avons-nous pensé que ce même public consentirait à faire en notre compagnie une excursion dans des contrées peu connues du Royaume-Uni, qu'il pénétrerait volontiers avec nous dans l'intérieur des demeures luxueuses et misérables de ses habitants, afin de voir de près leur existence et leur manière de vivre.

Félix Narjoux.

EN ANGLETERRE

LA VIE INTÉRIEURE

LE PAYS — LES HABITANTS

PREMIÈRE PARTIE

ANGLETERRE

CHAPITRE PREMIER

LONDRES

I

Le matin. — Les rues. — Une maison. — Son installation. Son ameublement.

Il est de bonne heure, la ville s'éveille, la journée commence. Le premier bruit qui se fasse entendre est le cri du boy annonçant les « papers » (journaux) du matin. Puis viennent les marchands de viande à chat : « Meat, meat ! » les chiffonniers, ou plutôt les enleveurs d'ordures ménagères, les « dustmen » : « Dust, oh! » « Dust, dust, oh! » et, subitement, sur les vitres de toutes les cuisines, paraît un D majuscule prévenant le « dustman » qu'on a besoin de ses services.

Les « fire-men » rentrent les grandes échelles rouges que, la veille au soir, ils ont dressées dans

les carrefours; les « crossing-swepers » (balayeurs transversaux) tracent des passages au travers des rues et tendent piteusement la main aux passants.

Les rues de Londres sont de deux espèces :

Les unes, bordées de hautes maisons qu'occupent des magasins, des offices, des bureaux de toutes sortes, sont bruyantes, passantes, animées. Des voitures les sillonnent en si grand nombre que les traverser est difficile. Une foule enfiévrée va et vient en tous sens, avec une hate brutale, des mouvements fiévreux.

Les autres rues sont tranquilles et solitaires. Les maisons qui les bordent, des « dweling houses » (maisons d'habitation), sont basses et étroites, toutes semblables; aux angles seuls, se trouvent des boutiques, des « public-houses », des « bars ». Dès que la nuit est venue, ces rues sans commerce, sans industrie, deviennent mornes et lugubres. Le dimanche, les rares passants aperçoivent seulement aux fenêtres quelque servante, quelque maîtresse bâillant, une bible ouverte sur leurs genoux.

C'est dans l'une de ces dernières rues, près de Piccadilly, que nous nous trouvons à la recherche du logis d'un confrère.

Les numéros des maisons se suivent, et, comme nous avons commencé par le mauvais côté, il nous faut parcourir toute la rue et revenir sur nos pas.

Ce n'est pas assez de dire que toutes ces maisons se ressemblent : elles sont identiques, comme aspect, comme surface, comme dimensions. Elles ont été construites par un même entrepreneur, et l'interven-

tion de l'architecte n'a pas été réclamée. Londres compte ainsi non-seulement des rues, mais des quartiers entiers élevés sur le même modèle, le même type, et, entre ces rues, l'erreur est facile.

La maison de notre confrère se distinguait pourtant des maisons voisines : elle avait son caractère à part qui nous la fit reconnaître. Son propriétaire, son auteur, avait cherché à lui donner un aspect personnel.

Devant la maison, un trottoir bordé par une grille en fer. Entre ce trottoir et la maison, une petite cour en contre-bas du sol de la rue, et, de la rue à la porte, un perron dont les degrés passent au-dessus de la cour.

Nous gravissons le perron et mettons en mouvement le marteau de la porte. Une « maid » (servante) qui promène un torchon sale et humide sur les dalles de la cour lève la tête, nous regarde un moment et reprend son travail. Un domestique qui essuie les carreaux de vitre d'une fenêtre échange quelques mots avec la servante, nous crie de sonner à la porte du bas, et tous deux, sans plus s'occuper de nous, continuent leur ouvrage.

De l'extrémité de la rue, retentit un bruit rapide, prolongé, le bruit d'un marteau de porte agité par une main habile et expérimentée. Le bruit devient continu, se rapproche, régulier et violent. Les portes s'ouvrent en hâte : c'est le facteur, dont la venue s'annonce d'une façon si bruyante et qui passe en courant.

Il nous vient à l'esprit d'imiter le facteur et de

frapper comme il l'a fait. On accourt. Les domestiques sont pleins d'égards. Notre timidité, notre discrétion nous avaient fait prendre pour un fournisseur ou pour un importun.

On nous introduit dans le parloir, tout en nous faisant observer que le maître de céans ne recevait chez lui que ses amis, et que si nous avions à l'entretenir d'affaires, il fallait nous présenter à son office de Regent street.

Mais notre visite était annoncée et attendue, notre confrère accourait, nous faisant un accueil empressé, l'accueil que fait tout Anglais de bonne compagnie, tout gentleman, à quelqu'un qui lui a été recommandé et auquel, par conséquent, il doit aide et protection.

Notre visite avait pour objet l'examen de la maison que notre confrère venait de se faire construire.

A côté du perron par lequel nous sommes monté pour arriver à la porte d'entrée, se trouve un escalier étroit, très-roide, qui descend dans la cour d'isolement et dessert la porte de service. Cette porte est munie d'une sonnette aboutissant à la cuisine. Le marteau est une distinction honorifique réservée pour la seule grande porte d'entrée.

Dans la petite cour, très-étroite, deux mètres vingt-cinq centimètres de largeur, qui règne devant la façade, sont, du côté de la rue et sous-sol du trottoir, une pièce pour le brossage des vêtements et le nettoyage des chaussures, une soute pour le charbon et un dépôt pour les ordures ménagères que le « dustman » enlève tous les jours ou tous les deux jours. Les dépôts de combustible et d'ordures sont,

tous deux, munis de trappes percées dans l'épaisseur de la voûte qui les recouvre. Ces trappes sont ouvertes dans le sol du trottoir et fermées par un tampon de fonte; c'est par elles qu'on introduit le charbon et qu'on enlève les ordures. On évite ainsi tout transport malpropre à l'intérieur de l'habitation et l'on facilite singulièrement cette partie du service; mais malheur au passant inattentif qui ne voit pas la trappe ouverte à ses pieds.

De l'autre côté de la cour est la porte d'entrée du sous-sol. Elle donne sur un large vestibule se prolongeant dans toute la longueur du bâtiment et se terminant à la rencontre d'une cour intérieure de surface assez restreinte. Sur ce vestibule, les portes de la cuisine, de la laverie, de l'office, du dépôt de balais, de la salle de réunion des domestiques, des privés et de l'escalier de service. En retour, sur la cour, la cave à bière, la cave à vins et le dépôt des provisions.

Toutes ces pièces sont munies d'appareils à gaz, allumés toute l'année.

La salle de réunion des gens est chauffée; le sol est couvert d'un tapis; les siéges sont confortables; des rayons supportent des livres, des jeux et même des instruments de musique. C'est là que se tiennent les domestiques en l'absence des maîtres, ou lorsque leur service est achevé. C'est là aussi qu'ils passent, en général, la journée du dimanche et reçoivent les visites de leurs parents et de leurs amis.

Au rez-de-chaussée, élevé de plusieurs marches au-dessus du sol de la rue, la distribution est plus simple.

Un vestibule long et un peu étroit va de la porte d'entrée à l'escalier des maîtres. Ce vestibule donne accès au parloir, au cabinet de travail et à la salle à manger. Le plus souvent, le chef de famille, traitant ses affaires hors de chez lui, n'a pas de cabinet de travail. La pièce qui en tient lieu lui sert à recevoir ses amis, à fumer, à jouer, à boire, à faire des « parties de vin ». Ce cabinet sert de parloir pour la réception des fournisseurs, des gens d'affaires, des inconnus, qui ne doivent pas pénétrer à l'intérieur. La salle à manger comprend deux pièces : une pour le déjeuner du matin et le lunch de l'après-midi, et une autre pour le repas du soir et les dîners de réception.

La partie du bâtiment élevée dans la cour s'arrête au premier étage, qui ne comprend ainsi que les deux salons : le salon du matin, ce que nous appelons petit salon, et le salon de réception, « drawing-room ».

Dans un grand nombre de maisons de Londres, dans toutes celles de la banlieue et de la province, le salon de réception est muni d'une loge vitrée faisant saillie d'où l'on peut voir ce qui se passe au dehors; cette loge est garnie de siéges, remplie de fleurs, artificielles le plus souvent. Son principal ornement consiste en une cage d'oiseau ou un bocal de poissons rouges.

Lorsque les maîtres donnent des fêtes, on boit et l'on mange au rez-de-chaussée; on danse et l'on fait de la musique au premier étage. Les invités sont toujours trop nombreux pour l'emplacement; ils s'in-

stallent sur l'escalier et s'asseyent sur les marches. L'aspect de ces marches converties en espaliers, couvertes de femmes décolletées, en élégantes toilettes, est alors des plus bizarres et des plus gracieux.

Le second étage est occupé par trois chambres à coucher avec cabinets, privés et salle de bains. Le mari et la femme partagent toujours la même chambre. Un cabinet contient, cependant, un second lit pour les cas de maladie.

Au troisième étage, sont les chambres des enfants. La « nursery » des jeunes ménages, grande et vaste pièce, est, après les premières années, convertie en dortoir ou divisée en petites chambres. Les garçons habitent rarement la maison paternelle : dès qu'ils ont atteint l'âge réglementaire, on les envoie en pension, loin de Londres. Ils passent leurs vacances au bord de la mer. Plus tard, ils vont dans une ville universitaire, ou voyagent et s'expatrient. Ils se marient jeunes, et, à leur tour, deviennent de bonne heure chefs de famille.

L'ameublement des salons ressemble beaucoup à celui en usage dans les nôtres. La grande différence provient de la disposition des cheminées. Elles ne font pas, ou presque pas, saillie sur le nu du mur, ne sont pas surmontées de glaces ni de pendules, n'ont pas de garniture, enfin. Elles sont toujours chauffées à la houille. Les appareils de pelles, pincettes, garde-cendre, etc., qui les accompagnent sont des plus compliqués.

Les buffets des salles à manger sont divisés en une infinité de compartiments destinés à recevoir chacun

un objet distinct. Dans les maisons moyennes, les étalages de grosse argenterie, de riches porcelaines, autrefois très en faveur, ont aujourd'hui disparu. On leur a, depuis longtemps, substitué les objets en simili-argent et en faïence dont l'acquisition se fait à peu de frais.

Les meubles qui occupent les chambres à coucher sont en très-petit nombre : un lit très-long et surtout très-large, deux tables de toilette, des siéges dont la forme est très-variée et en rapport avec l'usage auquel ils sont destinés, suivant qu'on veut se dévêtir, se chauffer, faire sa toilette, etc. Les armoires à glace, les commodes, sont reléguées dans une pièce annexe qui sert de vestiaire. On n'habite pas les chambres à coucher durant le jour, on y demeure seulement pendant les heures de sommeil. Pour lire, écrire ou travailler des doigts, ce qui lui arrive rarement, recevoir les visites de ses parents, de ses amis, la femme anglaise, même la plus petite bourgeoise, se tient dans son salon.

Toutes les pièces sont munies d'appareils d'éclairage au gaz, et, sauf dans les pièces placées sur la rue ou dans l'étage supérieur, ces appareils sont allumés presque toute l'année.

II

Les loyers. — La dépense d'un ménage. — La vie intérieure.

A Londres, comme partout ailleurs, le prix du loyer d'une maison varie suivant les quartiers.

Une maison de l'importance de celle que nous venons de décrire se loue, dans les environs de Russel square, quartier tranquille, un peu éloigné, 2,000 à 2,500 fr.; dans le quartier de Guild'hall, 2,500 à 3,000; dans Russel square, 4 à 6,000 fr.; dans les quartiers aristocratiques de Cavendish et de Portland square, 17 à 25,000 fr.; enfin, dans Piccadilly, suivant la situation, 20 à 30,000 fr.; mais dans ces derniers quartiers, les maisons sont un peu plus vastes et accompagnées d'écuries et remises desservies par les rues latérales.

Il faut au prix du loyer ajouter les impôts de toutes natures : impôts des pauvres, de la paroisse, des écoles, l' « house » et l' « income tax », qu'on suppose à tort devoir s'élever au quart du loyer. Nous dirons à tort, car ces impôts n'ont pas pour base le chiffre du loyer, mais les besoins du quartier. Une maison située dans un quartier riche où les pauvres manquent, où les rues sont en parfait état, et qui n'a pas besoin d'école, paye donc beaucoup moins d'impôts qu'une maison située dans un quartier pauvre et inachevé.

Une maison dont le loyer est de 2,500 fr. exige

trois domestiques : une cuisinière, une fille de service et une fille de chambre.

Une maison dont le loyer atteint 4 ou 6,000 fr. exige quatre servantes et un « buttler », sorte de majordome chargé de l'argenterie et du vin ; il sert à table et répond à la porte.

Dès que le loyer dépasse 10,000 fr., le nombre des servantes est de six à huit, avec un « buttler » et deux « footmen » (valet et homme de peine). Ces domestiques ne demeurent pas tous à la maison.

Le gage d'une cuisinière est d'environ 6 à 800 fr., celui d'une femme de chambre de 5 à 700 fr., celui d'un valet de 1,000, celui d'un « buttler » de 1,200.

La dépense d'un ménage composé de deux maîtres et de quatre enfants à la maison, les autres au dehors, famille modeste, vivant honorablement, mais économiquement, peut être évaluée à 1,000 fr. au moins par mois.

Il devient facile, grâce à ces éléments, d'établir la dépense approximative d'un ménage de la classe moyenne : loyer, 4,000 fr. ; impôts, 1,000 ; domestiques, un à 800 fr., deux à 600 = 2,000 fr. Dépenses du ménage, 1,000 fr. par mois = 12,000. Entretien du mobilier, vêtements, linge, 6,500. Éducation des enfants, 4,000 fr. ; voyages, 3,000 fr. ; divers, 3,000, soit un total de 35,000 francs.

La dépense qu'entraîne une installation comme celle que nous venons d'indiquer, et le train de vie qui en est la conséquence, coûtent donc, à Londres, près du double de ce qu'une installation et un train de vie du même genre coûteraient à Paris.

C'est l'obligation de faire face à cette dépense excessive qui constitue le mobile de l'existence de tout Anglais. C'est la nécessité à laquelle il est soumis, à laquelle il doit répondre, qui lui impose un labeur continu, des travaux incessants.

L'Anglais est laborieux, persévérant; il accomplit sa tâche sans hâte, mais avec exactitude. Son intelligence lui assure, dans toutes les professions, un salaire régulier, des bénéfices élevés. Malheureusement, s'il gagne beaucoup, il dépense de même Il n'est ni prévoyant, ni économe. Il manque d'ordre et ne pense pas à l'avenir.

Nous ne nous occupons ici que de la classe moyenne, dont nous venons de décrire l'habitation. Il sera plus loin question de la classe supérieure et de la classe ouvrière, et toujours, sauf dans l'aristocratie où les fortunes sont colossales, on voit les dépenses du ménage, les frais de la vie quotidienne, absorber les recettes et rendre impossible toute économie.

Quand viennent l'âge, la maladie, quand l'heure du repos obligé est arrivée, c'est souvent aussi l'heure de la gêne. Il faut alors que les parents appellent leurs enfants à leur aide. Cette situation explique le succes des assurances, seul moyen de remédier à l'imprévoyance. Les parents anglais, cependant, n'ont à penser qu'à eux. Ils ont marié leurs filles sans dot, ils ont envoyé leurs fils chercher fortune au loin.

Il est étonnant que, malgré le peu de distance qui, en réalité, sépare la France de l'Angleterre, malgré la fréquence des visites et des séjours que les Anglais

font chez nous, la vie intérieure des deux nations offre des différences aussi sensibles.

Le chef de famille anglais passe peu de temps à la maison. Il sort le matin, de bonne heure, après le premier déjeuner, vers neuf heures. Il va à ses affaires, fait ses courses à Londres, jusqu'à l'heure du lunch. Il mange là où il se trouve, entre dans un « bar », dévore deux ou trois sandwichs en regardant la « bar-maid », sans lui dire un mot; il avale une pinte d'ale et repart. Il rentre à son office, travaille dans un bureau étroit, surchauffé, où le gaz lui brûle les yeux et lui chauffe le crâne; et quand, après avoir trimé tout le jour, il rentre chez lui, il a hâte de prendre quelque repos. Il soupe copieusement, boit le plus souvent outre mesure, et va se coucher.

Les soirées au théâtre, les dîners en ville, les réceptions, même intimes, sont rares.

Dès que la saison le permet, et même quand elle ne le permet pas, il part, le samedi, pour la campagne ou les bords de la mer, et ne revient que le lundi. Quand il passe le dimanche à Londres, il ne se livre à aucune occupation, bâille tout le jour; il s'ennuie! Aux champs, au contraire, il se livre aux exercices physiques les plus violents, il en a besoin pour détendre ses nerfs et reposer son cerveau.

Les femmes restent, ainsi, libres de l'emploi de leur temps. Elles se déchargent du soin de leur intérieur sur des domestiques très-corrects et très-experts. Les courses dans la ville, les visites aux parents, aux amies, ne sont pas une ressource, l'usage empêchant de les prolonger et de les renouveler souvent.

Le « home », l'intérieur d'un Anglais est d'un accès difficile, non-seulement pour un étranger, mais même pour un compatriote. Pour se permettre de demander à un Anglais des nouvelles de sa femme, il faut être avec lui sur le pied d'une certaine intimité.

Un Français, présenté à M. Marwood, le bourreau de Londres, prononça, dans le cours de la conversation, le nom de mistress Marwood; M. Marwood, choqué d'une telle inconvenance, tourna le dos à son interlocuteur et s'éloigna.

L'Anglaise lit et écrit d'une façon exagérée. Elle dévore, chaque jour, des journaux, des revues, des magazines. Elle est en correspondance avec tous les membres de sa famille, tous ceux de la famille de son mari, et répand sa prose sur toute la surface du globe. Chacune de ses lettres compte quatre et, le plus souvent, huit pages, écrites en long et en travers. Ces lettres donnent les détails les plus précis, les plus circonstanciés de la vie intime; elles racontent tous les événements survenus dans la famille. Elles sont, ainsi, infiniment plus intéressantes, plus utiles, plus pratiques que les lettres banales, vides et prétentieuses que les Françaises échangent souvent entre elles.

L'Anglaise est rarement bonne musicienne. Jeune, elle préfère à son piano les jeux en plein air, les exercices physiques, le « lawn-tennis » surtout, pour lequel elle a un costume spécial, des chaussures faites exprès; sa raquette ne la quitte pas, elle l'emporte partout avec elle, même en voyage. Elle raffole

de l'équitation, qui fait valoir l'élégance de sa personne, la vigueur de son poignet et l'audace de sa nature.

Si une femme s'ennuie, ce qui arrive infailliblement quand elle a quelque imagination, elle prend un correspondant (un amant). Dans le cas où le mari découvre la faute, il s'adresse aux tribunaux pour obtenir réparation du préjudice causé à son honneur. Il fait condamner l'amant à une forte amende et obtient, en outre, des dommages-intérêts considérables, en rapport avec la fortune du délinquant. Les duels ayant pour cause l'infidélité de la femme ne sont pas en usage.

Quant à l'amour maternel des femmes anglaises, que nous vantons si volontiers en France, il faut en rabattre ; elles ne le comprennent ni ne le pratiquent comme nous sommes habitués à le voir faire.

Les mères anglaises laissent très-facilement leurs enfants à la nursery pour courir au prêche, aux réunions de sociétés philanthropiques, à une distraction quelconque. Dès que les enfants sont assez forts, ils quittent la maison paternelle, et les garçons vont volontiers au loin. On retrouve ce même sentiment chez les animaux qui repoussent leurs petits quand ils sont parvenus à leur entière croissance.

Ces séparations ne sont pas un chagrin pour les familles; la mère les supporte avec courage et s'en console par un redoublement d'assiduité aux sociétés humanitaires et religieuses dont elle fait partie : sociétés pour l'émancipation des nègres d'autrui, pour l'envoi de bibles aux cannibales de la Nouvelle-Zé-

lande. — Sociétés de tempérance, de déguenillés, de voleurs, de mendiants. — Prêche du révérend à la mode, quand elle ne prêche pas elle-même Ce sont là des dérivatifs qui en général suffisent à occuper son cœur.

Une distraction très en faveur chez les jeunes femmes est, pendant la saison (de juin à août), des déjeuners entre amies, déjeuners suivis d'une visite à une exhibition de tableaux, de fleurs, de fruits, de chiens ou d'enfants.

III

Les domestiques. — Mrs Crowshuy. — Leçons de cuisine. Les repas.

Les domestiques anglais ne sont pas d'un commerce plus agréable que leurs collègues de France. Ils donnent lieu aux mêmes plaintes, aux mêmes récriminations, et, dans les deux pays, les maîtresses de maison se désolent et se lamentent sur leur perversité. Les domestiques anglais se regardent comme des employés chargés d'une tâche déterminée; une fois cette tâche remplie, ils se tiennent quittes envers leurs maîtres et veulent à leur guise disposer de leur temps et de leur personne.

Une cuisinière ne consentirait jamais à faire le ménage, une fille de chambre à laver la vaisselle. Chez les gens riches, pour qui la question de dépense est secondaire, cette distinction du service des domestiques s'accentue encore davantage. Leurs attributions sont

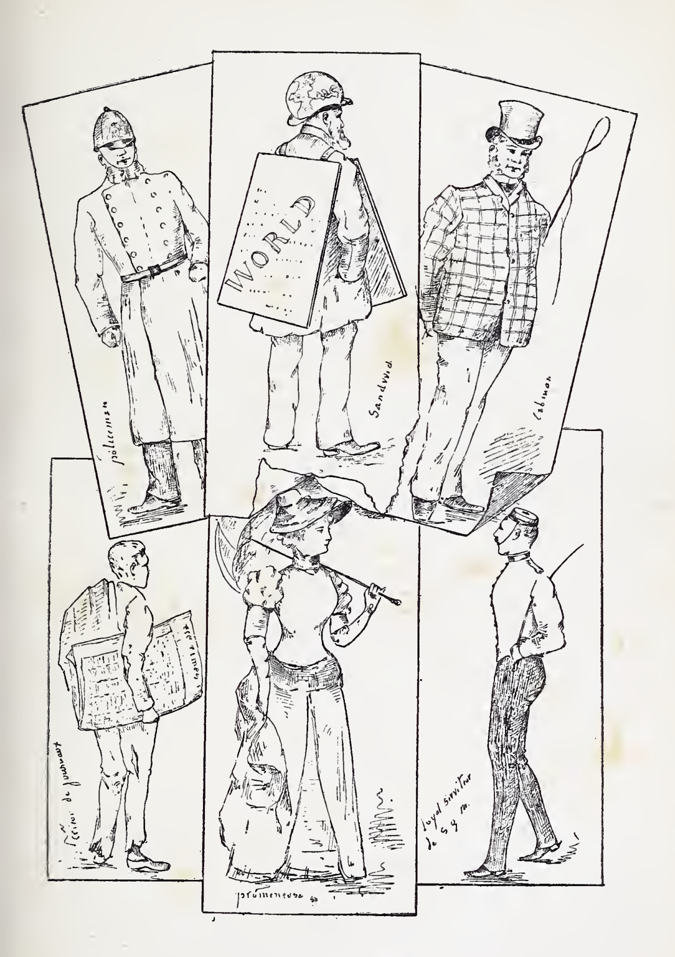
précises; ils se refuseraient formellement à en sortir, si l'on se permettait de le leur proposer.

Il y a quelque dix ans, Mrs Crowshuy eut une idée qu'elle qualifia elle-même de remarquable, ce qui était peut-être aller un peu loin, mais qui, certainement, était originale. Émue par les récits de tous les méfaits dont les domestiques se rendaient coupables, elle rêva la création d'une association dont le personnel eût été recruté parmi les femmes et les filles du monde ayant eu des malheurs et se trouvant sans ressource. Les membres de cette association eussent été des servantes.

C'était, d'après elle, une nouvelle carrière appelée à remplacer avec avantage les places d'institutrices, de maîtresses de musique ou de dames de compagnie qui, de jour en jour, deviennent plus rares.

Les maîtres, disait Mrs Crowshuy, trop heureux d'être servis par des personnes bien élevées et d'une éducation parfaite, feraient tous leurs efforts pour leur rendre l'existence agréable. Rien n'empêcherait que ces servantes ne deviennent des amies. Elles conserveraient leurs anciennes relations, auraient un jour par semaine pour recevoir, un autre pour sortir, Le dimanche matin, elles accompagneraient leurs maîtresses à l'office et, dans l'après-midi, feraient, avec elles, une lecture pieuse.

Mrs Crowshuy a publié un gros volume dans lequel elle a fait ressortir les avantages de son système et a fait envisager, sous un aspect tout nouveau, le rôle de la femme faisant la cuisine, balayant les chambres et décrottant les chaussures. Quant aux



LONDRES DANS LA RUE.

hommes, on en eût fait des cochers, des palefreniers, des jardiniers.

Lord Aberdeen vint compléter l'œuvre de Mrs Crowshuy en préparant un code de la domesticité, code auquel maîtres et gens devaient être soumis, et qui comprenait le tarif des amendes à payer en cas d'infractions : sortie clandestine, dix pence; lever tardif ou coucher hâtif, un demi-shelling; chambre mal faite, quatre pence; table mal servie, couvert incomplet, cinq pence; état d'ivresse, deux pence, punition bénigne, autrement le salaire tout entier eût été insuffisant pour des erreurs de cette nature; familiarité avec une personne d'un sexe différent, un shelling! etc., etc. Le dernier article prescrivait de verser le montant de toutes ces amendes dans la caisse de secours créée au profit des domestiques. Cette condition était propre à diminuer l'empressement que les maîtres auraient pu avoir à accepter le nouveau pacte social, et à calmer le zele avec lequel ils auraient pu appliquer les amendes fixées. Après comme avant, ils devaient pâtir des défauts de leurs domestiques et payer les bons comme les mauvais.

Des créations plus sérieuses, et dont nous avons déjà eu l'occasion de constater l'existence à Hambourg, sont les écoles de cuisine, écoles fréquentées non-seulement par les personnes aspirant à devenir cuisinières, mais par les filles de la bourgeoisie désireuses d'apprendre à gouverner leur maison et à diriger leurs gens en parfaite connaissance de cause.

Ces leçons de cuisine sont, à proprement parler, des leçons d'hygiène et de ménage. Le profit que doit en retirer la famille, au point de vue de la santé et du bien-être, n'est pas douteux ; et si cette tentative pouvait avoir pour résultat d'améliorer la fâcheuse façon dont les cuisinières anglaises assaisonnent viandes, poissons et légumes, tous les estomacs la béniraient.

Le repas du matin se compose de lait, de thé ou de café, de beurre et d'œufs ; le lunch, de viande grillée, de jambon et de légumes cuits à l'eau ; le souper, le véritable repas de famille, d'un potage pimenté, de poisson bouilli, de bœuf rôti, de légumes, pommes de terre, choux-fleurs et haricots mélangés, toujours cuits à l'eau, et d'une énorme pâtisserie épaisse et sans saveur. Les fruits constituent un plat de luxe, coûteux et recherché : les noix jouissent d'une faveur marquée. Le melon est regardé comme fruit et mangé au dessert. On ne mange de fruits qu'au repas du soir, à l'heure du repos, quand la tâche est finie. Dans la journée, les peler, les préparer, ferait perdre trop de temps. Au lunch et au souper, on boit de la bière et du claret (vin de Bordeaux mitigé).

Ce menu ne varie pas ; la manière dont les mets sont préparés reste la même. Le bœuf est souvent remplacé par du mouton ; on ne mange de volaille qu'aux grands jours. Il faut quelque temps à un estomac français pour s'habituer à cette nourriture. Comme digestifs, on a recours à des sauces dites anglaises, préparées à l'avance. Elles brûlent la gorge et altèrent d'une façon démesurée. La bière, toujours

très-alcoolique, est bien inférieure aux bières allemandes. Le vin, le claret, est frelaté et plus mauvais encore qu'à Paris.

Le pain est servi par toutes petites bouchées; la raison de cette parcimonie remonte loin, dit-on. Le sol de la Grande-Bretagne n'est pas favorable à la culture du froment, tandis que les champs de pommes de terre et les prairies y sont superbes. Le prix du pain a donc été longtemps très-élevé. L'importation des grains l'a, plus tard, fait descendre à un taux moyen; mais le souvenir et la tradition sont restés. On a continué à regarder le pain comme chose coûteuse; tandis que les prairies étant de plus en plus fertiles, les troupeaux de plus en plus beaux et gras, la viande est demeurée relativement bon marché. C'est ainsi que depuis un temps immémorial on a servi de petites tranches de pain et de larges tranches de viande.

Les repas sont silencieux; la mère corrige les enfants s'ils s'émancipent, le père se repaît. De temps en temps, l'un des époux tend son verre ou son assiette en disant : « Please » (s'il vous plaît).— « Thank you » (je vous remercie). — « More » (encore). Et c'est tout.

Quand la table est desservie, les femmes et les enfants disparaissent; les hommes restent; s'il n'y en a qu'un, il reste seul. Alors sont servis les vins énergiques, le sherry, le porto; les liqueurs fortes, le whisky, le brandy, le gin, ou du vin sucré dans lequel on a fait infuser du gingembre et du poivre rouge.

Le buveur boit souvent plus que de raison l'ivresse le gagne; il rejoint en trébuchant la chambr nuptiale. Sa femme l'accueille sans reproches et san répugnance; la chose ne la froisse pas, lui paraît u accident naturel; elle y est habituée !

CHAPITRE II

LA RÉSIDENCE

I

Les fortunes industrielles. — Stomiron house. — Notre installation.

L'Anglais n'aime pas habiter la ville; son séjour de prédilection est la campagne. C'est là seulement qu'il peut donner satisfaction à son goût pour les exercices violents, pour les « sports » de tout genre. Dès que l'homme d'affaires le peut, il quitte Londres, les grandes villes. Il fait volontiers de longs et pénibles voyages dont il ne ressent pas la fatigue.

La gentry passe à peu près toute l'année à la campagne, dans des résidences splendides, immenses, dont nous avons peu d'analogues en France. Des parents, des amis forment une cour au chef de famille, au fils aîné héritier de toute la fortune patrimoniale.

C'est dans ces résidences qu'il faut pénétrer pour se faire une idée du luxe, du train de maison, de l'immense fortune des grandes familles. Luxe et fortune qui font un si triste contraste avec l'effroyable misère de la basse classe, dans les grandes villes.

A côté de la vieille noblesse, de tout temps propriétaire du sol, s'est, en ce siècle de progrès et de

travail, formée une aristocratie industrielle dont la puissance croît chaque jour.

Cette aristocratie naissante est sortie de la classe inférieure et, par ses efforts et son seul mérite, a conquis une fortune qui peut lutter avec celle des familles aristocratiques. Ces parvenus, et nous employons ce mot dans sa bonne, dans sa véritable acception, n'ont pas la morgue excessive, puérile, de la vieille noblesse. Ce sont toujours des hommes d'une grande valeur, d'un savoir étendu et d'une intelligence élevée. Des traditions que le temps conserve malgré tout les placent cependant, dans l'échelle sociale, à un degré inférieur, comme dignité officielle et comme prestige, à celui qu'occupe la noblesse de race. Le peuple, la basse classe, comme on dit ici, n'a pas pour eux les égards, le respect professé pour les « noblemen ». C'est là un des signes les plus graves de l'abaissement du caractère national.

Un lord peut impunément frapper un ouvrier, un paysan; mais le patron, le chef d'atelier qui lèverait la main sur un de ses hommes le verrait aussitôt se révolter et se défendre.

M. Rollow a été un grand entrepreneur de travaux publics. A peu près retiré des affaires, il est aujourd'hui possesseur d'une immense fortune gagnée à l'exécution de tous les grands travaux qui se sont faits en Europe depuis cinquante ans. Il a été créé baronnet, est membre de la Chambre des communes et se repose de sa vie active et laborieuse. Il habite un magnifique château qu'il s'est fait construire dans le Denbighshire.

Nous avions, à plusieurs reprises, été en relation avec le fils du chef de la maison, M. Richard Rollow, qui, sur une moindre échelle, continue les travaux de son père. Bien des fois, avec une aimable insistance, il nous avait engagé à aller le voir dans la résidence paternelle de Stomiron.

Cette année, M. Rollow renouvela son invitation à l'occasion des fêtes du Christmas. Nous étions libre, et l'avant-veille du grand jour, nous descendions à la station de Pamrose, où nous attendait le coach de notre hôte.

Il fait froid, la neige est tombée la veille en grande abondance. Le temps cependant ne semblait pas plus brumeux qu'en automne et au printemps, et le soleil fait même un instant de louables efforts pour paraître sur l'horizon.

Un intendant s'assure que les huit voyageurs attendus sont bien exactement arrivés. Chacun prend place. Malgré le froid, les femmes, les jeunes filles se juchent sur les banquettes. On entasse les bagages dans l'intérieur, et un superbe cocher, en carrik rouge, rend la main à ses quatre chevaux, qui partent au galop.

Subitement, le temps se couvre, la neige recommence à tomber. Personne néanmoins ne songe à quitter sa place et à chercher un abri à l'intérieur. Chacun déplie son manteau imperméable, s'enveloppe les jambes dans son plaid et, en riant et chantant, brave le froid et la neige.

Les chevaux courent à toutes brides; leurs sabots polis et luisants soulèvent des tourbillons blancs qui

sont faites cérémonieusement, régulièrement, précédées et suivies de vigoureux *shake hands*.

Nous traversons le hall, chauffé par un immense brasier de houille. Un grand escalier en chêne ouvragé nous conduit au premier étage. Notre nom est inscrit sur la porte d'une chambre. Un valet se tient sur le seuil de cette chambre, et M. Rollow, après nous avoir introduit, se retire discrètement pour nous laisser vaquer à notre aise aux soins de notre installation.

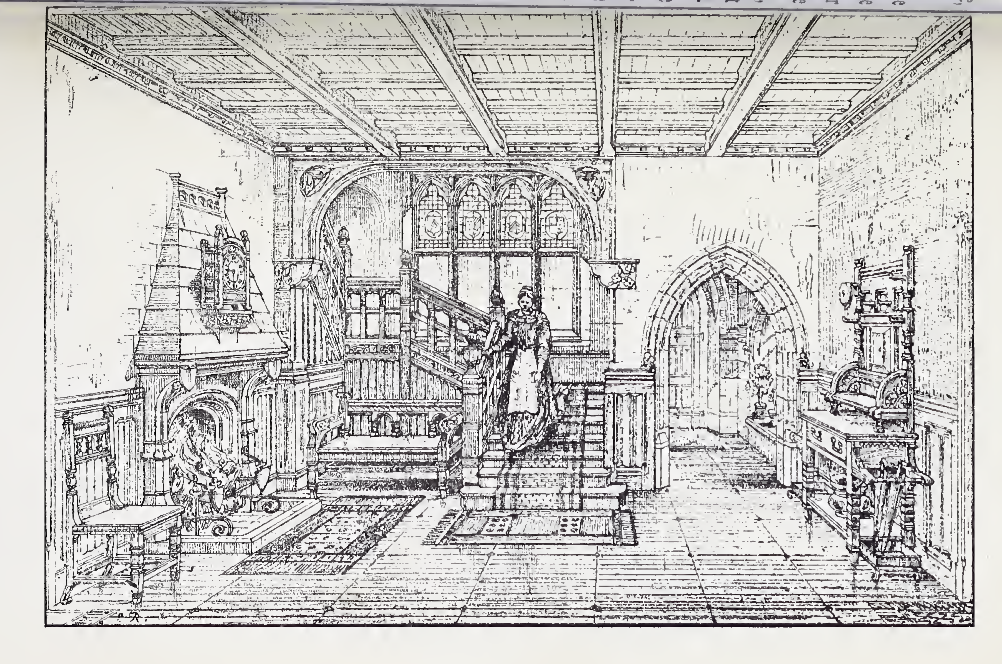
On apporte nos bagages; le valet de chambre les fait placer à l'endroit convenable; lui ne saurait, évidemment, soulever ni déplacer un fardeau; puis il se dispose à nous servir. Mais nous avons l'habitude de nous servir nous-même, et il nous est très-désagréable d'avoir un domestique étranger sur les talons. Nous congédions donc ce serviteur empressé, qui ne dissimule pas, il faut le reconnaître, le peu d'estime que lui inspire cette manière d'agir.

Notre chambre est grande, cinq mètres sur six environ. Une loge en saillie, toute vitrée, permet de voir la campagne et laisse pénétrer à l'intérieur une lumière crue, atténuée seulement par la brume du dehors. S'il gèle cette nuit, il faudra, demain, énergiquement frotter les carreaux pour en enlever le givre. La cheminée est sans saillie, avec une garniture de faïence et de fonte; elle est munie de sept outils pour le service du foyer : une grande et une petite pelle (une plate, une creuse), une pincette à charnière pour les gros morceaux de houille, un marteau pour les briser, une autre pincette, à ressort,

celle-là, pour les petits morceaux; une tringle plate, une autre ronde.

Comme meubles, un vaste lit en cuivre, presque aussi large que long, avec des oreillers oblongs; une banquette, en avant; un grand fauteuil droit pour lire; un autre, très-renversé, pour le repos; un siége bas pour les bains de pieds; un autre, sans dossier, pour se chauffer le dos; un siége mobile que le valet de chambre met en mouvement, fait tourner, pendant l'opération de la toilette; une grande toilette très-garnie, trop garnie, même, pour faire ses ablutions; une autre plus petite pour s'habiller; une grande armoire à deux corps pour pendre les vêtements et serrer le linge; sur le sol, un épais et chaud tapis; enfin, devant la loge, une portière qui la sépare de la chambre. Les fenêtres jouent à guillotine et sont munies d'un store transparent en soie blanche.

A côté de la chambre à coucher, une pièce avec les appareils d'hydrothérapie et des privés. La porte qui sépare ces deux pièces se ferme au moyen d'un ressort qui la fait étroitement adhérer au chambranle garni d'une bande de caoutchouc; elle manœuvre sans bruit; le ressort offre une si grande résistance, qu'un véritable effort est nécessaire pour ouvrir la porte et l'amener à soi. Il faut avoir soin de l'ouvrir complétement, jusqu'à ce qu'elle atteigne un autre ressort qui la maintient ouverte et l'empêche de battre contre le mur. Si, par ignorance ou par négligence, on se contente de tirer la porte et de passer, elle vous arrive brusquement dans le dos et vous frappe au point de risquer de vous faire tomber. C'est là un



STOMIRON. — HALL.

exemple de ce qu'on appelle le confortable anglais, si compliqué, si absolu, qu'il constitue souvent un embarras, une gêne.

Les meubles, les objets de toilette, n'ont pas une forme désagréable; mais ils sont lourds, gros, épais, solides (confortables).

Près des fenêtres, près de la cheminée, on trouve une rangée de boutons électriques : le buttler, l'intendant, le maître d'hôtel, le valet de chambre, la fille de chambre.

Les chambres du genre de celle que nous venons de décrire ne sont pas destinées à être habitées pendant le jour. Si l'on veut travailler, lire, écrire, jouer ou fumer, il faut se rendre dans la bibliothèque, « library », le fumoir, « smoking-room », le salon de réunion, « drawing-room », la salle de musique, « music-room », la salle de billard, « billard-room », chacune de ces salles ayant une destination propre, distincte, invariable.

Un bruit de chevaux se fait entendre : nouvelle fournée de voyageurs, emmitouflés dans leurs paletots et leurs plaids, et juchés sur les banquettes d'un coach.

II

Un ami. — Le service. — La hiérarchie. — Le confort britannique.

Parmi les nouveaux venus se trouvait un ami dont nous attendions l'arrivée avec impatience. Nous

comptions sur lui pour nous faire connaître tous les gens qui nous entouraient et nous initier à un genre de vie qui nous était nouveau.

Le voilà, enfin, cet ami, il est près de nous, étendu dans le meilleur fauteuil, accaparant tout le feu pour lui, ne s'occupant pas plus de nous que si nous n'existions pas, se conduisant, enfin, en véritable ami, en ami anglais, qui plus est. Après nous avoir silencieusement exprimé le plaisir qu'il éprouve à nous revoir, il lève le pied droit et l'appuie sur le bouton portant le mot : Maître d'hôtel.

Un moment après, le maître d'hôtel fait son apparition :

« Grog chaud, très-fort », fit notre ami.

A peine le grog est-il servi, que le pied, se soulevant de nouveau, pousse le bouton du valet de chambre.

Celui-ci ne se fait pas attendre, et, droit, roide, répond, sans faire un mouvement, aux questions à peine intelligibles qui lui sont adressées :

« Nom ?

— John.

— Heure du déjeuner ?

— A volonté.

— Heure du lunch ?

— Midi.

— Heure du thé ?

— Après la promenade.

— Heure du souper ?

— Sept heures.

— Pocker. »

Et John, se précipitant, saisit le « pocker » (une

des deux tringles qui garnissent la cheminée) et attise le feu.

Notre ami, alors, met la main dans sa poche, en tire un trousseau de clefs qu'il jette en l'air; John l'attrape, adroitement, à la volée :

« Tout préparer et mettre en ordre. »

John allait disparaître, quand notre ami souleva ses deux jambes à la fois en faisant entendre un léger sifflement; John se précipite et apporte un petit tréteau capitonné qui permet aux jambes de s'étendre et aux pieds de se chauffer à la flamme du foyer.

John avait été tout juste poli avec moi, qui lui avais parlé doucement; il était bas, obséquieux, empressé envers qui lui parlait en maître et le traitait en laquais.

Ces gens n'ont pas le même sentiment de leur dignité que nos domestiques français. Notre ami ne veut pas en convenir, ni reconnaître que l'avantage est de notre côté.

« Dans nos grandes maisons, nous dit-il, maîtres et gens restent à leur place et conservent leur situation sans que, sous prétexte de sentiments démocratiques, d'esprit d'égalité, les inférieurs cherchent à franchir la distance qui les sépare de leurs supérieurs. Les uns et les autres sont convaincus de l'importance du rang qu'ils occupent, des avantages auxquels ils ont droit, des obligations qu'ils doivent remplir.

« Cet homme, ce John, est mon inférieur par sa naissance, son éducation, son instruction, sa fortune. Ses sentiments sont bas et vulgaires. Je le traite en conséquence. Je paye ses services et ai le droit d'exiger

de lui respect et obéissance. Avoir pour lui des égards, des ménagements, serait peine perdue ; il ne les comprendrait pas.

« L'engagement qui lie ces domestiques comprend des charges et des profits ; ils ne peuvent accepter les uns et se soustraire aux autres. Ils savent très-bien où finit notre droit et, si nous le dépassions, ils ne nous obéiraient pas.

« Ces domestiques sont engagés pour un travail déterminé et ne consentiraient pas à faire autre chose. Les valets de pied qu'on appareille comme des animaux, pour la taille et la couleur des cheveux, se refuseraient à cirer les bottes. Un valet de chambre n'allumerait pas le feu, parce que c'est le devoir du « feutier », et non le sien. Ils ont établi entre eux une véritable hiérarchie : ainsi, dans une maison comme celle-ci, les gros personnages, intendant, valet de chambre, fille de chambre, cuisinier, femme de charge, chef des écuries, mangent à part, et les hommes restent à table après le départ des femmes, pour boire du vin et des boissons alcooliques. Les autres domestiques mangent les restes, mais à une autre table, dans une salle différente.

« Les maîtres ne connaissent presque jamais les serviteurs de cette dernière catégorie ; c'est le buttler qui les choisit, les surveille et les congédie.

« Les domestiques occupent une grande place dans notre organisation mondaine et sociale, et c'est à la correction de leur tenue et de leurs manières qu'on juge le degré de *respectability* dont est digne la maison à laquelle ils appartiennent.

« L'importance que s'attribuent ces domestiques, le sérieux avec lequel ils remplissent leur rôle, ont quelque chose d'amusant. Ils n'oublient jamais de donner à chacun le titre ou le grade auquel il a droit. Ils ont le plus profond respect pour qui sait les commander et utiliser leurs services; en revanche, ils méprisent souverainement quiconque est familier avec eux ou se trompe sur leurs attributions. Les maîtres, du reste, ne sont pas, à cet égard, plus indulgents que leurs domestiques, et ils sont sans pitié pour l'étranger inexpérimenté qui ignore certains usages et ne se soumet pas à certaines conventions.

« Ainsi, et notre ami, se tournant du coté de la toilette, se met à sourire, vous avez fait votre toilette d'une façon absolument « improper ». La même cuvette vous a servi pour la figure et les mains; c'est une faute. L'une des cuvettes a l'intérieur blanc; elle est destinée aux ablutions de la face, aux eaux parfumées, à la grosse éponge fine et blonde. L'autre cuvette, au contraire, est teintée; on ne peut donc les confondre, et cette dernière est réservée au lavage des mains, au gros savon, à la brosse. Vous comprenez que l'hôte qui vous succédera dans cette chambre sera peu flatté de se laver le nez dans la cuvette où vous vous serez lavé les doigts.

« Et vos serviettes, quel usage en avez-vous fait, malheureux? Chacune a sa destination : une grande serviette plucheuse pour le corps, après les douches; une semblable, mais plus petite, pour les pieds; une en toile forte pour la figure, le cou, afin d'agiter le sang; une autre pour les mains; une autre fine et

délicate pour les oreilles, les ongles, etc. Mais vous les avez toutes prises à tort et à travers, sans choix et sans jugement. »

Jamais un Français ne comprendra les ressources et les raffinements du confort britannique.

III

Les hôtes. — Mœurs. — Coutumes.

A l'heure du souper, nous descendons au salon. Près de la porte, deux jeunes filles nous offrent gracieusement une fleur et l'attachent à la boutonnière de notre habit. La queue de la fleur est renfermée dans un petit étui de verre rempli de coton imbibé d'eau. La fleur conserve ainsi toute la soirée sa fraîcheur première. Les jeunes filles s'aident réciproquement et, leur tâche accomplie, se reculent un peu pour juger de l'effet produit.

Les femmes sont en toilette, les hommes ne portent pas de décorations; le salon ressemble à tous les salons.

M. Rollow désigne, à voix basse, aux hommes, les femmes auxquelles ils doivent offrir le bras pour passer du salon a la salle à manger, et près desquelles ils s'assoiront. Puis, en quelques mots, il donne à chacun quelques renseignements sur ses voisins. On sait ainsi à quel genre de conversation on pourra se livrer, et l'on a chance d'éviter les maladresses.

La salle à manger est immense. Le gaz est rem-



STOMIRON. — BIBLIOTHÈQUE.

placé par des bougies de cire parfumée qui brûlent dans de grands lustres en cuivre. La lumière se reflète sur les cristaux dont la table est couverte. Au plafond, des verres de couleur éclairés par des appareils à gaz, noyés dans l'épaisseur du plancher, brillent comme des étoiles. Les fleurs embaument; on en voit partout, sur la table, sur les dressoirs. De grandes feuilles de palmier se dressent dans les angles de la salle.

Nous comptons trente-deux couverts et huit domestiques, non compris deux maîtres d'hôtel. Ces domestiques ne font que le service de la salle à manger; ils ne la quittent pas. On apporte les plats tout dressés, de la cuisine et de l'office.

Devant chaque convive, sept verres de formes et de dimensions différentes, une cuiller, une spatule, une fourchette, un couteau. Sur une petite serviette pliée en quatre, un tout petit morceau de pain blanc, sans croûte; dans un petit râtelier d'argent, une très-mince tranche de pain desséché et rôti, une autre de pain de seigle, une autre de pain au gingembre. Tout cet attirail occupe une place énorme; grâce aux dimensions colossales de la table, les convives sont à l'aise.

Les observations de notre ami nous reviennent à la mémoire, et une vague appréhension nous envahit. Comment nous y prendrons-nous pour employer en temps opportun et d'une façon convenable tous ces ustensiles? Comment éviterons-nous une maladresse ou une erreur? Nous voyons, d'avance, les sourires de nos voisins, l'étonnement de ces domestiques si corrects, si pleins de « respectability ».

D'après ce qui nous a été dit, d'après ce que nous entendons autour de nous, nous reconnaissons parmi les convives lord Field, propriétaire des environs, juge de « petty session », c'est-à-dire magistrat n'ayant étudié ni le code, ni l'administration, ne les connaissant pas par conséquent, et devant sa situation de juge uniquement à son titre et à sa fortune. Cette fonction, analogue à celle de nos juges de paix, est très-recherchée en province, car elle donne à son titulaire autorité sur toutes les petites gens dont il juge les procès.

Lady Field est cette grosse femme aux longues dents jaunes, dont la tête est ombragée de marabouts jaunes, ceux qu'elle portait, sans doute, le jour à jamais mémorable où elle a été admise au baise-main de Sa gracieuse Majesté la reine Victoria.

Leurs deux filles les accompagnent; elles ont dix-huit et vingt ans, sont jolies et n'attendent aucune dot de leurs parents, dont toute la fortune territoriale revient au fils aîné; aussi se livrent-elles à la chasse au mari avec une ardeur dangereuse pour ceux qui en sont l'objet.

A côté de lord Field est Mrs Allan, veuve d'un officier supérieur de l'armée des Indes. Elle jouit d'une pension qui disparaîtra avec elle. Elle en mange les revenus sans songer à l'avenir de ses six enfants : deux fils naviguent, les deux filles présentes sont à marier et voudraient bien être pourvues; deux autres enfants ne comptent pas encore.

Le major Stump, par une disposition spéciale à l'armée anglaise, a rang de colonel, situation difficile à comprendre, encore plus à expliquer.

Quatre célibataires : miss Gripp, grande fille maigre, osseuse, a dépassé la trentaine depuis pas mal de temps; ne s'est pas mariée parce qu'elle était pauvre et laide. Elle a, récemment, hérité de la fortune que lui a léguée son frère, naturalisé Américain. Autrefois méprisée, elle est aujourd'hui l'objet de tous les égards.

Les deux frères Dick et Frédé Rollow, neveux du maître de la maison, vingt-cinq et trente ans, l'un ingénieur, l'autre « barister » (avocat).

Le révérend Smill, le clergyman que l'on trouve, infailliblement dans toute réunion. Celui-ci a bonne enue; il est jeune et déjà muni d'un petit bénéfice lû à la protection d'un camarade de l'Université. Il paraît s'occuper de miss Gripp d'une façon marquée, et cette dernière se sent évidemment pour lui une « great attraction ».

Le révérend Smill est admirable au prêche, nous lit lady Field, entre deux bouchées, quand il croise es mains sur sa poitrine ou lève les yeux au ciel!... Et la brave dame essaye d'étreindre sa puissante orge et d'envoyer au ciel des regards pâmés. A son ernier sermon, dans Sailly church, le révérend était monté en chaire un bouquet de fleurs à la main! Et ce souvenir causait à lady Field une telle émoon, qu'elle vidait d'un trait un grand verre de herry.

Un couple connu du lecteur, Mr et Mrs Knobbs, ont l'aventure eut naguère un si grand retentisement. Mary est toujours jolie, William, toujours eureux et épris. On parlera tout à l'heure du

grave événement qui faillit bouleverser leur existence, mais prudemment, à mots couverts, car Mary ignore encore, et William veut qu'elle ignore toujours.

Nous saisissons l'occasion qui nous est offerte pour engager de la façon la plus pressante le lecteur à lire, dans le cas où il ne l'aurait pas encore fait, le récit de l'aventure de William Knobbs. La lecture de cette histoire lui causera, nous pouvons lui en donner l'assurance, le plus vif plaisir. Quant à nous, cette augmentation du nombre de lecteurs donnerait, sans aucun doute, à notre éditeur l'excellente idée de faire nne nouvelle édition de notre livre, ce qui, nous le disons sans ambages, nous serait, à la fois, agréable et utile.

Groupe d'invités de second ordre : vieux intimes de la maison; ils y vivent comme chez eux, mieux, semble-t-il.

Le repas est exquis, les vins sont généreux, et les convives ne demeurent pas trop longtemps à table. Après le dessert, pendant lequel on voit paraître à la fois des fraises et des raisins, renversement des saisons dû aux merveilleuses serres de la résidence, les hommes quittent la table en même temps que les femmes; ils n'y reviennent pas et restent au salon. Seuls quelques vieux débris de l'ancien temps gagnent une salle éloignée où ils recommencent à boire du vin et des liqueurs. Un vieux domestique, ancien style, les servait, les soutenait, les replaçait sur leurs siéges quand l'équilibre allait leur manquer. Ils gardaient le silence, n'étaient ni excités, ni

bruyants, se contentant de boire avec courage et persévérance. Tout à l'heure, quand ils seront sur le point de glisser sur le parquet, les domestiques, habitués à des scènes de ce genre, les guideront jusqu'à leurs chambres et les mettront au lit, sans se permettre, même entre eux, la moindre remarque, la moindre plaisanterie.

Ces excès leur paraissent chose toute simple. Loin de blâmer ou de railler leurs maîtres, ils semblent, par leur attitude soumise et empressée, envier la liberté et la possibilité qu'ils ont de se mettre en pareil état. C'est certainement celle des prérogatives de la fortune dont ils regrettent le plus d'être privés.

IV

Programme des fêtes. — La chasse au mari. — La musique.

Les jeunes gens, filles et garçons réunis dans le « drawing-room » (salon d'honneur), s'occupent de dresser le programme des fêtes et plaisirs auxquels ils vont se livrer. On compte sur quelques voisins pour compléter la bande joyeuse, et l'on se promet une suite d'agréables journées.

L'accord est vite fait. On organise des courses à pied, à cheval, des parties de balles, de lawn-tennis; on fera, demain, balayer la neige. On manque du nombre de poneys nécessaire pour jouer au polo; il faut y renoncer; mais on pense pouvoir patiner sur le canal.

Tous les exercices violents, tous ceux qui exigent un grand déploiement de forces physiques obtiennent une faveur marquée. Les jeunes filles, aussi bien que les jeunes gens, se réjouissent à l'idée de partir à cheval, dès le matin, par le froid, par la neige, d'avoir la figure coupée par le vent, dans une course échevelée.

Les pères et les mères n'ont aucune inquiétude de voir la santé de leurs enfants mise à aussi rude épreuve. Ils les laissent agir en toute liberté, sans intervenir, sans s'occuper de leurs faits et gestes. Certaines mères partageront, du reste, ces plaisirs, et nous les verrons, par un beau froid, confier leurs charmes opulents à quelque robuste coursier.

La tenue de ces jeunes filles est, certes, convenable; cependant une Française dont, en fait de coquetterie, la réputation est faite et même surfaite, s'étonnerait à bon droit de voir jusqu'où les Anglaises, réputées si prudes, peuvent pousser les limites de la coquetterie.

Cette chasse au mari à laquelle se livre toute Anglaise en âge « mariable » se fait d'une façon absolument choquante pour nos usages.

La Française est assez coquette et assez adroite pour attirer l'attention et les hommages de l'homme qu'elle a remarqué. Elle « n'attaque » jamais ; elle reste toujours sur la défensive. Plutôt que de faire une avance, elle aimerait mieux s'avouer vaincue.

L'Anglaise n'a ni préjugés ni fausse honte; il lui faut un mari; elle le cherche. Quand elle a trouvé celui qui paraît propre à le devenir, elle n'épargne

ni ses soins, ni ses attentions. Sans trouble, elle met
n évidence ses mérites, ses charmes, les avantages
ue peut offrir sa possession. L'objet d'une poursuite
ussi flatteuse n'y est pas toujours sensible. On en
oit plus d'un, pris de défiance, qui s'esquive et se
érobe.

A un tel métier, une Française perdrait honneur
t considération. Une Anglaise, elle, ne perd rien, ne
isque rien. Si ses efforts n'aboutissent pas, elle se
etrouve après ce qu'elle était avant, et, si elle a réussi
« engager » celui auquel elle s'était adressée, elle
btient, suivant sa condition sociale, le mariage ou
ne indemnité.

L'ingénieur et le barister avaient promptement
ttiré l'attention des jolies filles de la veuve. Elles ne
s quittaient pas et ne manquaient pas une occasion
e leur adresser la parole, de se rapprocher d'eux,
efforçant d'être « fascinantes » en tous points. Ils
onstituaient, du reste, des partis fort acceptables :
ous deux passaient pour avoir quelque fortune, et
ur situation était assurée.

Cette attention paraissait gêner ceux qui en étaient
objet plutôt que leur plaire. Ils se tenaient sur une
serve si grande qu'elle en devenait peu polie. Cette
serve était d'autant plus plaisante qu'elle contrastait
ec leur nature. C'étaient de vrais Anglo-Saxons,
ands, robustes, vigoureux, taillés en force; ils
aient les mouvements lents et réfléchis, la tournure
non gauche, du moins timide et indécise.

Les deux filles du lord se trouvaient momenta-
ment sans emploi; elles en prenaient leur parti,

non qu'elles eussent dédaigné un ingénieur ou un barister, une Anglaise hésite rarement à se mésallier, quand elle doit faire un mariage selon son cœur; mais on avait annoncé, pour le lendemain, l'arrivée d'un jeune squire du voisinage, et elles comptaient essayer sur lui l'empire de leurs charmes.

L'ainée, en attendant, se faisait la main en donnant de vives distractions au Révérend, distractions telles, qu'il écoutait d'une oreille distraite les tendres propos de miss Gripp et lui répondait à tort et à travers.

La « flirtation » s'était franchement installée dans ce salon, s'y était développée tout à son aise comme une chose naturelle et inévitable.

Les grands parents jouaient en buvant du thé fortement arrosé de rhum. Mr et Mrs Knobbs faisaient des patiences en échangeant de tendres regards. Mon ami et moi, nous regardions et écoutions.

A un moment donné, les filles de la veuve se mirent au piano, et l'une d'elles, d'une voix flûtée, entonna le chant des puritains :

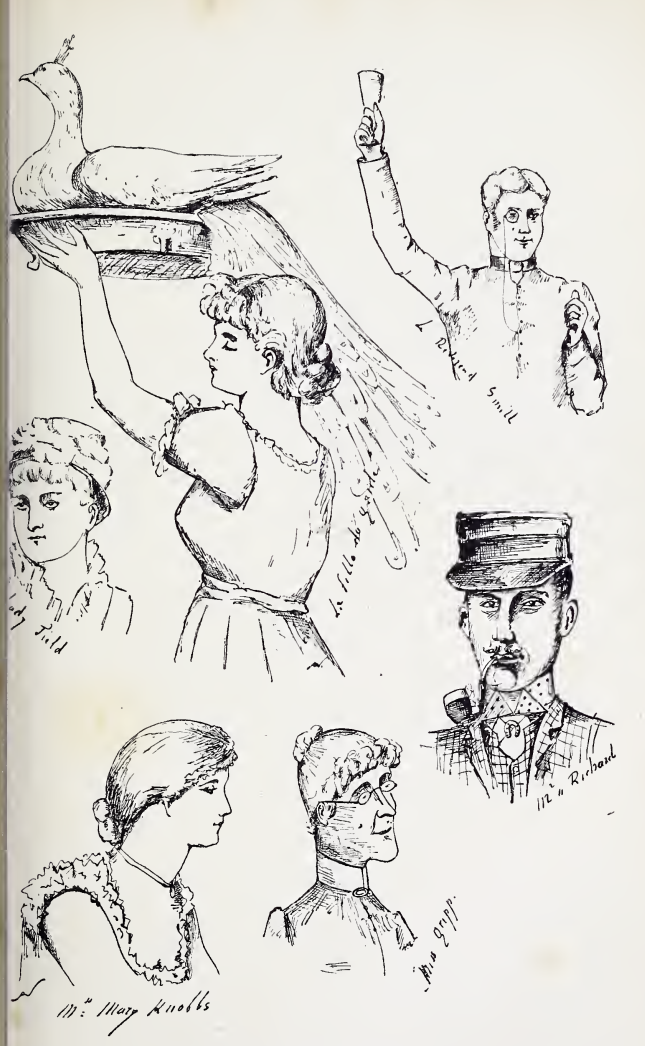
« *Prodi miei soldati* »,

Qu'elle prononçait :

« *Proudaï mieaï souldataï.* »

Ce fut le signal d'une modification dans le personnel du salon. Dès les premières notes, la porte s'ouvrit, se referma pour s'ouvrir et se refermer jusqu'à ce que tous les jeunes hommes aient disparu un à un.

Un instant après, tous étaient réunis dans le « smoking-room » (salon à fumer), bourraient leurs pipes, demandaient à boire quelque chose de roide,



LES HÔTES DE STOMIRON.

du wisky, du gin, pour se remettre le cœur, que cette longue station au salon avait affadi.

Le Révérend était là, fumant sa pipe, vidant son verre et prenant sa part aux lestes propos.

Les jeunes filles, restées au salon, deviennent le sujet de la conversation; on s'exprime sur leur compte avec peu de réserve; on les raille sans indulgence et sans avoir égard à leur jeunesse, à leur beauté, à leur séduisante coquetterie.

No s autres, Français, réputés frivoles, légers, inconséquents, etc., etc., nous nous exprimons en parlant des femmes de nos amis, de leurs filles surtout, avec plus d'égards et de respect. Enfin, nous sommes bien élevés, ce n'est pas un mérite à dédaigner.

V

Christmas. — Les distinctions sociales. — Le langage.

Ce matin, de bonne heure, grand remue-ménage dans la maison. On va, on vient, dans les couloirs. On entend le frou-frou des robes dans les escaliers.

Mr et Mrs Rollow reçoivent la visite de leurs hôtes dans le salon décoré des branches du gui allégorique. On leur adresse des souhaits de bonne, d'heureuse année, de joyeux Christmas. Les voisins se sont joints aux parents et aux amis de la maison, la réunion est nombreuse.

Cet empressement est flatteur. Celui qui en est

l'objet ne doit pourtant pas se faire illusion; c'est à sa fortune, à sa situation, que s'adressent tous ces hommages. En Angleterre, la richesse possède tout privilége, c'est à elle que revient toute influence. La considération, l'estime, appartiennent aux distinctions nobiliaires. Le mérite, le savoir et la vertu sont des biens de second ordre.

Stomiron house a un air de fête : les branches de gui, de houx, aux feuilles luisantes et épineuses, sont accrochées partout où l'on a pu les fixer. Chaque fois qu'un groupe passe sous les touffes suspendues aux lustres, les jeunes filles reçoivent un baiser de leur cavalier.

Miss Gripp se défend, proteste, baisse la tête, et le Révérend Smitt embrasse avec effusion son affreux petit chignon jaune. Les autres, jeunes et jolies, tendent franchement leurs joues pleines et roses.

Les offices de Christmas sont ceux d'un jour de fête, d'un dimanche.

La bibliothèque et le grand salon seuls sont ouverts. Le billard, la salle d'armes, sont fermés; il serait absolument « irrespectable » d'y entrer. On peut lire des livres pieux dans la bibliothèque, fumer et boire dans le fumoir. Une conversation un peu vive et légère serait déplacée.

Nous nous sommes retirés dans notre chambre. Par les fenêtres de la loge, on aperçoit la campagne glacée, morne et silencieuse; de grandes volées de corbeaux s'abattent sur la plaine toute blanche, et le vent fait tristement craquer les branches de bois

nort. Un bon feu brûle dans notre cheminée; la lamme éclaire les noirs tourbillons qui montent folement. Nous sommes étendus dans un grand fauteuil t ressentons une impression de bien-être toute phyique et matérielle.

Notre ami vient nous rejoindre; il s'installe à côté le nous et fait de louables efforts pour bien nous aire comprendre et approuver l'organisation monlaine de la société anglaise, qu'il déclare la plus ristocratique, la plus raffinée, la plus civilisée l'Europe.

— Tout chez nous est prévu, réglé et ordonné; rien l'est abandonné au hasard. Ce qui, dans la vie, est ine cause de gêne d'incommodité, c'est l'hésitation, a discussion; nous les avons supprimées de nos mœurs t de nos relations.

Il n'y a si petite circonstance de la vie que notre ode de civilité n'ait prévue, arrêtée et décidée. Ces ègles n'ont jamais été formulées, ne peuvent ecevoir aucune sanction, et cependant personne le les ignore, ne les discute, ni ne cherche à s'y oustraire.

Un étranger, me direz-vous, n'est pas tenu de onnaître dans tous leurs détails des règles souvent ssez compliquées. D'accord. Nous sommes indulents pour son ignorance. Cependant, s'il ne conaissait aucune de ces règles, et paraissait vouloir se ispenser de les mettre en pratique, il serait, à juste aison, regardé comme un homme mal élevé, et peronne ne voudrait plus le recevoir.

Celles de ces conventions dont l'observation choque

le plus ne sont pas toujours celles qui paraissent les plus importantes. Ainsi, au signal donné pour passer du salon dans la salle à manger, vous vous êtes effacé et avez fait effacer la femme qui vous donnait le bras pour laisser passer des couples plus âgés, ou dont vous jugiez la situation supérieure à la vôtre. C'était une faute : nous tenons pour ridicules ces politesses faites devant le seuil de votre porte. Ces insistances, ces refus de passer créent un embarras et un retard qui nous déplaisent.

Vous voici à table, vous avez soif, et, au lieu de vous désaltérer comme vous le jugez convenable, de remplir votre verre à votre guise, vous offrez à boire à vos voisines, très-étonnées de cette attention, laquelle est sans objet, puisqu'elles ont, toutes deux, à droite et à gauche une carafe de vin et une carafe d'eau. Elles peuvent donc se servir à leur gré, sans être obligées de nous dire en minaudant, comme le font les Françaises : Très-peu de vin, monsieur; beaucoup d'eau, s'il vous plaît!

Vous demandez une nouvelle ration de pain, et, bien entendu, vous vous adressez au domestique, à qui pareil soin n'incombe pas. En vérité, n'y a-t-il pas assez de plats sur la table pour que vous puissiez vous dispenser de manger autant de pain? Vous faites des phrases pour demander la chose que vous désirez, quand il est si simple de la désigner du doigt et de prononcer seulement « please » (s'il vous plaît).

Quand un domestique passe un plat, vous vous inclinez à droite et à gauche pour faciliter son ser-

vice; c'est tout simplement dire que vous vous croyez au cabaret, où les convives sont si pressés les uns contre les autres, les domestiques si mal dressés que vous courez le risque de recevoir un plat sur vos vêtements. Double hypothèse également défavorable pour le maître de maison et pour ses gens. A deux reprises, j'ai vu le buttler secouer, de verte façon, les domestiques dont votre tenue faisait suspecter l'adresse.

A votre conversation maintenant. Vous parlez français en anglais, comme un manuel de conversation. Vous répondez : Oui, monsieur. Oui, madame, comme si vous parliez au prince de Galles et à la Reine; quand vous parlez à un de leurs humbles sujets, dites donc tout simplement : Oui, non.

N'appelez jamais personne master, même un ami auquel vous parleriez familièrement. Master ne s'emploie qu'avec les enfants. Appelez vos amis par leur nom, et faites précéder le nom des personnes que vous interpellez du mot mister ou mistress, qu'il ne faut jamais écrire que Mr et Mrs. De même, n'appelez sir qu'un chevalier ou un baronnet, en ayant surtout grand soin de ne pas faire suivre cette désignation du nom de famille.

Vous paraissiez, à la façon dont elle vous écoutait, dire des choses très-aimables à la fille aînée de lord Field; mais vous l'appeliez miss. Or, malheureux, cette charmante personne étant fille aînée d'un lord, il est absolument inconvenant de la désigner autrement que par son nom patronymique précédé du mot lady. Sa sœur, au contraire, est une simple miss

et s'appelle miss Mary. N'oubliez pas non plus que Field appartient à une branche cadette, et que si vous vous trouvez avec lady Field, en présence de la fille aînée de la branche aînée, lady Field redevient immédiatement lady Helena, et même, si, au lieu d'être la fille d'un lord, elle était la fille d'un chevalier ou d'un baronnet, elle cesserait d'être lady, pour être tout simplement miss Helena.

Informez-vous du nom du domestique auquel vous voulez adresser la parole; si c'est un homme, vous l'appellerez par son prénom ; si c'est une femme, vous l'appellerez par son nom de famille, sans lui dire surtout monsieur ou madame, comme vous le faites à Paris pour vos concierges et vos femmes de ménage.

Quant à votre manière de prononcer l'anglais, il faut renoncer à l'espoir de le prononcer jamais d'une façon aristocratique ; votre nature s'y refuse. Ce n'est pas avec des leçons et des conseils que vous pourriez y parvenir. Il vous faudrait vivre des années avec la meilleure société anglaise, et encore ! Jusque-là, vous parlerez toujours l'anglais des domestiques, des boutiquiers, des gens de commerce.

Encore un mot. Vous rappelez-vous, lors de ma première venue en France, les conseils, les remontrances avec lesquels vous m'avez accueilli? J'étais sec, roide, gourmé, hautain avec vos amis, exigeant envers les domestiques. Je buvais et mangeais avec excès; j'étais sans gêne; je ne savais ni obliger, ni être aimable. Et toujours, à chaque instant, vous me reprochiez ma morgue britannique. Je viens de

prendre ma revanche. La familiarité banale, le laisser-aller français, sont aussi choquants pour nous que notre roideur, nos manières froides et compassées le sont pour vous.

VI

Une jolie fille. — Les portraits de femmes. — Deux élégants. — Les maîtres de la maison.

Le souper du Christmas ressembla à celui du soir précédent, avec un peu plus de recherche et d'abondance peut-être. On fit grand succès au rôti, superbe paon orné de ses plumes et servi dans un plat d'or que la fille d'un garde apporta elle-même sur la table.

Ce qui valait mieux que le rôti et le plat, quelque beaux et riches qu'ils fussent tous deux, c'était, sans contredit, la fille qui les portait.

Encore toute jeune, mais déjà formée et bien développée, elle tenait le plat au-dessus de sa tête, faisant ainsi valoir les attaches de ses bras, de son cou, la courbure de ses reins et la richesse de son corsage. Une lourde chevelure rousse formait un épais chignon sur sa nuque. Une robe jaune d'or, aux reflets ternes et passés, servait de fond au teint éclatant des chairs. L'or de la robe, l'or de la chevelure, l'or du plat luttaient ensemble sans se nuire.

Une telle fille apparaissant de telle façon eût partout excité des bravos enthousiastes. Là-bas, elle

passa à peu près inaperçue. Les habitants n'euren d'yeux et d'admiration que pour le rôti.

Un critique éminent, pour un auteur un critiqu est toujours éminent, nous a reproché, naguère, d glisser trop rapidement sur les charmes extérieur des femmes dont nous parlions. Nous nous contentons, paraît-il, de dire qu'elles sont laides ou jolies, e nous passons. Ce n'est pas un portrait, c'est une simpl déclaration qui demande des développements afin d permettre au lecteur de juger en connaissance de cause

Nous ne voulons pas rééditer la spirituelle charg d'Alphonse Karr qui fit, un jour, peindre par u de ses amis une femme à la peau de neige, au cheveux d'ébène, aux yeux de saphir, au cou d cygne, au sein de marbre, un monstre enfin. Nou nous contenterons de prendre, sans jouer à leurs auteurs le mauvais tour de les nommer, quelques détails de portraits de femmes tracés dans les romans avec juste raison, les plus en faveur de ce temps-ci

Sa charmante tête se balançait à l'extrémité d'u cou gracieux.

La *profondeur morbide* de ses yeux.

Elle avait *deux* yeux aux regards de flamme.

La ligne *fuyante, souple et hardie* de son nez.

Les méplats dorés, *creux et saillants* de ses épaules

Un menton *ample, doux,* arrêté par une *brusqu ligne.*

Une main *ferme, longue, sèche,* une vraie mai de femme.

Une *main molle, grasse,* une vraie main de femme

Est-ce là ce que nous demande notre critique éminent? De tels détails peuvent-ils efficacement renseigner le lecteur et laisser dans l'esprit une agréable image?

Une femme est blonde ou brune, jeune ou vieille, laide ou jolie, voilà le point qui importe au lecteur. Son imagination travaille, rêve et évoque un gracieux souvenir, celui de la femme dont il est aimé, ou mieux de la femme qu'il aime; il n'en est pas de plus belle!

Les jours qui suivirent furent bien remplis, chacun suffit à sa part de plaisir. Puis, le froid devint plus vif. C'était le moment désiré pour les grandes chevauchées sur les landes couvertes de neige. On chassait le renard; on tirait des corbeaux à balle; et ces fraîches jeunes filles, au teint doux, aux membres délicats, trouvaient un puissant attrait dans ces exercices pénibles. Elles restaient plusieurs heures de suite à cheval, bravaient la fatigue, le danger, courant sans relâche au grand air, le visage fouetté par le vent et par la neige. Le soir, au salon, en grande toilette, elles ne donnaient aucun signe de faiblesse ni de lassitude, n'éprouvaient nul besoin de repos. Les ressources de leur esprit égalaient la vigueur de leur corps, l'ardeur avec laquelle elles continuaient la chasse au mari en était la preuve : pas un célibataire, passant à portée, n'échappait à la séduction de leurs regards et de leurs sourires.

Deux nouveaux venus, arrivés de Londres, avaient modifié la situation. Les filles de la veuve, ne voyant

pas leurs efforts couronnés d'un assez prompt succès, avaient abandonné Dick et Frédé pour s'occuper des deux Londoniens. Ceux-ci fumaient de courtes pipes, étaient coiffés de casquettes de voyage, hautes de forme, avaient des chemises à pois, avec des cols cassés, un fer à cheval monté en épingle de cravate. Ils portaient leurs moustaches cirées, retroussées à « la française »; se dandinaient, en parlant, de façon à faire croire que leurs bras allaient se détacher; enfin, ils n'employaient jamais un adjectif qualificatif sans le faire précéder du mot diablement, ce qui est, on le sait, le suprême du genre. Ils étaient jugés irrésistibles.

Un peu de dépit s'était glissé dans les relations de ces jeunes gens, anciens et nouveaux venus, et, s'ils ne tenaient pas à attirer personnellement l'attention des jeunes filles, ils désiraient encore moins voir leurs compagnons mieux faire qu'eux-mêmes. Ils ne cherchaient pas à plaire en redoublant d'empressement et d'attentions, en faisant assaut d'esprit, d'entrain, de bonne humeur; au contraire, c'était à qui paraîtrait le plus bourru, le plus désagréable. En revanche, ils faisaient parade de leur force physique, exagéraient leurs succès à la balle, au crocket, au polo, racontaient leurs victoires dans les courses, dans les régates, à la marche, à la nage. Alors, touchées du récit de telles prouesses, les jeunes filles ouvraient de grands yeux, ne dissimulant pas leur admiration pour le plus fort, le plus adroit, le plus robuste.

Les maîtres de la maison remplissaient leurs devoirs d'une façon discrète, disparaissant pour ainsi

dire, afin de ne pas gêner leurs hôtes, auxquels ils laissaient toute liberté à tous les points de vue.

Leur maison et ce qu'elle contenait, choses, bêtes et gens, tout avait été mis à la disposition de leurs invités. Ils avaient abdiqué en leur faveur, les laissant se conduire à leur guise, faire ce qui leur plaisait, commander, aller, venir, suivre leur caprice et leur fantaisie du moment. Ils n'avaient conservé de pouvoir et d'autorité que ce qu'il en fallait pour que tout allât bien, et que rien ne vînt gêner les amis abrités sous leur toit. Eux, de leur côté, en prenaient également à leur aise, se levaient, se couchaient comme il leur convenait. Ils présidaient aux repas, siégeaient au salon à la place d'honneur, avaient un mot aimable, une attention délicate pour chacun. Leur grand mérite était de s'occuper de tout sans en avoir l'air, de veiller à ce que rien ne manquât au confort et au bien-être de tous. Ils s'acquittaient de leur tâche sans peine et sans effort. Loin de s'imposer, ils s'efforçaient tellement de disparaître, qu'on pouvait leur supposer la crainte d'être importuns.

CHAPITRE III

BIRMINGHAM

Notre arrivée. — La ville le soir. — Une mère de treize ans.

Nous avons, il y a quelque temps, publié, au sujet des logements à bon marché, un travail qui, bien entendu, fit peu de bruit en France; mais il en fit davantage à l'étranger. Nous ne sommes pas le premier à qui il arrive de ne pas être prophète dans son pays.

Notre travail, dénigré, injustement attaqué par qui aurait dû peut-être le défendre, fut, au contraire, apprécié par des administrateurs de la ville de Birmingham. On nous demanda des renseignements, des explications, et ce fut pour nous un honneur de les porter. Ce fut également pour nous une occasion de visiter les vieux et les nouveaux quartiers de la ville, la maison du riche et la maison du pauvre.

Après Glascow, Birmingham est une des grandes villes d'Angleterre où la misère se présente sous son aspect le plus lugubre, le plus effrayant, ou, si on le préfère, c'est dans ces deux villes que la misère

humaine nous a produit l'impression la plus profonde, la plus ineffaçable, peut-être parce que là nous l'avons approchée de plus près et vue plus en détail.

Nous avons encore présent à la mémoire le souvenir de notre arrivée à Birmingham. Il nous semble que la chose date d'hier, tant les tableaux qui se sont déroulés devant nos yeux nous ont frappé et nous ont causé une émotion vive et poignante.

C'est par une après-midi de novembre; il est à peine plus de deux heures, et déjà le brouillard, la fumée de grandes cheminées d'usines obscurcissent le ciel. Partout, dans la rue, dans les magasins, dans les intérieurs, le gaz est allumé. Il pleut depuis le matin. La pluie, fine, serrée, tombe sans interruption. Une boue noire et liquide couvre le sol, cache les pavés. Les sabots des chevaux, les roues des voitures la soulèvent et l'envoient couvrir de taches immondes la figure et les vêtements des piétons pressés sur les trottoirs.

Dans les grandes voies, High street et Broad street, le mouvement des piétons, des omnibus, des lourdes voitures, est incessant. Les marchands, sur leur porte, appellent les clients, offrent et vantent leurs marchandises. Ils obligent les passants à s'arrêter, à tâter une étoffe, à examiner des chaussures. Un marchand de cigares a sa boutique pleine : des gentlemen élégamment mis choisissent des cigares, les fument. Ce sont des mannequins destinés à faire illusion aux passants, à les attirer. Près de la banque, près de l'hôtel de ville, contrefaçon d'un temple

grec, la foule est encore plus dense, plus pressée; elle a des mouvements de houle qui la poussent en avant et tout à coup la font refluer. Chacun marche en hâte, se presse, joue des coudes. Les voitures s'arrêtent, repartent, et c'est à peine si tous ces gens font entendre quelques cris, quelques interpellations pour se guider ou s'appeler, Pas d'ouvriers, pas d'hommes du peuple en costume de travail : des hommes, des femmes, bien vêtus, et, comme contraste, des pauvres en haillons, les pieds nus, à l'aspect lamentable. Ils assaillent les passants et courent de l'un à l'autre, les harcelant sans merci. Leur contact est répugnant; on redoute de les voir s'approcher.

Au milieu de la rue, heurtant les passants, bousculés et repoussés par eux, circule une bande de pierrots-sandwiches, pierrots en calicot blanc, couverts d'éclaboussures.

Les bars et les pâtisseries regorgent de consommateurs. Dans les bars, debout, en contemplation silencieuse devant la bar-maid, des gentlemen en costume clair à grands carreaux mangent des sandwichs et boivent du champagne. Dans les pâtisseries, des femmes, des jeunes filles occupent les boxes et, sans mot dire, engloutissent d'énormes morceaux de gros gâteaux lourds et épais. Elles boivent du lait, du punch ou du thé, et font provision de bonbons renfermés dans de jolies boîtes en carton peint.

Sur le seuil d'une boutique, est assise une fillette, pieds et jambes nus; une mauvaise jupe en guenilles est fixée à sa ceinture; une loque lui couvre les épaules. Ses cheveux sont coupés, sa figure hâve,

maladive, a une mauvaise expression. Elle tient un enfant dans ses bras.

La maîtresse du magasin, une grosse femme, bien en chair, au teint luisant, aux bandeaux plats, à l'air doux, repousse la mendiante d'un vigoureux coup de pied. La petite malheureuse va s'asseoir un peu plus loin, sans mot dire, sans même se retourner. Puis la marchande nous fait, en souriant, ses offres de service. Nous trouvons qu'elle a été un peu vive, et nous ne le lui cachons pas. Alors, toujours avec son sourire doux et tranquille, elle nous demande de ne pas nous intéresser à ces vilaines petites créatures. Elle voit bien que nous sommes étranger, sans cela notre compassion donnerait mauvaise opinion de nous. Son mari intervient; il est plus précis et entre dans des détails. L'enfant que porte cette petite misérable est le sien. Elle paraît avoir à peine douze ans; elle en a peut-être quatorze ou quinze. Les accidents de cette nature sont assez fréquents dans les grandes fabriques. Les ouvriers, les ouvriers de passage surtout, abusent des enfants qui travaillent près d'eux. Ce sont des brutes, et les enfants ne valent guère mieux. Quand les filles deviennent enceintes, le patron les renvoie. Elles tombent alors dans la misère la plus abjecte, et, comme ces malheureuses, il en montrait trois ou quatre qui traversaient la rue, elles n'ont, pour vivre, que les ressources du vice. Aussi un gentleman doit-il éviter de se laisser approcher par elles. On peut mal penser.

En sortant du magasin, nous retrouvons la petite mendiante toujours là, accroupie dans la boue; son

enfant crie et s'épuise après un sale biberon vide. Nous lui jetons un shelling; elle nous remercie d'un rire ignoble, se relève, et nous la voyons entrer dans un bar infect.

La journée finit, la nuit, la vraie nuit est venue. Les ateliers se sont ouverts et ont dégorgé la population emprisonnée dans leurs murs. De tous côtés, dans les rues grandes et larges, étroites et petites, se presse une masse d'ouvriers en vêtements de travail. Ils ont la figure et les mains noircies, leur démarche est lente, fatiguée; cependant ils paraissent forts et robustes. Leurs mouvements sont brusques : ils se poussent, se heurtent; le grand air qui succède tout à coup à la température moite de l'atelier, les trouble et les grise; c'est le moment du repos et de la liberté; demain leur semble bien loin.

Les femmes et les enfants sont pieds nus; leurs pieds claquent dans la boue qui s'étale en flaques noires, elle jaillit avec un bruit continu qu'on ne s'explique pas tout de suite.

Tout ce monde s'engouffre dans des rues fangeuses bordées de maisons à l'aspect lugubre.

Les marchands de viandes cuites, de légumes, de poissons frits, ont ouvert leurs boutiques. Une odeur de nourriture grasse, fade, remplit l'air. Chacun s'arrête et fait ses provisions.

Les ménages d'ouvriers, occupés tout le jour dans les fabriques, n'ont pas d'intérieur. La femme rentre du travail en même temps que l'homme. Tous deux, le soir, regagnent ensemble le logis qu'ils ont quitté ensemble le matin. Les enfants, eux, sont, depuis

longtemps, sortis de l'école. Ils attendent, dans le ruisseau, le retour des parents. Quand ceux-ci sont arrivés, tout ce monde retrouve son taudis et va prendre la nourriture et le repos dont il a besoin pour recommencer, le lendemain, la triste existence à laquelle il est condamné.

II

Les logements ouvriers. — Les ruelles. — Un ragged-meeting.

Une société vient de se fonder pour construire, dans des terrains qu'elle possède aux portes de la ville, des logements convenables, sains et salubres. Les anciens bâtiments seraient détruits; on transformerait le quartier en y établissant des avenues, des squares, et en y élevant des maisons d'un autre ordre que celles qui existent.

Mais, avant d'étudier ce qu'on se propose de faire, il faut voir ce qu'on veut supprimer.

Des rues étroites, sombres, glissantes, des maisons basses et noires. L'eau s'écoule des toits, tombe sur le sol, se perd dans la boue qu'elle délaye. Pas de trottoirs, quelques rangs de pavés sur la chaussée.

Au hasard, nous entrons dans l'une de ces maisons: pas de porte, un couloir obscur, un ruisseau latéral qui déborde et infecte. De chaque côté, des chambres servant de magasins. Dans l'un, un marchand de bière et de gin; dans l'autre, un marchand de poissons secs et de viandes de rebut. Au bout du couloir,

une cour dans laquelle deux ou trois trous béants, cachés par des planches, servent de privés. Des tas d'ordures ménagères se mélangent à la boue et à la terre du sol; le pied enfonce, on ne sait où le poser; il faut chercher quelques pierres saillantes ménagées de place en place.

Un escalier en pierre conduit aux étages; les marches disparaissent sous la fange, sous les immondices de toutes sortes. On est obligé de s'appuyer aux murs humides, gras et dégoûtants.

Nous poussons une première porte, personne. Une série de paillasses par terre; nous en comptons sept; à côté, dessus, des couvertures, des vêtements, des haillons. Pas de siéges; une caisse renversée, quelques assiettes sales et ébréchées, des débris de nourriture. A la fenêtre, un carreau cassé est remplacé par une loque. Pas d'ustensiles de cuisine, rien pour se laver et se nettoyer. Une odeur fade, fétide, écœurante.

Dans ces ménages, les enfants, dès qu'ils sont en âge de le faire, travaillent avec les parents; le logis n'est donc pas habité. On achète la nourriture toute préparée et on la mange, en hâte, à la taverne ou là, par terre, avant de s'étendre sur le grabat commun. Pas de vie de famille, pas de soins de ménage.

Au lieu de s'unir, de s'aider l'un l'autre, chacun, homme ou femme, se laisse aller, s'abandonne, sans penser au lendemain, sans en avoir souci, et, dès qu'il le peut, va chercher dans l'ivresse l'oubli de la misère et des privations.

Quelle différence entre ces tristes intérieurs et ceux,

simples et modestes, de nos ouvriers français : intérieurs réguliers, honnêtes, prospères, qui peuvent servir d'exemple et qu'on rencontre en si grand nombre dans nos villes industrielles et manufacturières!

Les logements que nous visitons ne sont pas ceux de mendiants, de gens sans aveu, dénués de ressources; non, ces logements sont ceux d'ouvriers gagnant environ 30 à 40 francs par semaine, la femme en gagne 15 à 20. Mais les familles sont nombreuses, la vie matérielle est très-chère et le désordre excessif.

Nous montons un étage, personne encore. Les portes ne sont pas fermées; les paillasses sont remplacées par un tas de paille maintenue au moyen de planches; des loques sont pendues à des clous. C'est une sorte de dortoir qu'un des marchands du rez-de-chaussée loue à la semaine.

En face, la porte est fermée. Une vieille femme nous ouvre : elle est ivre et fume une courte pipe noire. L'intérieur est semblable aux précédents; trois femmes, deux vieilles et une jeune, boivent près d'une sorte de cheminée.

Nous quittons cette maison; la vermine, semble-t-il, nous monte aux jambes, l'odeur de ces taudis nous poursuit et nous soulève le cœur.

Nous voici dans une autre rue : elle est plus large, à peu près pavée et pourvue de trottoirs; on distingue la couleur des briques sur les façades des maisons.

Au rez-de-chaussée de ces maisons, des boutiques sordides. Au premier étage, la porte est fermée à clef, le locataire l'emporte quand il sort, ce qui prouve qu'il a quelque chose à conserver. Au-dessus, le loge-

ment se compose de deux pièces et d'un cabinet; l'une de ces pièces sert à tous les usages communs, cuisine réfectoire; l'autre contient six couchettes, presque des lits, pour les enfants; les parents occupent le cabinet Les vitres des fenêtres sont propres; les carreaux de vitre de la partie inférieure sont cachés par de petits rideaux. On voit une armoire et des chaises Une femme, à jambe de bois, qui garde ce ménage, nous dit que son fils, employé dans la fabrique de machines à coudre de M. Singer, gagne 50 francs par semaine, sa belle-fille en gagne la moitié; deux enfants sont à l'apprentissage, deux autres à l'école, un cinquième chez une voisine; la mère est enceinte... Le prix de ce logement est de 500 francs. Impossible à ces gens de faire des économies; du reste, ils n'y pensent pas et dépensent ce qu'ils gagnent. Ils gagneraient plus, qu'ils dépenseraient davantage.

A côté de ces maisons, habitées, nous l'avons dit, par des ouvriers vivant de leur travail et gagnant péniblement leur vie, il existe à Birmingham tout un quartier qui abrite les voleurs, les assassins, les gens sans aveu, si nombreux dans les grandes villes de l'Angleterre.

Ce quartier est formé d'un réseau de ruelles infectes, dont les maisons sont des repaires d'un accès dangereux, et dans lesquelles tout autre qu'un affidé ne peut pénétrer sans la protection de la police.

Les maisons, dites des ruelles, ne sont pas divisées en chambres, en logements; on ne trouve que de grands espaces, des salles communes, recevant pêle-mêle, dans une répugnante promiscuité, des hommes

et des femmes; ces êtres sans nom, rebuts de l'espèce humaine, viennent là chercher un refuge dans les courts espaces qui s'écoulent entre leur sortie de prison et le moment où quelque méfait, quelque crime, les y fait rentrer.

Au rez-de-chaussée, des bouges, des tavernes, des débits de boissons alcooliques, des boutiques closes, hermétiquement et solidement fermées, boutiques de recéleurs dans lesquelles les voleurs écoulent le produit de leurs larcins. Au-dessus, de grandes salles, des dortoirs communs qui se superposent à un ou deux étages.

Un de ces dortoirs contient trente lits, lits en fer avec sommier, matelas, oreiller et couverture. Ces dortoirs sont moins misérables, moins malpropres que les logements d'ouvriers. Plusieurs lits sont occupés, bien que nous soyons au milieu du jour. Une femme dort, une autre est accroupie sur son matelas, une troisième, demi-nue, chantonne, étendue sur le dos, les bras ramenés sous sa tête; à côté, un couple. Quelles têtes! Quelles expressions! Les femmes sont en grande majorité. Les vieilles sont ignobles; les jeunes, ou du moins celles qu'on suppose devoir l'être, portent sur la figure l'empreinte et l'expression de tous les vices.

Le droit d'occuper un de ces lits se paye quatre à six pence par jour, compris le feu et la lumière.

Dans une autre pièce, deux femmes sont assises près du feu; elles fument et boivent; d'autres se livrent à des soins de ménage. Une vieille lave des guenilles dans un seau d'eau. Quelles guenilles et

quelle eau! Nous n'apercevons que deux enfants.

La surveillante, la receveuse, est énorme, grasse, luisante; elle a l'air réjoui et bon enfant.

Pas une de ces créatures qui n'ait eu des démêlés avec la justice, nous dit-on, qui n'ait pris part à quelque assassinat ou à quelque vol. Elles nous regardent d'un air farouche, et sans les constables qui nous entourent nous ne serions certainement pas en sûreté. Nous en remarquons cinq ou six qui ont les yeux pochés ou dont un œil est recouvert par un bandeau, souvenir des luttes et des brutalités de la nuit précédente, sans doute.

Nous demandons poliment à l'une d'elles si elle est malade. Elle nous répond qu'elle pense que la chose ne nous regarde pas. Une camarade s'approche :

« Est-ce que c'est notre affaire qu'elle ait ou non un bandeau sur l'œil? Est-ce donc la première fois que nous voyons une femme avec un œil poché? Que venons-nous faire ici? »

Elles se réunissent et nous entourent. Un policeman prend son sifflet pour appeler les hommes restés en bas. Ce geste suffit, ces créatures s'éloignent.

« Ce n'est pas la peine de déranger personne, déclarent-elles; elles n'ont pas de mauvaises intentions. »

Nous nous retirons; il est inutile et dangereux de rester plus longtemps. Il faut voir de telles choses; mais, une fois vues, on n'éprouve pas le désir de les revoir.

La transformation de ces effroyables quartiers est une œuvre essentiellement moralisatrice. Ceux qui

a tentent espèrent, toutefois, y trouver une opération ructueuse.

La société en formation ne demande d'aide à per-onne; elle ne s'adresse ni au gouvernement, ni à la nunicipalité. Elle est en train d'acquérir de grandes urfaces de terrain en dehors de la ville. Elle ouvre les rues, des places, dont la commune payera seule-nent la valeur.

Les nouvelles maisons s'élèveront en bordure de es voies. Elles seront conçues suivant des types de liverse importance comme surface et comme hau-eur. Tous les logements seront, bien entendu, ourvus d'eau, de gaz et... d'électricité, quand le noment sera venu. Les logements les plus modestes omprendront deux pièces et un cabinet (*Les loge-nents à bon marché*, Paris, 1883), et pourront être oués 300 francs. Enfin, comme ce nouveau quartier st un peu éloigné du centre de la ville, on prévoit a création de lignes de chemins de fer et de lignes de ramways.

A côté de sa misérable population ouvrière, Bir-ningham compte une population d'industriels et de ommerçants qui, grâce au développement pris ces ernières années par l'industrie du fer, a réalisé des ortunes considérables. L'équilibre social n'est donc as, semble-t-il, établi d'une façon équitable, et l'on oudrait voir l'excès dont jouissent les uns venir un eu compenser le dénûment des autres. Les premiers roient avoir fait œuvre suffisante et méritoire quand ls ont créé un hospice, une maison de secours, une

école, et acquitté la taxe des pauvres. Ce sont là de maigres largesses, sans grand effet au milieu de tant de misères et de vices.

On dit que l'heure d'une révolution sociale en Angleterre est proche. Si le fait se réalise, il faut craindre le bouleversement qui suivra, car il sera sans précédents et fera reculer les plus osés.

Un bruit inaccoutumé, fourmillement d'une foule humaine, pas pressés, chants, cris mêlés aux sons discordants d'une musique burlesque, se fait entendre sous nos fenêtres. C'est le défilé d'un ragged-meeting, assemblée de déguenillés ; ils se rendent là-bas, dans un champ disposé pour la circonstance. Ce que ces pauvres gens demandaient, c'était une amélioration à leur sort ; ce qu'ils ont obtenu, on le devine. Le résultat, prévu d'avance, était sans intérêt; mais il n'en était pas de même de la procession de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants en guenilles. Ils étaient là plusieurs centaines, des milliers peut-être, sans coiffure, les pieds nus dans la boue, vêtus de quelques sordides haillons mouillés, collés au corps. Des jupons, des pantalons effiloqués descendant au genou, les épaules à peine couvertes d'une loque, pas de linge, bien entendu, et tous montrant les traces de la malpropreté la plus repoussante. Quelques-uns de ces malheureux avaient les pieds enveloppés de chiffons et boitaient en s'efforçant de suivre les autres, et tous, d'une voix lente, monotone, fatiguée, chantaient un psaume ou une complainte aux paroles indistinctes. La procession défila lente-

ment; enfin le dernier *ragged* disparaît à l'angle de la rue, et longtemps encore nous entendons, dans le lointain, le bruit des pas et des chants; et encore aujourd'hui, nous voyons comme dans une vision cette interminable file de misérables, dénués de tout, abandonnés des hommes, et qui, par bonheur, ont peut-être encore conservé l'espérance.

III

Miss Amphyon. — Au théâtre populaire. — Une mère.

Miss Amphyon est dans nos murs, miss Amphyon va faire notre joie. — Miss Amphyon va nous ravir. — Miss Amphyon. — Miss Amphyon, disent et répètent les journaux, les affiches et les sandwichs de Birmgham.

Miss Amphyon est une artiste qui chante bien et joue de même. Nous l'avions déjà entendue, à Londres, au théâtre Adelphi. Ses talents cependant n'auraient pas suffi à la mettre en évidence, si une aventure inattendue, mais d'un tout autre genre que celle arrivée à Mr et Mrs Knobbs, n'avait appelé sur elle l'attention publique.

Miss Denny, au théâtre Miss Amphyon, était pensionnaire de l'*Olympic Theatre* de Londres et y obtenait un succès justifié par ses charmes extérieurs et ses talents naturels. Elle inspira à lord Genmore, fils aîné de lord Armses, une de ces passions insensées,

comme il s'en allume dans le cerveau de certains Anglais.

La vertu de miss Amphyon résista victorieusement à tous les assauts qui lui furent livrés. La passion de lord Genmore s'en accrut d'autant. A bout de ressources et désespérant de voir l'objet de sa flamme céder à ses désirs, il proposa à Miss Amphyon de l'épouser. Celle-ci accepta; les deux amoureux partirent et allèrent s'installer à Osborne, dans l'île de Wight.

Ce fut un grand scandale dans toute la gentry. Lord Genmore reçut la malédiction de sa famille, et toutes les nobles vierges du royaume qui avaient aspiré à sa main se voilèrent la face et refusèrent de prononcer dorénavant son nom.

Nos amoureux, tout à la joie d'être réunis, se préoccupaient peu des événements extérieurs; ils étaient au septième ciel et n'en voulaient pas descendre. Tout a une fin, même le bonheur, quelque complet qu'il soit; celui dont jouissait lord Genmore finit, triste aveu à faire, par une lassitude anticipée. Un mois ne s'était pas écoulé, que lord Genmore disparaissait un beau matin. Il laissait un mot à la belle éplorée pour lui apprendre que sa mère refusant de consentir à son mariage, tout était fini entre eux. Ma mère, ajouta-t-il, est atteinte d'une maladie de cœur, la moindre émotion peut lui être fatale.

Miss Amphyon ne perdit pas la tête. Sans trop s'émouvoir de l'état de santé de la noble lady qui avait failli devenir sa belle-mère, elle se con-

sola, rentra à Londres et menaça d'un procès le fourbe qui l'avait indignement trahie. Nous faisons grâce des incidents qui se produisirent. On lui offrit 250,000 francs ; elle demanda un million ; on transigea à 500,000 francs.

Miss Amphyon est restée au théâtre et continue ses succès à la ville et sur la scène. Le plus curieux de l'histoire, c'est que Miss Amphyon avait toujours résisté aux élans passionnés de lord Genmore, que sa vertu était sortie intacte de ce grand péril. Pour 500,000 francs, lord Genmore a à peine arraché quelques feuilles à cette fleur que d'autres ont, depuis, effeuillée à bien meilleur marché. On avait pensé à faire constater médicalement l'intégrité du capital de Miss Amphyon : mais l'amour-propre de lord Genmore s'est trouvé engagé à laisser la chose enveloppée d'un certain doute. Il a préféré payer, et conserver sa réputation de séducteur et de gentleman dangereux.

Au théâtre populaire, on représente une pièce d'un genre absolument inconnu chez nous. C'est une pièce en cinq actes ou cinq tableaux, ou mieux en cinq parties, et qui a pour but de montrer au public l'acteur Ward sous cinq transformations successives et dans cinq rôles différents de la même pièce.

Dans la première partie, un brillant gentleman, très-correctement mis, fleur à la boutonnière, habit noir, attend sa belle, la charmante Nelly ; il lui dévoile sa flamme ; après quelques péripéties, Nelly cède et disparaît avec celui qui l'aime.

La seconde partie se passe à Venise. Nelly a été

enlevée à son amant, on ne sait par qui, ni pourquoi, ni comment. Ward est sur ses traces; il passe sur la Piazzetta, vêtu en gondolier. Nelly survient, il l'arrache à ses ravisseurs.

Troisième partie : un ignoble Irlandais, sur le quai de Melbourne; il est ivre et couvert de vêtements sordides. Une femme passe, c'est Nelly. Elle reconnaît Ward, se fait reconnaître de lui et l'abrite dans une villa des environs.

Quatrième partie : des voleurs et des filles perdues sont réunis sous un pont de Londres, Nelly est avec eux. Survient Ward, en policeman, attitude et tenue d'une scrupuleuse exactitude. Les deux amants se retrouvent; mais, au moment de se réunir, Nelly tombe à la rivière, poussée par un de ses compagnons qui craint d'être dénoncé par elle.

Cinquième partie : un régiment de Highlanders revient d'Égypte. Le plus beau de la bande passe devant une femme élégante, suivie de deux laquais. Ward et Nelly, au comble du bonheur de se revoir, tombent dans les bras l'un de l'autre; le public les acclame, et le rideau est baissé.

Il faut mélanger le tout de chants, de danses, de querelles, de batailles à coups de pied et à coups de poing, de scènes d'ivresse, de plaisanteries salées et souvent peu intelligibles.

Le sens des pièces de ce genre échappe; elles n'ont aucun but littéraire et ne peuvent plaire qu'aux yeux. Une chose étonne, c'est que le public ne s'en lasse pas et puisse les voir plusieurs fois. La facilité avec laquelle ces acteurs peuvent, en quelques minutes,

se grimer, changer de costume, de langage, d'attitude et de rôle, est merveilleuse.

Un autre plaisir du même genre, mais d'un ordre moins relevé, est celui que procurent les niggers, ou minstrels. On les retrouve dans tous les music-halls, les tavernes, et souvent même au milieu de la rue.

Ces personnages grotesques vont par bandes. Il n'y a jamais de femmes parmi eux. Ils sont habillés d'une façon ridicule; leur figure et leurs mains sont noircies. Ils dansent, chantent, jouent de certains instruments et se livrent à des plaisanteries triviales, à des contorsions grossières. Leur succès est énorme. Dès qu'ils se présentent, les spectateurs se tordent de rire et les couvrent d'applaudissements. Autrefois, on ne rencontrait de niggers qu'à Londres; mais à présent on en trouve partout. Ils vont dans les villes de bains pendant la belle saison, font les traversées sur les bateaux de plaisance et sont toujours et partout accueillis avec une faveur difficile à expliquer. C'est un spectacle commun, qui n'est pas fait pour plaire à des esprits raffinés et délicats.

Une baraque installée au milieu d'une construction inachevée contient divers phénomènes et choses curieuses. La plus étonnante est sans contredit le cadavre desséché d'une petite fille qui, pendant sa courte existence, a été la plus petite enfant du monde connu. La pauvre enfant a d'abord été exhibée de son vivant; elle est morte dans cette baraque, et la mère

utilise son cadavre comme elle a utilisé son corps durant sa vie.

On paye un penny pour voir l'intérieur de la baraque et les phénomènes qu'elle contient. Il faut, pour voir le petit cadavre, payer, en outre, à la mère un half-penny. Cette mère peut avoir une trentaine d'années; elle est convenablement mise; un verre de gin est sur la table, à côté d'elle; elle ne paraît pas avoir conscience de l'infamie dont elle se rend coupable.

CHAPITRE IV

LES ÉCOLIERS

I

School Town. — L'éducation des garçons en France et en Angleterre. — Les tuteurs.

Pendant un de nos séjours à Londres, nous avions, chez un ami commun, fait connaissance de Mr Saunders, tuteur à School Town, ville scolaire de création récente et destinée à faire concurrence à Eton et à Rugby.

Les questions relatives à l'instruction et à l'éducation des enfants de notre classe moyenne ont depuis longtemps été en France l'objet de discussions, d'appréciations vives et contradictoires, et l'accord n'est pas près de se faire. Un moyen d'y arriver est de se former, à ce sujet, une opinion personnelle et raisonnée.

Un beau jour, donc, nous arrivons à School Town. Mr Saunders nous attendait. Il avait préparé un long discours sur la comparaison des systèmes d'éducation en usage en France et en Angleterre, et, sans perdre de temps, il voulut le placer. — En France, nous dit Mr Saunders, vous avez deux systèmes d'éducation :

l'éducation de la famille et l'éducation du lycée. Il est bien entendu que nous ne confondons pas l'éducation avec l'instruction.

Dans le premier cas, les enfants sont externes à un lycée et passent les heures d'étude et de récréation à la maison paternelle. Ils ont des répétiteurs qui leur mâchent la besogne, et ils jouissent d'une liberté relative, excessive et déplorable, à cause des abus qu'elle entraîne, abus inévitables dans les grandes villes. Ils ne jouent pas avec leurs camarades, ne se frottent pas à eux, ne font pas avec eux cet échange de services, de bons et de mauvais procédés qui forme le caractère, développe les sentiments d'aide et de soutien mutuel, et crée pour l'avenir de solides et durables amitiés. Leur situation dans la famille en fait des fruits précoces. Forcément initiés de bonne heure aux relations mondaines, à une foule de détails intimes de la vie intérieure, ils entendent des conversations peu faites pour leur âge, assistent à des visites, à des repas, à des fêtes, pendant lesquels des propos légers, des faits fâcheux frappent leur imagination, sont mal compris et mal interprétés. Ils arrivent ainsi à se faire des idées fausses sur une foule de choses qu'ils devraient rester longtemps à ignorer. Les flatteries des visiteurs, des domestiques, leur font s'attribuer une importance qui souvent les rend pour toujours prétentieux et poseurs. (C'est bien là votre mot, n'est-ce pas?) Trop tôt initiés à la vie, aux scènes de ménage, ils perdent avant l'heure cet abandon, cette naïveté de l'âme, cette soudaineté d'expression et d'impression qui fait le plus grand charme de l'enfance et de la jeunesse.

Dans le second cas, vous vous séparez de vos en-
ınts, vous les mettez internes dans un lycée ou dans
ne pension. Les inconvénients sont autres que dans
: premier cas, sans être moins graves. L'enfant jeté,
ès le bas âge, dans un des grands établissements
'instruction publique de Paris ou de la province, ne
oit ses parents qu'au parloir, à condition de perdre
ne de ses récréations, ou les jours de fête, s'il n'est
as en retenue. Il ne conserve donc pas longtemps le
entiment des mœurs de la famille, de cette vie inté-
eure dont les douces jouissances sont à la portée
e tous, et qui renferment tant de satisfactions pures
t délicates.

En éloignant vos enfants de la maison paternelle,
ous les privez complétement de cette vie de famille
nécessaire à la jeunesse. Au lycée, ils se font, en
uelque sorte, une autre vie, et, lorsque le moment
st venu de le quitter, de rentrer chez leurs parents,
s ne connaissent plus les habitudes du père, de la
ıère; la soirée est longue, ils vont au dehors cher-
ıer des distractions.

Nous avons, en gens pratiques que nous sommes,
oulu remédier aux inconvénients que je viens de
gnaler et laisser l'enfant à la vie de famille sans le
river de l'existence en commun. C'est pour répondre
ce double objet que nous avons créé les tuteurs, à
fois maîtres de pension, professeurs et répétiteurs,
, plus que tout cela, pères des enfants confiés à leurs
ins. Ces tuteurs, que nous n'appelons pas des
marchands de soupe », vivent en famille avec leur
mme et leurs enfants. Ils sont professeurs au col-

lége, ont avec eux, dans leur intérieur, un nombr restreint d'élèves, huit à douze, au maximum, ils leu servent de répétiteurs pour les leçons professées à l classe; ils ne les quittent jamais, ne se font ni aide ni remplacer par des « pions ». Ils regardent leu mission comme un sacerdoce, accomplissent leu tâche sans lassitude et sans ennui. L'excessive cons dération dont ils sont entourés, la reconnaissance d leurs concitoyens, la satisfaction de leur conscience sont la récompense d'un grand devoir accompli.

J'ai ici avec moi dix élèves, fils de gentlemen destinés à occuper des postes politiques, à servir leu pays dans les rangs de l'armée ou sur les bâtiment de l'État. Les pères, éloignés par leurs fonctions, le mères, absorbées par les soins de leur famille, d leurs devoirs sociaux, nous ont confié, à Mrs Saunders et à moi, leurs enfants, objets de leur affection e de leur tendresse.

Mes élèves vivent au milieu de nous, sans avoir redouter l'excès de la tendresse maternelle ou paternelle, l'exagération de soins qui nuisent au corps e amollissent l'âme. Ils font partie de la maison; il s'adressent à moi, leur tuteur, avec confiance et respect. Je remplace leur père, ils voient en moi u guide dont ils sont sûrs. Je connais leurs qualités e leurs défauts. Je me suis appliqué à distinguer d bonne heure leurs aptitudes et le secret de leur caractère. J'ai vu se développer leurs penchants, bon et mauvais, j'ai pu, dans cette tâche qui est celle d toute ma vie, encourager les uns, arracher et modifie les autres.

Afin que l'analogie de la vie de pension avec la
ie de famille soit plus frappante, chaque enfant a,
hez nous, sa chambre, son mobilier personnel; il
ange à la même table que son tuteur, à côté de sa
mme et de ses filles, qui président les repas Il vit
ans un milieu qu'il connaît, qu'il retrouvera plus
rd sans grands changements, car nos familles an-
aises sont nombreuses.

Nous écoutions avec la plus vive attention ce sé-
uisant exposé. Quand Mr Saunders eut fini, il nous
oposa de voir par nous-même le fonctionnement
la machine dont il venait de nous expliquer le
écanisme. La chose semblait nécessaire; le seul
oyen d'asseoir notre avis était de ne pas nous con-
nter d'explications purement théoriques.

Ce fut un travail de longue haleine, dont nous allons
sumer les points principaux. Mr Saunders nous
da de son mieux, il faut le reconnaître. Inconsciem-
ent, sans doute, il nous dissimula pourtant, le plus
ssible, le mauvais côté de l'organisation qu'il
éconisait, pour ne laisser en évidence que les
ns.

II

Les chambres. — La vie des écoliers. — Le fouet.

Les chambres des élèves sont vastes, quatre mètres
r cinq; elles ont quatre mètres de haut, sont
lairées par une ou deux fenêtres donnant sur la
mpagne. Toutes sont munies d'une cheminée, avec

grille pour la houille, et d'appareils à gaz pour l'écla
rage et le chauffage de l'eau.

Le mobilier est confortable : un lit, placé debou
une toilette, une grande armoire, un divan ba
en avant, un petit guéridon pour prendre le th
du soir et celui du matin; sur une console accroch
au mur, une pendule-réveil, et enfin une table
travail avec des rayons pour placer les livres et l
instruments d'étude, quelques siéges, et sur le pa
quet un épais tapis. Aux murs sont suspendus d
portraits de parents et d'amis avec des cartes géogr
phiques, des tableaux chronologiques ou des chrom
sans valeur. Pas un objet d'art; mais, partout, d
raquettes, des balles, des gants de boxe, des masque
des fleurets, des éperons, cravaches, etc.

L'habitant de l'une des chambres que nous visito
fit tout à coup irruption chez lui, et, sans se préo
cuper de notre présence, courut à sa toilette, rempl
d'eau la cuvette, y versa le contenu d'un flacon
commença à se dévêtir.

« Vous l'avez été? fit Mr Saunders.

— Je l'ai été », fit l'autre.

Et Mr Saunders sortit avec nous, fermant la port
Au même moment, retentissaient, dans le hall, l
voix de mesdemoiselles Saunders appelant Frédé
Frédé qu'elles attendaient pour monter à cheval.

« Il l'a été, fit M. Saunders en passant près d
ses filles, peut-être ne pourra-t-il pas sortir ave
vous. »

Mais Frédé était sur nos talons, en tenue de che
val, botté, éperonné, la cravache en main, et, s'élan

ınt sur le cheval qu'un domestique tenait, il partit ı galop, à la suite des filles de son tuteur.

Ces deux demoiselles Saunders dont il est ici uestion étaient les sœurs aînées de Mary Saunders, ui devait, un peu plus tard, épouser M. Williams .nobbs, l'hôte de Stomiron house et le héros de aventure que nous avons précédemment racontée. .ucune des demoiselles Saunders n'était mariée à ette époque. (Aventure de Will-Knobbs.)

« Il a du courage et de l'énergie, fit M. Saunders vec satisfaction, car il l'a été, et bien d'autres à sa lace ne seraient pas, aujourd'hui, montés à cheval. » ıt, s'apercevant que nous ne comprenons pas, il ·prend : « Frédé a été fouetté aujourd'hui, au colge, pour quelque méfait; mais il a voulu braver ı douleur, et je suis fort aise de cette preuve de couıge.

— Il est donc bien vrai qu'on fouette encore les èves de vos colléges?

— Certes, et j'espère qu'on les fouettera toujours, uand ils le mériteront, toutefois.

— Et mesdemoiselles Saunders savent que Frédé été fouetté?

— Il ne le leur a pas caché.

— Néanmoins, elles l'acceptent pour cavalier, ne trouvent ni sot, ni ridicule? »

M. Saunders nous regarde d'un air étonné. Éviemment à ses yeux, ceux d'un homme sage et éclairé, ıns contredit, recevoir le fouet n'est pas, pour un arçon de dix-huit ans, une punition humiliante, et reprend :

« Le temps que nos élèves passent au collége et à l pension est bien employé. La manière dont ce temp est utilisé diffère, toutefois, sensiblement de celle e usage dans vos établissements scolaires. »

Lever le matin à six heures, ou avant, s'il plaí aux dormeurs. Un timbre électrique est placé au dessus de chaque lit; en touchant un bouton, tou les timbres sont mis en mouvement, et le réveil lieu dans toutes les chambres à la fois. Dispositio précieuse, en cas d'incendie, par exemple.

Aussitôt après le réveil, entrée dans la salle de douches, ablutions complètes, en toutes saisons Après, rendez-vous dans la cour et violent exercic en plein air. Dans l'intervalle, les lits ont été faits les fenêtres ouvertes et les feux allumés. Déjeune dans les chambres, thé, lait, beurre; les élèves s réunissent souvent dans la chambre de l'un d'eu pour prendre ensemble ce premier repas.

Travail en toute liberté jusqu'à neuf heures.

Classe au collége de neuf à dix. Récréation de di à quinze minutes. Nouvelle classe d'une heure.

A onze heures, retour chez le tuteur, déjeuner er commun, puis récréation, étude ou promenade, a choix de l'élève.

A trois heures, nouvelle classe. A quatre heures, retour chez le tuteur. Collation : thé et beurre. Étud et récréation jusqu'à sept heures (heure du souper en famille), puis liberté complète. Heure du couche facultative, mais obligation de ne pas être hors de la maison après neuf heures ou neuf heures et demie.

Deux fois par semaine, pas de classe le matin et

ne de deux heures le soir. La classe du matin est emplacée par des exercices gymnastiques, cricket, anotage, boxe, courses, bâton, équitation ou marches orcées.

Les repas sont substantiels. La cuisine est peu ariée : des viandes rôties ou grillées, des poissons ouillis, des farineux et des conserves d'Australie.

Comme hygiène, le grand air, beaucoup d'exer-ice, un travail très-modéré et une liberté presque bsolue.

Les élèves ne sont astreints qu'aux heures de classe t aux heures de repas, l'intervalle entre les classes eur appartient. Les études, dans le sens du mot rançais, n'existent pas pour eux. Il les passent où ls veulent et comme ils veulent. Pourvu que les evoirs soient convenablement faits, le maître ne leur dresse aucune observation.

C'est un peu la situation faite aux externes de os lycées ; mais combien elle diffère de celle faite aux nternes !

Ces jeunes gens, ces enfants, n'ont pas d'uniforme ; s s'habillent comme il leur convient, comme le omporte leur situation de fortune. Pourtant, au ollége, ils portent la robe et le bonnet plat. Dans eurs sorties, ils sont vêtus en gentlemen, veste noire t chapeau haut de forme.

III

Un anniversaire. — A table. — Un duel. — Conclusion.

En France, nous célébrons la fête ou l'anniversai du jour de naissance d'un des nôtres en lui offrai des fleurs et des présents qui nous rappellent à so souvenir. L'attention dont l'être aimé est l'objet, e pareille circonstance, lui cause les plus douces émc tions, conserve et resserre les liens d'affection de familles. Ces sentiments raffinés tiennent à not race, à notre nature impressionnable; ils sont incor nus des Anglais. Eux voient dans la célébratio d'une fête, d'un anniversaire, un côté pratique, u prétexte à réunion qui maintient dans les famill le principe d'autorité si cher à ces chauds amis de liberté. Ils remplacent les fleurs par un repas; c'e à table, en faisant bombance, qu'ils fêtent l'annive saire de naissance de l'un des leurs, et, comme l familles anglaises sont nombreuses, les réjouissanc de ce genre sont fréquentes.

Master Georges Baimouth, fils cadet de M. Ba mouth, chef secrétaire à la Chambre des lords, ava reçu de sa famille, par l'intermédiaire de Sponne le célèbre marchand de comestibles d'Osborn street, les éléments du festin qu'il devait offrir à s camarades pour célébrer l'anniversaire de sa naissanc survenue seize ans plus tôt. Le père, la mère, l frères et sœurs avaient exprimé à master George



OXFORD. — ÉTUDIANTS ET PROFESSEURS.

ns des dépêches reçues à l'heure convenable, les uhaits qu'ils formaient pour le voir demeurer en nne santé et devenir de plus en plus grand et fort. ous aurions, en pareil cas, engagé notre fils au trail et à la vertu.

Le festin fut digne de ceux qui l'offraient. Tous s jeunes gens avaient le cœur en joie, joie qui ne nait pas du motif de cette réunion, mais des conséiences que cette réunion devait avoir. Malgré leur trême jeunesse, ils étaient sensibles à la perspective un bon repas, et leur figure exprimait la satisfaction i'ils éprouvaient en pensant boire et manger avec cès.

Aussitôt à table, ces jeunes hommes, ces jeunes les blanches et roses, satisfont leurs appétits glouns avec une liberté poussée jusqu'à l'abus. Il vint n moment où les convives gardèrent le silence, odelinant de la tête; il fallut même, par instants, utenir les buveurs, les raffermir sur leur chaise. es domestiques s'acquittaient de ce devoir gravenent, sans un sourire.

Enfin on se lève de table. Le vénérable M. Saunrs paraît lui-même avoir mal à la tête, il nous propse une promenade aux champs.

Comme nous étions près d'un petit bouquet d'arres, au bord de la rivière, un murmure de voix ttire notre attention ; nous nous approchons et econnaissons un groupe d'élèves discutant avec nimation. Il nous est facile de comprendre ce dont s'agit : deux élèves d'un collége ont eu une queelle et vont la vider sur le pré. L'un d'eux est Frédé,

le héros du châtiment que nous avons précédemment raconté.

Les combattants ont mis habit bas; leurs manches de chemise relevées laissent voir leurs bras déjà vigoureux et bien formés. Ils sont calmes, de sang-froid et en pleine possession d'eux-mêmes. Les voilà en position, et le combat commence d'une façon régulière, suivant toutes les conditions en usage. L'adresse, le courage, l'énergie dont font preuve ces enfants sont vraiment admirables. Ils échangent des coups terribles, les donnent, les reçoivent ou les détournent, sans trouble et sans effroi. Après un premier assaut, vient un repos de quelques minutes. Un des témoins ploie le genou, offrant ainsi un siége au combattant qu'il assiste, pendant que l'autre lui éponge la figure et lui frotte les tempes avec du vinaigre. Nous voulions intervenir, mais M. Saunders nous engage à laisser ces enfants terminer leurs affaires comme il leur convient. Après trois ou quatre reprises, un des combattants est à bout, et la lutte cesse.

Ces pauvres enfants ont la figure couverte de contusions, de plaques jaunes, bleues, noires; leurs bras sont meurtris, déchirés par endroits, et des taches de sang se montrent sur le blanc de la chemise.

Les choses ne se terminent pas toujours d'une façon aussi anodine, nous dit M. Saunders; on parle souvent, en pareil cas, de dents brisées, d'yeux pochés, de doigts cassés ou démis. Et M. Saunders part de là pour faire l'éloge de l'éducation mâle, énergique, que reçoivent les enfants anglais. Il la

mpare à celle des jeunes Français, étiolés, soumis caprice, aux ordres d'un professeur, presque tou-urs quelque pédant ou quelque cuistre. Tous ceux 'il a connus étaient de basse extraction, mal élevés, ns relations, sans habitudes du monde, maîtres igeants, tyrans subalternes, bourrés de grec et de in. Leur influence est funeste; leurs élèves les ennent en haine et en dédain.

Nous le laissons dire. Sa surexcitation se calme elle-même, et, avant de prendre congé, nous pas-ns en revue, avec lui, ce que nous avons appris et qui nous a frappé, pendant notre séjour à School own. Le premier soin est le développement de la atière, la culture de l'esprit ne vient agir qu'a-ès.

Au premier rang, l'adresse, la force physique; au cond, les études et le travail intellectuel. Un tel stème forme des êtres énergiques, mais inférieurs point de vue des sentiments élevés et des aspira-ns de l'âme.

Les exercices violents auxquels les Anglais s'a-nnent avec tant d'ardeur sont la cause de la bruta-é, de la grossièreté dont ils font si souvent preuve, qu'ils se plaisent à étaler. C'est la cause de la ilité avec laquelle tout Anglais, gentleman ou mme du peuple, est toujours prêt à échanger des ups.

Quant à l'éducation des enfants élevés hors de la nille, chez un tuteur, ce système, auquel il faut connaître de sérieux avantages, contribue, quoi 'on en dise, à diminuer les liens de la vraie famille

en en créant une factice. Nous nous étonnons beau coup, en France, de la facilité avec laquelle le Anglais envoient au loin leurs enfants. Commen pourrait-il en être autrement? Ces séparations n rompent aucune habitude, ne brisent aucun lien d'affection.

Dès son bas âge, l'enfant est élevé dans une nur sery. C'est une étrangère qui lui donne ces premier soins que, chez nous, la mère se réserve. Dès qu'i est en âge, on le met en pension chez un tuteur qu tient lieu et place du père de famille. Devenu jeun homme, il va achever ses études dans une ville uni-versitaire, et, pendant les vacances, il voyage sur l continent. Son départ définitif, son éloignement, n sont donc pas une séparation nouvelle, une ruptur des liens de tendresse et d'affection qui l'unissen aux siens. C'est la continuation d'une situation acceptée de tout temps, et que la rentrée de l'enfan à la maison paternelle troublerait plus que son absence.

D'où il ne résulte pas que notre système d'éduca-tion soit parfait, tant s'en faut. Seulement, quand nous nous déciderons à le modifier d'une façon sé-rieuse, c'est-à-dire autrement qu'en modifiant de programmes qui, périodiquement, redeviennent le mêmes, il ne faudra pas copier le système anglais. I faudra nous en servir, l'amender, le modifier de façon à le mettre en rapport avec nos sentiments, nos habi-tudes et notre civilisation.

IV

Les écoles primaires. — Leur construction.

Nous étions, en 1874, chargé d'aller en Angle- rre étudier les questions relatives à la construction :s écoles primaires. Le gouvernement se préoccupait ı projet, presque réalisé depuis, de la transforma- on de nos écoles existantes, de la création d'une ole dans chaque commune.

Nos écoles étaient, à cette époque, dans une situa- on déplorable, et les écoles anglaises leur étaient ıpérieures à tous égards. Depuis, nous avons été te, si vite même que, tout récemment, nous avons ı constater, avec une satisfaction bien naturelle, à Exposition d'hygiène et d'éducation de 1884 à ondres, qu'à leur tour, nos excellents voisins raient bien de venir prendre nos leçons. C'est, du ste, ce qu'ils font; ils s'approprient les parties essen- elles du grand document que l'administration de nstruction publique a publié en 1880, pour régle- enter la construction de nos maisons d'école. Mais, r un sentiment peu honorable, mélange de vanité de déloyauté, il ne veulent pas reconnaître l'origine ı bien dont ils s'emparent, et, cherchant à froisser ux qu'ils dépouillent, appellent écoles prussiennes ; écoles imitées des nôtres.

La chose, en somme, importe peu; ce qui importe,

c'est de voir nos idées, nos progrès, s'imposer à ceu là mêmes qui veulent y être les plus réfractaires.

Ceci dit, nous n'éprouvons donc aucune difficult aucun embarras à reconnaître que la construction d écoles ne rencontre pas en Angleterre les mêm complications que chez nous; qu'au lieu de dépend seulement de l'administration officielle, elle est, a contraire, laissée au bon vouloir de chacun, à l'in tiative privée de tous ceux qui veulent prendre u tel soin : groupe d'habitants d'un quartier, gens c noblesse, membres du clergé ou hommes d'affaire peu importe. Cette condition est singulièremer propre à faciliter les perfectionnements des ir stallations scolaires. Une autre cause des amélic rations dont les écoles anglaises sont sans ces l'objet vient des efforts des architectes chargés d travaux.

Ces architectes ne sont pas des personnages off ciels, irresponsables, favorisés à cause de leurs op nions ou à cause de celles de leurs protecteurs. I seule garantie qu'on exige d'eux, en pareil cas, e celle du savoir, des études et de l'expérience; p suite, les architectes n'ont pas à plaire à telle ou tel coterie, à se plier à des exigences qu'ils n'approuve pas. Ils sont abandonnés à leurs propres forces, l'œuvre se ressent de la liberté laissée à leur auteu La solution qu'ils apportent se trouve en dehors toute idée préconçue, de toute tradition banal aussi, bien que le programme soit forcément un pe toujours le même, ces solutions sont-elles infinime plus variées qu'elles ne le sont chez nous.

Cette situation favorise une constante émulation ırmi les architectes; un échec a pour eux des con-quences fatales; aussi s'efforcent-ils d'améliorer et : perfectionner l'œuvre de leurs devanciers, cer-ins de voir leurs efforts favorablement accueillis et urs tentatives approuvées sans restrictions, si elles méritent.

L'initiative privée prend volontiers en main les térêts de tous; c'est elle qui reconnaît que dans l quartier, dans telle paroisse, une école peut être ile. Les fonds sont réunis au moyen de souscrip-ons volontaires et de collectes paroissiales. Si les ssources ainsi trouvées sont insuffisantes, le comité l'instruction publique vient à l'aide. Puis, une ciété s'organise, construit l'école, l'ouvre, la sur-ille et assure son existence régulière, son fonction-ment légal. (*Les Écoles publiques en France en Angleterre.*)

Les dispositions des écoles anglaises ne sont plus sez différentes de celles des nôtres pour être signa-s d'une façon spéciale. Il faut cependant ap-ler l'attention sur les halls ou grandes salles desti-es à la réunion de tous les élèves. On donne rtois à ces salles des dimensions et une décoration xquelles nous ne sommes pas habitués dans nos oles publiques; elles deviennent une partie impor-ıte de la construction et offrent un véritable intérêt hitectural.

Les écoles rurales ont une très-grande variété de mes, tandis que les nôtres sont trop souvent fon-es toutes dans le même moule. Elles sont aussi

plus importantes, parce qu'en général, surtout da les districts industriels, la population des commun ou paroisses est plus grande, et que les petits hamea sont plus rares que chez nous.

Nous avons visité bien des écoles anglaises et bien des maîtres et des maîtresses. Nous nous ra pelons une de ces dernières, type « excentric » trè réussi.

Quand nous nous sommes présenté dans s école, celle de l'un des faubourgs de Londres, el était à sa toilette. Sa classe était confiée aux soi d'une élève. Elle vint, un moment après, en ten élégante, bien coiffée et fort avenante. Elle av chanté, la veille au soir, dans une réunion d'am et s'était un peu reposée le matin. Elle nous intr duisit dans un petit parloir très-confortable, ass éloigné de la classe pour que le bruit ne pût parvenir. Son thé était servi, elle nous offrit de partager.

Comme nous lui demandions si elle ne voyait p d'inconvénient à abandonner ses élèves à elles-m mes, elle se mit à rire : — Pour le profit qu'ell retirent de mes leçons ! dit-elle. Puis la conversati devint plus facile. Elle habitait seule, ses parents h bitaient en province. Elle avait vingt-quatre ans, p de fortune, et avait pris la profession de maîtres d'école de préférence à celle d'institutrice, par qu'elle était plus libre.

Un de nous lui offrit de nous accompagner da notre promenade à ***. Elle accepta sans se fai prier, monta en voiture, luncha avec nous, fut to

le jour très-gaie, très-amusante et surtout très-convenable.

Nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde, en lui promettant de lui faire bientôt une seconde visite. Une de ces promesses qu'on fait toujours et qu'on ne tient jamais.

DEUXIÈME PARTIE

ÉCOSSE

CHAPITRE PREMIER

ÉDIMBOURG

I

La vieille enfumée. — La Canongate. — Holyrood.

Walter Scott appelait Édimbourg la vieille enfumée; Stuart Mill l'appelait l'Athènes moderne. Les Français imitent Stuart Mill. On comprend la première désignation, on ne s'explique pas l'autre, à moins que ce ne soit parce qu'à Édimbourg, comme à Athènes, les hommes portent des jupes, fustanelle là-bas, kilt ici.

En somme, Édimbourg ne ressemble pas plus à Athènes qu'Amsterdam et Stockholm ne ressemblent à Venise, comme quelques-uns le prétendent. Édimbourg, et c'est là son grand mérite, a son caractère propre, personnel, qui fait qu'elle ne ressemble qu'à elle-même.

De hautes collines l'entourent; la mer est tout près; un ravin la traverse et la divise en deux parties. Dans l'une, les grands édifices, les riches habitations, l'animation, les affaires et l'argent. Dans l'autre, les taudis infects, la plus effroyable misère et les vieux souvenirs : la Canongate, Holyrood et le Château.

La Canongate va, sous différents noms, de Holyrood au Château. Dans la Canongate, se trouvent la maison que John Knox le réformateur habita de 1560 à 1570, et la Tolbooth, que le roman de Walter Scott *The Hearth of Midlotian,* la prison d'Édimbourg, a rendue si populaire.

Sur tout son parcours, la Canongate est bordée de maisons à plusieurs étages dont les murs sont en granit noir et le rez-de-chaussée blanchi à la chaux. En bas, des bars malpropres ou des boutiques sordides; dans les étages, les fenêtres manquent; celles restées en place ont leurs vitres brisées. De grandes perches s'avancent presque jusqu'au milieu de la rue, supportant des loques et des linges mouillés qui sèchent au grand air. A l'intérieur, des cours qu'entourent les maisons, et dans lesquelles ne pénètre jamais le soleil. Là dedans grouille une population misérable d'enfants, de femmes en guenilles, pieds, jambes et bras nus Par instants, tout ce monde afflue dans la rue, couvre les trottoirs, les ruisseaux, et regarde sans paraître voir. On peut oublier la richesse, la splendeur des beaux quartiers d'Édimbourg; mais on conserve toujours le souvenir de la Canongate; il est ineffaçable.

Quand on a passé l'école des déguenillés qui, ertes, est là bien à sa place, on aperçoit la sombre nasse du palais d'Holyrood.

Holyrood ressemble à une prison plutôt qu'à un alais. Les souvenirs qu'on retrouve à l'intérieur ne ont pas faits pour modifier l'effet que produisent ses nurs, son enceinte et la lugubre cour centrale.

Le grand attrait de Holyrood, la curiosité qui y ttire de nombreux visiteurs, est l'appartement auefois occupé par Marie Stuart, la pauvre reine, ui eut le tort d'être femme et d'en avoir les failesses.

Les salles sont encore garnies de leurs anciens neubles, meubles vermoulus, siéges délabrés, tentures sées et déchirées. Des fenêtres rares et étroites éclaient les pièces d'un aspect repoussant. On oublie la eauté, la grâce de la femme ; on ne songe qu'au ang versé entre ces murs, sur ce sol qui en a gardé a trace.

Un guide raconte et mime la scène du meurtre de Rizzio; il montre, sur le parquet, la fameuse tache e sang, repeinte chaque année, et répond aux quesions saugrenues que lui adressent les visiteurs.

On vend à Holyrood une biographie de Marie Stuart dans laquelle on lit ces touchantes et tristes ignes, extraites du rapport sur l'exécution de la reine 'Écosse :

« ...Lors la coiffure de sinople tombant de sa tête, elle apparut aussi grise que si elle eût eu l'âge de soixante-dix ans ; ses cheveux étaient tondus fort court, sa face, en un moment tellement changée

« aux regards, lorsqu'elle était en vie, que peu eussent « pu la reconnaître; et, son visage mort, ses lèvres « remuèrent, haut et bas, bien un quart d'heure après « qu'elle eut la tête tranchée. »

Holyrood a servi d'asile à Charles X. La Reine l'a successivement offert à Louis-Philippe et à Napoléon III, qui l'ont refusé.

En quittant Holyrood, nous nous croisons avec une voiture qui s'arrête un peu plus loin, au bas du chemin des roches de Salisbury. Une femme en descend; elle est en grand deuil, robe de laine, chapeau de crêpe. Ses cheveux sont gris, sa figure est empreinte d'une profonde expression de tristesse et de renoncement; elle s'appuie sur une petite canne et marche vite, comme pressée.

Cette femme est l'ex-impératrice de France, la veuve de Napoléon III.

II

Mrs Robsay et Tamp. — Les petites femmes. — Maigrir.

Mrs Robsay et Tamp sont directeurs de l'une des nombreuses maisons de banque d'Édimbourg. Nous les avions connus autrefois à Naples, à Paris; nous les avions revus à Londres pendant nos séjours dans cette ville, et nous étions fort aise de les retrouver à Édimbourg.

Quand ils nous aperçurent faisant notre entrée dans leur office de George's street, ce furent tout

'abord des démonstrations de joie bruyantes, de ;rands gestes et des poignées de main à désarticuler es épaules, l'allure d'Anglais satisfaits, enfin. Puis, out à coup, ils échangèrent un regard, les figures se embrunirent, et une prudente réserve remplaça les xpansions du début.

Les termes dans lesquels nous étions ensemble eur faisaient une obligation de nous accueillir chez ux, dans leur home, et cependant ils ne prononcent as un mot qui ressemble à une invitation, rien qui xprime le désir de nous recevoir. Ils se regardent à ı dérobée d'un air contraint et embarrassé, comme our se décider l'un l'autre à prendre la parole, à ire une chose difficile. Si bien que ne comprenant en à ce manége, voyant une situation inexplicable our nous, nous nous levons et prenons congé, crai-nant d'être importun.

Tous deux protestent; pareille pensée ne peut nous re venue. Non, certainement, nous ne pouvons ıpposer pareille chose.

Et toujours échange de regards embarrassés entre s deux amis. Enfin, Mr Tamp, le plus jeune, nous emande de vouloir bien accepter l'hospitalité qu'ils ont heureux de nous offrir; seulement et la rou-eur envahit sa figure, il doit nous prévenir... Il arrête, les paroles deviennent rares, les mots font éfaut. Mr Robsay, aussi rouge que son ami, et les eux baissés, parlant bas, prend la parole à son tour nous apprend qu'ils sont avec leurs petites femmes eurs maîtresses). Elles sont installées dans un cot-ge des environs, et cette situation irrégulière, regret-

table, fâcheuse, qu'ils ne cherchent pas à excuser, est la cause de leur trouble, de leur hésitation.

Le cas était, en effet, aussi grave qu'il paraissait; il était de nature à nous gêner. En acceptant de pénétrer dans cet intérieur irrégulier, nous nous déconsidérions un peu aux yeux de nos amis; en refusant leur invitation, nous les blessions. La curiosité aidant, c'est au premier parti que nous nous arrêtons.

Un peu plus tard, les bureaux étant fermés, nous nous mettons tous trois en route, traversons Waverley bridge, High street, et suivons jusqu'au bout la longue Meadow walk. Les maisons sont d'abord petites, basses, étroites, toutes pareilles. Un jardinet les précède. Au milieu, pousse cet horrible arbre vert, originaire de nous ne savons quel pays, qu'on aime tant en Écosse, et dont les rameaux font l'effet de vers coupés et tordus dans d'atroces convulsions.

Dans d'autres jardins, on voit des palmiers, des orangers, venus en pleine terre et couverts de fruits; des aloès à haute tige, des rosiers en fleur. Il faut rester à distance et ne pas s'approcher, autrement on reconnaît que les troncs des arbres, les tiges des arbustes sont en fonte, les fleurs et les fruits en zinc et en tôle peinte.

Peu à peu, les maisons deviennent plus rares et en même temps plus importantes; elles sont entourées de beaux arbres et de pelouses bien soignées.

Notre voiture prend une longue avenue et s'arrête bientôt devant le porche d'une maison aux formes tourmentées, vraie maison anglaise, avec des loges

saillie, des fenêtres de toutes dimensions et des s enchevêtrés les uns dans les autres.

Jn buttler très-correct accourt, nous ouvre les tes, et nous pénétrons dans un salon où se tenaient ıx femmes à demi couchées sur un divan, le torse versé et, autant qu'on pouvait en juger, bâillant à mieux mieux.

Nous avions pensé que, pendant le trajet d'Édim-ırg au cottage, Robsay et Tamp nous donneraient elques explications sur leurs « petites femmes ». tre attente avait été trompée; ils avaient été très-res de paroles à ce sujet, se contentant de nous dire, ux ou trois reprises : « Vous verrez, ce sont tout it des ladies » Nous savions, pour notre part, , même adressée à des amis, toute question à ce et eût été inconvenante, et nous nous étions soi-usement abstenu. Nous ne savions donc pas du t, en voyant ces jeunes femmes, ce qu'elles étaient qui nous avions affaire.

Les Anglais contractent rarement des liaisons de lque durée avec des femmes galantes; ils cèdent z facilement à un désir passager, à une satisfac-ı sans lendemain; mais le faux ménage n'est pas fait. Leurs sens ne les troublent pas assez pour empêcher de voir les mauvais côtés, les fâcheuses séquences d'une aventure de ce genre. Puis, ils t pratiques et économes : ménage pour ménage, préfèrent le ménage régulier, accepté, honoré, au ıage irrégulier, déconsidéré, honteux.

Les deux jeunes femmes devant lesquelles nous s trouvons sont toutes deux jolies et élégantes.

Le thé fut remplacé par un souper, après lequel Robsay et Tamp s'endormirent sur un divan et y ronflèrent comme des toupies... anglaises.

Histoire de Mrs Lucy (Robsay), racontée par elle-même.

Elle est la fille d'un pauvre clergyman des environs de Carlisle; elle a été élevée avec les enfants d'un baronnet de la paroisse. Ce baronnet avait deux fils. Le cadet s'est épris d'une violente passion pour Lucy, passion partagée par elle. Mais comme, en sa qualité de cadet, il n'avait pour fortune que les largesses de son aîné, il était parti pour les Indes. Elle resta trois ans sans recevoir de nouvelles; alors, désespérée, se croyant oubliée, trahie, abandonnée, elle avait cédé aux instances de sa famille et avait consenti à épouser Mr Bingyll, de la maison Bingyll et C°, grocery (épicier) à Glascow.

Plusieurs années s'écoulèrent. Lucy, qui ne s'était mariée que pour complaire à sa famille, comprit aussitôt après son mariage que consommer l'union qu'elle venait de contracter serait au-dessus de ses forces. Puis, elle détestait les enfants, et le cœur de Mr Bingyll, elle le vit tout de suite, ne pouvait sympathiser avec le sien; elle refusa donc, d'une façon absolue, de remplir ses devoirs d'épouse et d'accorder à son mari les douces faveurs qu'il sollicitait.

Sur ces entrefaites, son fiancé revint de l'Inde, rappelé par la mort de son frère qui le rendait subite-

ent riche. Il revit Lucy; elle le reçut chez elle; elle la chez lui.

Son mari eut les preuves de ces irrégularités de nduite, et introduisit une demande en divorce ntre sa femme, une demande d'indemnité contre « correspondant », l'amant de sa femme. Lucy proisit à l'audience un certificat de trois médecins nstatant que ce qu'elle avait refusé au mari n'avait s davantage été accordé à l'amant.

La cour des divorces ne crut pas à la valeur d'un rtificat de cette nature; elle cassa le mariage de Lucy condamna son amant à payer vingt mille livres au ari lésé.

L'amant se lassa de Lucy : on se lasse bien vite une femme qui vous coûte vingt mille livres et ste immaculée. Il refusa de l'épouser, repartit pour s Indes, et Lucy, épouse divorcée, déconsidérée, vint la « petite femme » de Robsay, le premier mme auquel elle eût appartenu, fit-elle en baisnt les yeux avec un mouvement plein de pudeur arouchée.

Histoire de Mrs Dolly, racontée par son amie.

L'existence de Mrs Dolly (Tamp) n'a pas été aussi éprochable. Elle appartient à une très-bonne nille du Yorkshire; malheureusement elle avait mauvais instincts; ses sens s'étaient éveillés de nne heure, et, un beau jour, abusant de la liberté ssée aux jeunes filles, elle s'enfuit avec le chef s écuries de son père, l'homme le plus fort, le plus

adroit du comté. On courut après les fugitifs; on les rattrapa; on les maria et on les expédia en Australie.

Le mari, paresseux, ivrogne, eut bientôt dévoré dans l'oisiveté les ressources apportées d'Angleterre. De plus, il abusait de sa vigueur pour administrer à sa femme de terribles volées, si bien que la pauvre Dolly le quitta et revint dans sa famille.

Elle n'y resta pas longtemps, fit la connaissance de Tamp, sa première et unique faute, bien entendu, car elle n'avait rien, ou presque rien accordé au cocher.

Sauf les détails particuliers aux habitudes et aux pays, ces histoires ne diffèrent pas sensiblement, on le voit, de celles que les aimables personnes du genre de Lucy et de Dolly tiennent à la disposition des auditeurs de bonne volonté.

Nous avons dit que Tamp, menacé d'un commencement d'embonpoint, suivait un régime destiné à le faire maigrir. Ce régime, savamment indiqué par l'illustre docteur Béring, suffirait à engraisser toute autre personne qu'un Anglais.

Au premier déjeuner : 300 grammes de bœuf, de mouton ou de poisson frit; pas de porc, sous aucune forme; une tasse de thé, sans lait et sans sucre; du pain grillé sans beurre.

Au second déjeuner : 400 grammes de poisson (ni saumon, ni anguille); de la volaille (ni oie, ni canard); du gibier, des légumes (pas de pommes de terre); du pain grillé; deux ou trois verres de madère ou de xérès (ni champagne, ni porto, ni bière).

Au goûter, 150 grammes de fruits, deux biscuits, ne tasse de thé, sans lait ni sucre.

Au dîner, 300 grammes de viande ou de poisson, omme aux repas précédents, et deux verres de vin ouge.

Le soir, avant d'aller au lit, un grog au rhum ou l'eau-de-vie.

Le docteur Béring déclare avoir perdu, grâce à ce égime, quarante-quatre livres en deux ans, et avoir u dans ce même laps de temps sa ceinture diminuée e 26 centimètres.

III

Princess's street. — Les articles anglais. — Meeting de Mr Gladstone. — Abbotsford.

Princess's street est la rue la plus brillante d'Édimbourg; c'est la partie de la ville fréquentée par les trangers. Elle est bordée, d'un côté, par un ravin onverti en jardin public; de l'autre, par de hautes t belles maisons. De riches magasins occupent le ez-de-chaussée de ces maisons. Il y a dix ans à peine, on ne voyait, dans ces magasins, bazars, bijoutiers, orfévres, tailleurs, que des copies de modèles rançais, que des articles de Paris. Les choses ont, hélas! bien changé. Les industries d'art des Anglais ont fait de grands progrès et se sont développées au détriment des nôtres.

Partout maintenant nos produits français sont remplacés par des produits anglais. Il serait mala-

droit de ne pas leur reconnaître une incontestabl valeur.

Nos yeux français, qu'une éducation première rendu plus difficiles, plus exigeants, trouvent, il est vrai que les œuvres anglaises sont encore lourdes, épaisses parfois même un peu brutales; mais elles rachèten ces défauts par la simplicité du dessin, par la fran chise des lignes. Et quand on constate les énorme progrès réalisés dans ce sens, depuis quelques années on ne peut se dissimuler les dangers que cette con currence étrangère va, dans un avenir rapproché créer à notre industrie nationale.

La plupart des modèles sont, nous dira-t-on, in spirés de nos modèles français; c'est vrai pour beau coup, mais non pour tous. Ainsi, le service des entremets en Écosse a une grande importance su toutes les tables, chaque plat doit être accompagne de sucre et de lait servis dans des coupes en crista accouplées et montées en argent. Cette coutume a donné naissance à de gracieux objets d'orfévrerie d'une variété excessive et de formes absolument originales.

Les ornements que les Écossais attachaient autrefois à leurs toques, pour distinguer le clan auquel ils appartenaient, ont été transformés en épingles, en bijoux, mis à la mode par les femmes. Un des mérites de ces objets est la solidité de leur fabrication, un de leurs défauts est leur prix élevé. Cette condition est celle sur laquelle il faut compter pour donner à nos fabricants le moyen de lutter avec avantage.

Les usages anglais, les mœurs de nos voisins, sont inexactement connus en France; aussi voit-on les Français accepter comme vrais une foule de renseignements, de on dit, de contes bleus, les répéter sérieusement, baser sur eux leur admiration pour ce peuple « pratique », cette terre classique de la « liberté individuelle ».

Une des illusions les plus accréditées en France au sujet des usages de la libre Angleterre est celle relative aux assemblées publiques, aux meetings. Beaucoup de Français croient encore naïvement que quatre ou cinq mille Anglais peuvent se réunir, discuter leurs affaires, écouter en paix les orateurs, entendre les opinions les plus opposées et se retirer ensuite sans trouble, sans cris et sans violence.

En vérité, que ce soit en Angleterre, en Écosse ou en Irlande, tous ces meetings se ressemblent. Les meetings de M. Bradlaugh, dans Trafalgar square, ne sont qu'une réunion bruyante, tapageuse; on n'y peut entendre que les cris d'une foule ivre, et, à un moment donné, les bâtons des constables ont bien vite fait place nette.

Nous verrons un peu plus loin que les meetings de M. Parnell ont des résultats bien pires encore.

Le meeting auquel nous assistons, aujourd'hui, essemble plutôt à nos réunions électorales. Il nous ermet de faire des rapprochements intéressants.

M. Gladstone est en « déplacement électoral » dans a bonne ville d'Édimbourg. La foule, réunie dans a grande salle du Corn-exchange, est énorme Des gents de toute qualité et de tout ordre veillent à ce

qu'elle soit sympathique et à ce que le premier mi nistre de Sa Gracieuse Majesté soit satisfait de l'accue de ses électeurs.

Comme début, les ouvriers du pont en constructio sur le Forth offrent au premier ministre un encrie en granit. Des applaudissements éclatent, de violen murmures leur répondent, puis les discours com mencent, sont salués de hurrahs ou de bruits mal veillants. Applaudissements et murmures dégénèren bientôt en cris, en clameurs assourdissantes. Pas u orateur ne peut bientôt se faire entendre. La polic intervient sans résultat; on arrête les plus récalci trants, rien n'y fait; il faut faire évacuer le local. O se croirait... en France.

Cette illusion aurait d'autant plus été permise, qu ce voyage de M. Gladstone à Édimbourg a ét accompagné d'un de ces incidents comiques qui n manquent jamais à nos situations les plus tendues

Les policemen, veilleurs de nuit, sont, à Édim bourg, chacun dans leurs quartiers, porteurs de clefs des maisons. Ils ouvrent les portes aux habitant lorsque ceux-ci rentrent après l'heure du couche des domestiques.

Or, cette nuit-là, tous les policemen étaient occupé à assurer le succès du premier ministre; ils ne s trouvèrent pas à leur poste, et, comme les clefs de maisons étaient dans leurs poches, les habitant durent attendre leur retour pour rentrer au gît Pendant toute la nuit les rues retentirent de coup de sifflet, d'appels désespérés; les marteaux de portes retombaient avec fureur, mais, hélas! san

résultats. Le lendemain, les journaux étaient remplis de plaisanteries, de récriminations contre l'incurie de l'administration, toujours comme..... chez nous, hélas !

Il n'est pas possible de parler d'Édimbourg sans parler de Walter Scott. La ville et le nom du grand poëte sont intimement liés Walter Scott ne peut pas se plaindre de l'ingratitude de ses concitoyens : ils lui ont élevé un « memorial » qui s'aperçoit de tous les points de la ville ; partout, on voit ses portraits, ses bustes, exposés à l'admiration publique ; à tous les magasins de librairie s'étalent ses œuvres publiées dans tous les formats et mises à la portée de toutes les bourses.

Ce n'est pas assez des souvenirs que Walter Scott a laissés à Édimbourg, il faut aller retrouver ceux qui sont conservés à Abbostfort. C'est là que l'homme a souffert, qu'il a été heureux, et qu'avant de mourir il a subi une longue agonie.

Cette résidence est une sorte de musée très-intéressant à cause de sa simplicité, de son absence de prétention. On y vit au milieu des héros de tous les romans qui ont charmé notre jeunesse. On y voit le fusil de Rob-Roy, les pistolets de Claverhouse, la porte de la Tolbooth, l'ancienne prison d'Édimbourg, cette même porte qui se ferma sur Effie-Deans, puis la cravache de Diane Vernon, un portrait de la jolie fille de Perth, un buste de Logey et.....

CHAPITRE II

LA TRAVERSÉE

Firth of Forth. — Fifshire. — Tay-bridge.

La journée s'annonce mal. Une brume épaiss s'est, dès le matin, abattue sur la ville, et c'est au milieu du brouillard que nous faisons le trajet d'Édimbourg à Crampton, où nous devons nous embarquer.

Les eaux du Firth of Forth sont jaunes; elles glissent lentement le long des flancs du navire. Les feux sont allumés, la machine siffle, et, sans relâche, deux hommes à l'avant agitent une grosse cloche.

Le temps se passe; la traversée se prolonge. Nous devrions être arrivés, et cependant nous sommes toujours en mer. Les eaux se soulèvent lourdement, formant d'énormes lames, épaisses et luisantes. On les entend se briser tout près; on devine le rivage, on ne le voit pas. Le navire s'arrête, on attend, on n'ose avancer.

Enfin nous abordons, le brouillard s'est changé en pluie; les wagons, heureusement, sont au bord du quai, et nous traversons le Fifshire pour retrouver un nouveau bateau sur les bords de la Tay.

Nous sommes en plein jour, et cependant l'obscurité commence à se faire; on croirait à l'approche de

ı nuit. Nous nous embarquons avec quelques rares assagers; par bonheur la traversée de l'embouchure e la Tay n'est pas longue. Tout à coup un bruit ɔurd, lointain, venant d'en haut, est répercuté par les :hos de la terre et domine le bruit des eaux. La luie subitement tombe par torrents, le vent, le tonerre, les éclairs font rage. Le train n'a pu s'approıer du quai, il faut gagner la gare.

Il est midi, et l'obscurité devient complète; les lanrnes des wagons ont été allumées et se sont éteintes, s glaces sont brisées; on distingue à peine les voins assis sur la même banquette, l'impression est frayante.

Le train s'arrête à Dundee, il ne peut continuer ı route. Nous descendons sans bien nous rendre ɔmpte de l'endroit où nous sommes. Les conduits u gaz sont hors de service; impossible d'avoir de la ımière. La toiture de la gare est crevée; la voie ant en contre-bas, au fond d'une profonde tranchée, :s masses d'eau se précipitent et arrivent de toutes ırts, coulant comme un torrent, d'un quai à l'autre. 'obscurité est absolue, les voyageurs se heurtent ou frappent aux colonnes, aux angles du bâtiment; ıacun cherche une issue et ne peut la trouver. 'eau maintenant déborde sur les quais, la foudre late à droite, à gauche, devant, partout. Un coup rmidable ébranle les bâtiments, des cris de terreur font entendre, et, à l'incessante lueur des éclairs, ɔus voyons une foule effarée, à genoux, pleurant demandant grâce. Au milieu de cette foule prosterːe, un homme, un clergyman est debout, ses bras

sont levés au ciel, et il exhorte tout le monde à bie[n] mourir.

Une lueur paraît à l'horizon; elle augmente lentement, puis laisse voir, dans une déchirure noire, u[n] grand morceau de ciel bleu. Voilà près d'une heur[e] qu'il fait nuit en plein jour. Le bruit du tonnerr[e] s'apaise, les éclairs sont moins brillants et plus rares la pluie elle-même cesse de tomber. Le calme et l[a] vie reviennent, et, avec cette mobilité d'impression heureusement, propre à la race humaine, chacu[n] oublie sa terreur et, le danger passé, court à se[s] affaires.

Les nôtres sont d'aller visiter les ruines du pon[t] de la Tay détruit en décembre 1879, par une effroyabl[e] catastrophe, à la suite d'un orage semblable à celu[i] que nous venons de subir.

Nous remontons le cours de la rivière, et, un pe[u] au delà de Dundee, nous voyons se dresser au-dessu[s] de l'eau, se découpant sur le bleu du ciel, les piles e[t] les traverses restées debout, derniers vestiges de c[e] chef-d'œuvre du travail humain.

Le pont avait été construit suivant le principe des ponts tubulaires, longrines avec traverses et croisillons. Dans la partie centrale, la charge mobile (les trains) passait à travers le tube, tandis que dans les deux parties extrêmes elle passait dessus.

La longueur totale du pont était d'environ 3,400 mètres divisés en travées inégales. Les piles avaient été établi s suivant le système dit à air comprimé, tubes en tôle à air comprimé et remplis de béton.

Le niveau des rails se trouvait à 45 mètres au-lessus de l'étiage moyen des eaux.

Le pont était à voie unique avec rails en acier. Un garde-rails protégeait les trains contre un coup de vent pendant leur passage.

Après avoir subi toutes les épreuves réglemen-aires, le pont avait été livré à la circulation en mai 1878. Il n'a donc été utilisé que pendant dix-huit nois environ.

Cette même année 1878, la Reine était passée sur e pont pour se rendre de Londres à Balmoral, et avait à cette occasion créé chevalier l'ingénieur chargé le la direction des travaux.

La dépense totale s'était élevée à 8,700,000 francs.

C'était le dimanche 21 décembre 1879, depuis le natin le vent soufflait en tempête. Le soir, il aug-nenta encore de violence, la mer était démontée, les ames atteignaient une hauteur prodigieuse. Le bruit du vent mêlé à celui de la mer était tel, qu'il couvrait tous les bruits de la terre.

La nuit vint, et en même temps tomba une épaisse afale de neige.

A six heures et demie, heure à laquelle devait arriver le train d'Édimbourg, quelques habitants de Dundee se risquèrent à sortir de chez eux pour voir i, par un temps pareil, le train tenterait le passage lu pont.

Le chef de station et le chef du mouvement de la gare, croyant le passage impossible et ayant le pres-entiment du désastre qui se produirait si le passage tait tenté, voulurent essayer de s'y opposer. Armés

de lanternes, ils se glissèrent le long des traverses et, malgré la violence du vent, firent tous leurs efforts pour avancer le plus loin possible. Ils marchèrent ainsi, au péril de leur vie et avec les plus grandes difficultés; mais ils ne purent aller au delà de trois travées, la quatrième avait disparu, là était le vide, l'interruption ! Ils revinrent sur leurs pas et coururent aux signaux pour faire arrêter le *train à Tayport,* avant son entrée sur le pont.

Les signaux ne fonctionnaient plus. Ils ne purent qu'attendre la catastrophe qu'il n'était plus au pouvoir de personne d'arrêter.

A sept heures un quart, moment où la tempête était dans sa plus grande violence, les habitants de Dundee et quelques employés abrités dans une maison de garde aperçurent le train qui s'engageait sur le pont. Ses lumières rouges se distinguaient nettement au milieu de l'obscurité de la nuit; il paraissait marcher à la vitesse réglementaire.

Un instant après, on vit les lanternes de la locomotive s'abaisser, décrire un cercle immense et descendre vers la rivière; puis plus rien, rien que le bruit de la mer et le déchaînement de la tempête. Le train tout entier avait été englouti !

Le train, remorqué par une locomotive, était composé de six voitures et d'un fourgon de garde-frein.

On n'a jamais su le nombre exact des victimes; on l'a supposé être de soixante-quatorze.

La fatale nouvelle se répandit bien vite à Dundee; on essaya vainement d'organiser des secours.

A dix heures seulement un remorqueur put prendre

ı mer, emportant le prévôt du port et quelques em-
loyés du chemin de fer. Le bateau, luttant contre le
ent et la marée, ne put approcher qu'à deux cents
ıètres du pont. On reconnut que la partie haute du
ont, la partie centrale, comprenant trois travées,
vait été détruite.

Les moyens manquaient pour effectuer des recher-
ıes efficaces; il fallut les ajourner au lendemain;
n avait, du reste, perdu tout espoir de sauver quel-
ues victimes.

Malgré l'état de la mer, les recherches furent
eprises le lendemain; mais, quelle que fût l'activité
éployée, elles ne donnèrent aucun résultat.

Le mardi soir seulement, la tempête étant apaisée,
n découvrit une première voiture; puis plus tard,
ntre des traverses tordues, déchirées, on trouva une
artie du train couchée au fond du lit de la rivière :
'abord la machine, puis trois voitures de troisième
asse et une de première.

Le reste du train avait été entraîné au large.

Pendant plusieurs jours la mer rejeta sur la plage
es débris de toutes sortes : rails, voitures, malles,
ıapeaux, vêtements, et enfin quatorze cadavres,
ont l'identité fut reconnue.

Cet effroyable événement causa la plus vive émo-
on en Angleterre; mais, comme nous nous plaisons
le répéter, le peuple anglais est un peuple pra-
que, faisant ses affaires lui-même, voulant aller au
ınd des choses et ne se contentant pas de vaines
ırmes de convention. Il le prouva bien en cette cir-
ınstance comme en beaucoup d'autres.

On obligea le gouvernement à prendre l'affaire en main; une enquête, non pas une enquête banale et légère, mais une enquête sévère et consciencieuse, fut ordonnée. On nomma une commission composée de membres des deux chambres, de deux avocats, de trois procureurs et de quatre médecins. La commission nomma son rapporteur, le rapporteur fit son rapport. La commission le discuta, le modifia, l'approuva et l'envoya au conseil supérieur des travaux qui le discuta, le modifia et l'approuva à son tour, et le transmit au ministre, lequel ne le lut pas, ne le discuta pas, ne le modifia pas davantage, mais l'approuva tout de même et le déposa soigneusement dans un carton de ses archives, où il repose en compagnie de plusieurs autres.

Eût-on agi autrement... chez nous?

CHAPITRE III

PERTH

I

Une auberge écossaise. — Un révérend, marchand de sermons.

Les hôtels sont pleins; nous découvrons, heureusement, une auberge à l'aspect respectable. Par la porte entr'ouverte, nous voyons un hall de bonne apparence; une ménagère accorte donne ses ordres à des servantes empressées et attentives. La salle à manger est ouverte, le couvert est propre, bien mis, et de la cuisine arrive un agréable parfum de bœuf rôti. Les fenêtres des chambres sont levées, une domestique, debout sur l'appui, les frotte avec ardeur.

L'enseigne de la maison est un vieux chasseur, highlander, en jupon; il porte son fusil sous le bras, un chien marche à ses côtés. Il paraît fourbu, sa main tendue désigne l'auberge, et il semble convier ses confrères en fatigue à venir s'y reposer et reprendre des forces.

L'occasion nous paraît bonne d'éviter la monotonie des grands hôtels, partout les mêmes, en quelque endroit qu'ils se trouvent.

Nous recevons un aimable accueil; nous aurons la plus belle chambre, la plus tranquille, la mieux placée, la meilleure enfin. La table est très-bonne et servie, le soir, à sept heures précises. On nous fait inscrire notre nom sur un registre, et, quand l'hôtesse apprend que nous sommes Français, elle dit doucement à la maid chargée de nous conduire : Kate, Français, pas de savon.

Les voyageurs trouvent toujours, dans les hôtels d'Écosse et d'Irlande, la toilette de leurs chambres garnie d'un morceau de savon soigneusement empaqueté. Le savant écossais Mac Trafal, qui vint en France à la fin du siècle dernier, fut fort étonné de ne pas trouver de savon sur sa toilette. Il s'en plaignit dans le compte rendu de son voyage et expliqua cette lacune par cette raison toute simple que les Français n'ont pas l'habitude de se laver les mains, observation acceptée, passée à l'état de tradition, et qui fait que notre hôtesse de Perth saisissait l'occasion de faire l'économie d'un pain de savon.

Sept heures sonnent, et les convives prennent place autour de la table. Ils n'appartiennent pas à la « gentry », et, sauf deux ou trois, ce sont des compagnons désagréables et mal élevés. L'un d'eux, surtout, un Anglais énorme, au cou de taureau, se fait remarquer par ses manières triviales et communes. Il est accompagné de sa femme, laquelle est jolie mais n'a pas de manières plus distinguées que son mari. En se mettant à table, le mari saisit son verre et, d'un mouvement très-habilement fait, trace un cercle autour de son assiette, éloignant ainsi, sans

les renverser, les plats, bouteilles, verres, etc., placés devant lui et pouvant le gêner; il s'inquiète peu d'encombrer ses voisins. Puis, prenant la salière, il en renverse le contenu à côté de son assiette. Ces dispositions préliminaires une fois terminées, d'une gorgée il avale une pinte d'ale, demande du sherry et se met à boire et à manger. Le résultat ne se fit pas longtemps attendre. On pouvait suivre des yeux l'ivresse qui envahissait cette brute : il ne parle pas, n'écoute rien de ce qui se dit, ne voit rien de ce qui se passe autour de lui; mais, régulièrement, automatiquement, il porte son verre à ses lèvres.

Sa femme toute souriante le contemple, sinon avec admiration, du moins avec satisfaction.

La face du buveur s'empourpre toute à la fois, d'un seul coup; brusquement il s'incline sur son voisin de gauche. Un domestique le remet d'aplomb, mais il glisse de nouveau, et il faut l'emporter. Sa femme le suit; elle promène sur l'assemblée un regard qui semble prier les assistants de remarquer que son mari s'est enivré avec du porto à dix shillings la bouteille, et qu'une telle dépense mérite égard et considération.

Les tables d'hôte des petites villes de France sont toujours bruyantes. On y rencontre, infailliblement, quelque beau parleur cherchant à occuper l'attention, quelque bavard disposé à lui répondre, à entamer une discussion politique.

En Angleterre, la situation est tout autre ; les tables d'hôte sont, en général, silencieuses. Les voisins qui se connaissent échangent à peine quelques

paroles à voix basse. Il serait absolument « impro-per » d'élever la voix et d'adresser la parole à quelqu'un qui ne se trouve pas immédiatement à côté de vous.

Pourtant dans les hôtels moyens, hôtels du genre de celui dans lequel nous nous trouvons, les règles du « cant » sont moins strictes. Cette circonstance nous permet d'entendre la conversation que deux gentlemen échangent ensemble.

L'un d'eux est un révérend, l'immanquable révérend qu'on rencontre infailliblement partout et toujours, en quelque endroit que ce soit du Royaume-Uni. Pas de train de chemin de fer, pas de bateau à vapeur, pas d'hôtel, pas de taverne, pas de lieu de réunion publique dans lequel on ne se heurte à quelque clergyman oisif, l'air béat, utilisant les loisirs que les devoirs de son ministère laissent à sa dévote personne.

Le nôtre est très-proprement tenu ; sa barbe fraîchement faite, son col bien blanc, sa cravate élégamment nouée donnent de lui une favorable opinion. Il explique à son voisin, un ancien ami retrouvé par hasard, semble-t-il, qu'après avoir été ministre d'une petite paroisse, il a renoncé à occuper un poste sédentaire, malgré l'offre des plus séduisants bénéfices.

Doué d'une grande érudition, d'une excessive facilité de parole (c'est lui qui parle), il a d'abord été prêcher de paroisse en paroisse, aidant ou remplaçant un collègue et suppléant ceux à qui l'éloquence faisait défaut.

Sa famille s'étant accrue, il avait onze enfants, ses besoins avaient augmenté. Le Seigneur, alors, est venu à son secours, une inspiration d'en haut a éclairé son esprit, et il a écrit et publié les sermons qu'il prononçait.

Ces sermons, mis en vente, trouvent de nombreux acquéreurs. Il a pour clients tous les clergymen désireux d'éviter le fastidieux travail que leur impose la préparation d'un sermon, et heureux d'étonner leurs fidèles par l'étalage d'un savoir, d'une recherche de paroles qui ne leur coûte que de débourser quelques shillings.

Le révérend a sur lui un catalogue de ses sermons; il nous est permis de l'examiner. Les titres de ces sermons sont des plus édifiants :

« Les bonnes œuvres ne sont rien sans la foi.
« L'amour du divin époux.
« Fleurs de piété.
« Les transports d'une âme éprise du saint amour.
« Préparons-nous à paraître devant lui.
« Il nous appelle; il nous ouvre les bras.
« Que toujours sa pensée nous accompagne.
« Soyez avec lui, il sera avec vous.
« Soyez les brebis sans tache.
« Qui a la foi est à l'abri de l'erreur », etc., etc.

Nos dévotes n'inventeraient rien de mieux et se contenteraient même à moins.

II

Une fête champêtre. — Perth.

Une grande affiche illustrée, une de ces affiches monstrueuses avec les personnages grandeur nature, invite, de la façon la plus pressante, le public à assister à une fête champêtre qui doit avoir lieu à Brompton, village voisin. On promet des courses d'obstacles, des jeux de toutes sortes, distractions et plaisirs les plus variés.

Diablement curieux, font les Anglais arrêtés devant l'affiche et la lisant du haut en bas, sans en omettre le moindre détail.

Nous nous mettons en route pour Brompton en suivant le cours de la Tay. La promenade est charmante, la rivière coule doucement, au milieu des prairies unies, vertes, soignées comme les pelouses d'un parc. Des bouquets d'arbres superbes, de beaux troupeaux, de magnifiques chevaux, des cavalcades, de hardies amazones qui franchissent les haies, les trois grandes beautés de l'Angleterre : les femmes, les chevaux et les arbres, sont là réunis.

Devant les cottages, des jeunes garçons jouent au lawn-tennis. Les jeunes filles sont en toilettes claires; elles sont gaies, animées; le soleil brille; la nature et les humains ressentent l'influence de cette chaude lumière, de ce ciel bleu, de cette belle journée.

Des batelets montent ou descendent la rivière; des

:heurs sont installés sur les rives, pas de bruit, ; de cris, pas de chants, pas de ces interpellations ıyantes, sonores, répétées, qui sont la vie des popuions du Midi.

Une violente odeur de graisse cuite, de friture plein vent, signale de loin l'approche de Bromp- ı.

Nous distinguons bientôt au milieu d'une imnse prairie une longue file de tentes dressées à la :e, tavernes, cuisines, salles de danse, etc. Les ırses et les jeux sont la partie la plus curieuse la fête. Une cloche annonce qu'ils vont com- :ncer.

Les coureurs sont placés à une extrémité de la te; ils s'élancent. Le premier obstacle est une ınde toile fixée par terre; ils doivent passer dessous. second est une toile semblable, posée verticalent; ils doivent passer dessus. Puis viennent des ies de cordes, de bâtons pointus, formant un dée inextricable, au travers duquel il faut trouver ı chemin. Enfin, un portique en charpente sup- -te des tonneaux ouverts à leurs deux extrémités suspendus par le milieu à plus d'un mètre au-des- ; du sol; il faut passer au travers, et la chose n'est ; commode.

Nous voyons aussi un concours de grimaces. Les ıcurrents sont hissés sur une charrette. Ils s'enlrent la figure dans un collier de cheval et font public les plus grotesques et les plus hideuses maces qu'il leur soit possible. Des juges, convain- ; de leur importance, comparent, discutent froide-

ment et décernent, avec impartialité, le prix de la deur.

Une distraction d'un autre genre, pour laquelle y avait beaucoup d'appelés et peu d'élus, est le jeu de seaux. Les concurrents, un seau d'eau sur la tête doivent parcourir une distance déterminée en cor servant leur seau plein. Les choses vont bien a départ; mais en approchant du but, chacun, se hâtan pousse son voisin et s'inonde de la tête aux pieds.

Le bruit de la fète contrastait avec le calme et l silence de la campagne. Ces gens surexcités par l plaisir d'avoir gagné quelque prix ou vexés par leu insuccès sont animés par la boisson; ils ont perdu l soir le calme qu'ils avaient le matin et pousser maintenant des hurrahs frénétiques, des cris assour dissants; la bête est lâchée et son contact n'a rie d'agréable. Le nombre des ivrognes égale celui de assistants, et, à cet égard, bien des femmes ont perd le droit de faire des reproches aux hommes.

Perth est une petite ville assez triste. Une longu rue la traverse; des deux côtés de cette rue, des mai sons basses et malpropres; au milieu, des femmes e des enfants mal vêtus, les jambes et les pieds nu Dans les rues latérales, des maisons de meilleur apparence, des magasins, des églises, et, le long de l Tay, une promenade plantée d'arbres. Voilà toute l ville ou à peu près.

Les maisons de la promenade de la Tay sont abso lument semblables : maisons anglaises élevées d'u seul étage avec une loge en saillie, à pans coupés

fenêtre sur chaque face; de quelque côté que le il se montre, on peut ainsi espérer en voir un on.

es maisons sont bien construites; les parements murs, en granit rouge, sont laissés apparents, et couleur tranche avec la teinte verte des ardoises a toiture.

n avant, un petit jardinet en pente. Devant la ètre centrale, entre deux pots de géraniums, une pe contient des poissons rouges, et, tout le long de promenade, qui a plus de cinq cents mètres, on t se succéder des maisons toujours les mêmes, c des géraniums, des coupes et des poissons rouges. tains prétendent que ces poissons sont en nombre l dans chaque coupe.

Quelques détails amusants recueillis au hasard.

Une bande de jeunes filles, les coudes effacés, la trine en avant, marche au pas militaire, sous la duite d'un vieux sous-officier. Elles se rendent à salle de gymnastique, et, au commandement de r chef, changent d'allure, marquent le pas, trot-t, courent ou s'arrêtent brusquement.

Dans une école, une maîtresse sèche, roide, angu-se, fait placer devant elle sept petites filles d'une izaine d'années. La maîtresse est armée d'une gnée de verges, elle les tient à la hauteur de sa ıre et fait réciter les leçons. La première enfant a nmis une erreur; la maîtresse l'interpelle; l'élève rs s'approche, relève sa robe et présente, au na-el, la partie de son individu que nous appelons le ıssien. La maîtresse s'incline, frappe, conscien-

cieusement, trois fois, et ainsi des autres. Chaqu enfant regagne sa place sans pousser une plaint sans proférer un cri; pourtant la main qui manie l verges est solide, et les verges sont sérieuses.

A l'entrée de la nuit, au milieu d'un carrefou un gentleman, convenablement mis, s'arrête, mon sur un banc, pose son chapeau et son parapluie côté de lui, et interpelle les passants. Quand il a réu une douzaine d'oisifs, il commence un sermon e prenant pour texte : Que votre fin soit meilleure qu votre vie A peine a-t-il terminé l'exorde de son dis cours, qu'un autre gentleman sort du bar voisin armé d'un accordéon, l'instrument populaire pa excellence; il en joue de façon à couvrir la voix d prédicateur, puis s'arrête pour l'engager à aller pré cher plus loin et ne pas empêcher les clients d'entre chez lui.

Le prédicateur, qui n'est pas patient, le trai d'enfant de Bélial; la discussion s'échauffe, les deu personnages s'injurient; des injures, ils passent au coups et s'assomment, à la grande joie des assistan qui se gardent bien d'intervenir.

Quant à la jolie fille de Walter Scott, nous n'avon rien vu, à Perth, qui puisse faire croire qu'elle a laissé des descendantes.

CHAPITRE IV

EN VOYAGE

Les Anglais en voyage. — Les Grampians. — Les résidences. — Killiecrankie. — Blair. — Athole. — Nairn.

Le compartiment du wagon dans lequel nous montons pour quitter Perth était déjà occupé par trois personnes, trois amis, autant que nous pouvons en juger. Bien qu'il fût encore de bonne heure, ils faisaient déjà un premier repas : leurs provisions étaient abondantes, les mets avaient des odeurs accentuées, et ils les arrosaient d'amples rasades.

« Diablement bon, ce sherry. »

Et tous les trois de vider leur verre. Puis ils se mirent à fumer, s'endormirent profondément et longtemps.

C'étaient trois Londoniens, trois « cokneys » de la Cité, venus en Écosse faire une excursion de « touristes ». Quand ils se réveillèrent, ils se mirent à jouer aux cartes, échangeant les réflexions les plus naïves, les plus saugrenues, et pensèrent au déjeuner qui les attendait.

Les Anglais ne sont pas d'agréables compagnons de route : ceux qui voyagent la nuit pour leurs affaires s'installent sur les banquettes, s'allongent le plus qu'ils peuvent, aux dépens de leurs voisins.

Toutes observations, toutes réclamations sont in tiles. Ils feignent de dormir profondément et se ref sent à déloger. L'intervention du guard n'est p possible, les temps d'arrêt des trains sont trop cou pour qu'il puisse imposer son autorité. Ceux, contraire, qui voyagent le jour, pour leur plais veulent se distraire et s'amuser. Or, les amusemer d'un Anglais ne brillent pas, précisément, par recherche et la délicatesse.

Quand l'Anglais s'abandonne à ses instincts n turels développés par son éducation matérielle, il grossier et brutal. En voyage, il se débarrasse d soucis, des tracas des affaires, de la contrainte q lui imposent les obligations sociales, et son natu le domine; il se montre sous un vilain aspect; boit, mange, fume, le tout avec excès; il chante, joue avec des inconnus, se dispute avec ses partne qui sont souvent des escrocs.

Un wagon occupé pendant un long voyage par d Anglais conserve une insupportable odeur de nou riture, d'alcool, de tabac et, parfois, de déjectio humaines. C'est là le motif pour lequel le matér des chemins de fer est si malpropre, si mal tenu, inférieur à celui des autres chemins de l'Europe.

Le choix de ses compagnons de route n'est do pas indifférent; il n'est pas toujours ce qu'on vo drait qu'il fût. Heureusement, certains usages, ce taines règles, offrent, à cet égard, des garanties; n'est donc pas inutile de les connaître.

Un homme voyageant avec une femme ne peu ou plutôt ne doit pas monter dans un compartime

clusivement occupé par des hommes; réciproque-
ent, un homme voyageant seul ne peut commettre
nconvenance de monter dans un compartiment où
trouvent un homme et une femme, où ne se trou-
nt que des femmes, où se trouve une femme seule;
ns ce dernier cas, il s'exposerait à un danger grave
sérieux, la femme fût-elle vieille, fût-elle laide,
ssue ou bancale. Les fâcheuses conséquences qu'of-
ent les rencontres de cette nature, l'aventure du
lonel Baker est là pour le prouver, sont tellement
nnues, que pas un Anglais ne voudrait s'y exposer
gaieté de cœur.

Une femme voyageant seule jouit, au contraire,
privilèges excessifs; elle peut choisir le comparti-
ent qui lui convient, sauf celui des fumeurs, d'où
e serait expulsée avec force quolibets. En entrant,
e prend le coin qui lui plaît, en fait déguerpir
ccupant, demande qu'on enlève les valises du filet
ur faire placer sa raquette, fait baisser ou lever les
ces, à sa volonté.

Voici les Grampians; nous devons les traverser en
iture. Ce matin la brume était épaisse, mainte-
nt il pleut, tout à l'heure paraîtra le soleil; la
ume et la pluie reviendront ensuite. Un tel climat
très-favorable aux prairies et aux arbres; il l'est
oins aux humains. Les prairies sont fraîches, unies,
ntureuses, peuplées de magnifiques troupeaux qui
issent en liberté, sans gardiens. De distance en
stance, de petits bois, des massifs d'arbres hauts,
ormes, superbes; ils ont souvent deux et même

trois mètres de circonférence. La route traverse u interminable suite de prairies semées de cottages, villas et de fermes. Sur les pelouses, devant les hab tations, des groupes d'enfants, de jeunes gens, c jeunes filles, dont les toilettes aux vives couleu tranchent sur le fond vert des prés.

Nous rencontrons, en grand nombre, des voitur de plaisir, des charrettes anglaises chargées de pro meneurs, des « parties » à pied ou à cheval, de bandes de touristes allant visiter les points les plu pittoresques des Grampians.

La pluie est revenue, personne n'en paraît effrayé on ouvre les parapluies, on déploie les manteaux d caoutchouc, et la promenade continue. Les piéton ne s'arrêtent pas, les cavaliers dédaignent de cherche un abri et ne descendent pas de cheval. Deux ama zones, d'âge et de volume différents, passent à côt de nous ; elles sont montées sur de fort beaux che vaux, et un domestique, placé entre elles, les abrit respectueusement sous un parapluie gigantesque.

Le pays change d'aspect, il devient plus rude ; le riantes prairies ont disparu ; l'herbe est courte, sèche les montagnes s'élèvent et sont couronnées de forêt de pins. Dans les ravins humides, paissent des trou peaux de taureaux noirs, petits, à l'œil mauvais vivant et se multipliant en liberté.

Voici le célèbre « passage de Killiecrankie », o Graham de Claverhouse fut, en 1689, tué d'un balle perdue, après avoir défait les troupes royale commandées par le général Makay.

La rivière Garry coule au fond d'une gorge ent

:s montagnes abruptes. De l'autre côté est la splende résidence de Blair-Athole. Le dernier duc de lair-Athole, invité à Compiègne, durant le second mpire, y vint, à la tête d'hommes de son clan, en stume national, et obtint un énorme succès en dannt un « réel » devant la cour ébahie.

Sur la droite, est Balmoral castle, la résidence de édilection de la reine d'Angleterre.

Au fond, on aperçoit un pic aigu, le sommet du en-Mac-Dhui, la plus haute montagne d'Écosse ,300 mètres), l'orgueil de tout bon Anglais.

CHAPITRE V

BALMORAL

I

La résidence. — La Reine.

Balmoral castle s'élève au milieu de forêts de pin et de bouleaux ; de hautes montagnes l'entourent; l Dee coule au bas.

Les jardins sont magnifiques. Le château est u grand édifice de formes irrégulières et pittoresque De loin, sa silhouette très-découpée plaît à l'œil; d près, les détails modifient cette première impressior

En somme, Balmoral n'a pas grand caractère. Le bâtiments ont été agrandis, embellis, enrichis par l reine Victoria à l'époque où elle y cachait son bon heur conjugal. C'est à ses habitants que cette rich résidence doit l'intérêt qu'elle excite.

La pluie a cessé, le soleil brille, et Sa Majesté e profite pour faire, dans la campagne, sa promenad quotidienne. Le prince et la princesse de Galles, l princesse Béatrix de Battenberg, acompagnent l Reine.

Le prince marche aux côtés de Sa Majesté et lı témoigne le plus profond respect, non pas le respe affectueux d'un fils pour sa mère, mais le respect d'u

sujet pour sa souveraine, d'un inférieur pour son chef. Il se tient droit, est attentif; sa personne a des mouvements lents et réguliers. Les allures du joyeux prince ne ressemblent guère à celles que nous sommes habitués à lui voir sur nos boulevards de Paris.

La princesse de Galles et la princesse Béatrix viennent ensuite. La princesse héréditaire a son apparence roide et froide habituelle; sa belle-sœur marche lentement, l'air doux et un peu triste.

La royale « party » est complétée par deux domestiques chargés de parapluies, de manteaux et de simples pliants.

Un des architectes attachés au château nous accompagne; il nous a placé sur le chemin que doivent parcourir les nobles personnages; nous les voyons venir de loin, ils viennent à nous, et nous les suivons longtemps des yeux quand ils nous ont dépassés.

On montre, au château, un portrait de la Reine au temps de sa jeunesse. Elle est vêtue d'un costume militaire assez grotesque, coiffée d'une casquette, et porte des décorations; elle se préparait à passer une revue. A cette époque, elle avait l'œil vif, le teint éclatant, le visage rond; son nez à la Roxelane donnait à sa figure une expression mutine. Dans d'autres portraits, la Reine est coiffée de marabouts dont la mode s'est conservée à la cour. Sa lèvre supérieure, légèrement relevée, laisse apercevoir de jolies dents blanches. Ses épaules sont fort belles. Sa taille souple est élégante et dégagée. C'est enfin une femme jeune et attrayante.

La réalité qui passe sous nos yeux n'a rien qui

rappelle ces lointains souvenirs. Au lieu de la gracieuse souveraine d'autrefois, nous voyons une bonne grosse femme épaisse, lourde dans sa démarche, à la figure rebondie et ridée; le nez grossi s'est déformé et fait sourire; les joues sont pleines, molles; la mâchoire inférieure s'abaisse; les jolies dents de jadis ont disparu; le bandeau blanc plissé des veuves anglaises couronne des cheveux d'un gris jaune.

Les yeux sont restés très-vifs, le regard, toujours dur, a conservé la sévérité de la femme habituée à commander et à se voir obéie. Les gestes sont rares et lents; tout, dans la démarche et la physionomie, porte l'empreinte d'une intelligence fatiguée et d'une profonde lassitude morale.

Les qualités dominantes de la Reine sont ses qualités d'épouse. Elle a singulièrement exagéré l'expression des regrets que lui a causés la perte du prince Albert, et a mis le public dans la confidence de sa douleur. Elle s'est épanchée au dehors avec un abandon qui a fait rire. Les nombreux « memorials » qu'elle a fait élever un peu partout, en l'honneur de son époux, ont été la cause de plaisanteries déplacées qu'elle aurait pu éviter.

Son union a été fertile : elle a eu neuf enfants qu'elle a élevés à la mode anglaise, sans s'en occuper. Elle passe, cependant, pour une bonne mère, car elle a été vigilante gardienne de leurs intérêts et les a tous pourvus de riches dotations nationales, qui ne lui ont rien coûté.

C'est une femme économe, dont les dépenses sont ordonnées et réduites au nécessaire. On se rappelle

encore la faveur accordée à lord Melvin, l'inventeur de l'outil à tailler les bouts de bougie, outil merveilleux grâce auquel les bougies entamées ressemblent à des bougies neuves et sont présentées comme telles dans les résidences royales.

La reine est Allemande de race et de cœur. Son antipathie contre la France et les Français est connue. Elle ne manque jamais une occasion de l'accuser ouvertement. Elle s'est toujours refusée à lire aucun ouvrage de notre littérature, elle la qualifie d'immorale et ne consent pas à s'exprimer dans notre langue.

Comme souveraine, elle règne, mais ne gouverne pas; elle règne comme une corniche règne autour d'un bâtiment. Elle administre son royaume en le faisant valoir comme s'il s'agissait d'une maison de commerce, d'un bon domaine, et s'efforce de lui faire produire les revenus les plus élevés possible. Elle est le patron d'une société anonyme qui donne de beaux dividendes. La chose publique n'est pas son gros souci; ce qui la touche, ce sont les résultats. Elle jouit des avantages de l'opération, sans en supporter les charges. Elle possède une grande fortune, cent millions, dit-on.

Le rôle de souverain, il faut le reconnaître, n'était pas, autrefois, dépourvu d'« une certaine grandeur ». Cet homme placé au premier rang, au-dessus de tous les autres; ce roi qui disposait de la fortune, de la vie, de l'honneur de ses sujets; ce guerrier qui se mettait à leur tête, risquait sa vie avec la leur pour défendre la patrie, assurer son bonheur et sa gloire; ce chef responsable de ses actes, sur la tête

duquel reposaient le sort et la prospérité du pays; cet homme, enfin, en qui s'incarnaient toutes les espérances, tous les sentiments de la nation, avait à remplir une tâche si noble et si haute qu'on s'explique les ardentes convoitises, les efforts démesurés dont la possession du trône a toujours été l'objet.

Mais aujourd'hui qu'un monarque constitutionnel est le soliveau de la fable, qu'il est moins qu'un ministre, puisqu'un ministre est responsable et que lui ne l'est pas; qu'il n'est rien, ne peut rien; que son rôle se borne à toucher un traitement, à porter un panache, à recevoir des injures sans avoir le droit d'y répondre, on ne peut que s'étonner du nombre de gens prêts à accepter un tel rôle et disposés, pour l'obtenir, à commettre toutes les vilenies, toutes les lâchetés, toutes les trahisons, toutes les infamies qu'on leur propose.

II

Le prince de Galles.

Le prince de Galles réside à peu près partout; c'est le prince le plus errant de l'Europe. Il ne se passe pas de mois, pas de semaine, qu'il n'aille d'un bout à l'autre de son futur royaume, poser une première pierre, inaugurer quelque édifice, visiter un hôpital ou une école.

Dans ses moments de repos, il traverse le détroit et va un peu partout, à Paris surtout, où sa figure

st très-connue dans les endroits où l'on s'amuse. Il vait même, vers 1878, conquis, chez nous, une opularité que rien ne justifiait et qui a disparu epuis.

On l'accuse de beaucoup d'erreurs; il faut évi-emment en rabattre, il en reste encore assez à son ompte. Il ne commet pas ses fredaines en Angle-erre, où on ne les lui pardonnerait pas; c'est chez ous qu'il vient donner libre cours à son amour u plaisir.

Après certain esclandre dont le souvenir n'est pas ublié, les journaux anglais, qui n'en connaissaient as l'auteur, publièrent à l'unisson de grands arti-es destinés à venger la morale publique. Il leur llut changer de ton le lendemain, quand ils ap-rirent que le héros du scandale était leur prince éritier.

C'est à la suite de cette mésaventure que la Reine fusa de recevoir son fils. Le prince dut, pour ren-er en grâce, affirmer sous la foi d'un serment so-nnel, prêté sur la Bible, qu'il n'avait pas trahi la lélité conjugale. L'archevêque de Cantorbéry avait itorisé le prince à prêter un faux serment et l'avait sous d'avance.

A une fête que lui donnait le duc de Bade, en ptembre 1883, le prince se déguisa en cuisinier. travestissement, très-scrupuleusement observé, allait très-bien et obtint un grand succès parmi membres de la gentry.

Nous autres, républicains de France, sommes avis qu'un futur souverain devrait être moins

« excentric »; que la position de chef d'État exig plus de tenue et de respect de soi-même; qu'u homme qui a l'ambition d'occuper un jour le pre mier rang est obligé d'être plus digne, de montre plus de réserve. Mais, c'est affaire aux Anglais, et s les futurs sujets du prince sont satisfaits, nous au rions mauvaise grâce à nous montrer plus exi geants.

Quand le prince séjourne en Écosse, il s'habill en Écossais. C'est sous ce costume qu'il passe devan nous. Il est de taille moyenne, le kilt le fait paraîtr plus petit qu'il ne l'est en réalité. De plus, on le com pare involontairement aux grands et superbes gen tilshommes écossais qu'on rencontre à chaque pas, e la comparaison n'est pas à son avantage.

Chaque année, le prince et la princesse de Galle resserrent les liens qui unissent la royauté à sa fidèl noblesse, en allant rendre visite à l'un de leurs haut et puissants vassaux. Il arrive parfois, en pareill occurrence, que le premier ministre, quand ce mi nistre est M. Gladstone, prend un malin plaisir arriver dans le comté en même temps que Son Altess et à y présider quelque assemblée populaire. L'héri tier se trouve alors singulièrement amoindri. Le pre mier gentilhomme de l'Angleterre est relégué au second rang, passe après un ministre qui n'est pa même nobleman. Il en ressent de violents accès d colère qu'il sait cacher.

Cette vie inquiète et décousue a pour cause, disen les amis du prince, la regrettable situation qui lu est faite. Placé sur le premier degré du trône, voyan

le pouvoir à sa portée, étant rempli des meilleures intentions, désireux d'accomplir des réformes mûries et étudiées, de réaliser des progrès désirés, il se trouve, de parti pris, maintenu à distance, laissé à l'écart. Le bon vouloir, les ardeurs, le zèle de sa jeunesse ont été paralysés par une volonté supérieure. Il ne lui a jamais été permis de faire l'apprentissage de son métier de roi; il n'a jamais été associé aux devoirs de souverain et a toujours dû se contenter d'un rôle secondaire.

Le dépit, l'ambition déçue, l'ont fait dévier; il a cherché l'oubli dans des plaisirs indignes, dans la satisfaction d'une activité inquiète. Quand le jour sera venu, on le verra à l'œuvre; on comprendra alors quel est son savoir, ce que valent les ressources de son intelligence et de son esprit.

Le prince n'aime pas les Français. Il vient en France faire la « fête », y jouir des plaisirs qu'il ne peut prendre en toute liberté chez lui. Paris est, à ses yeux, une galante auberge. Le côté noble et élevé, le côté travailleur et intelligent de la grande ville lui échappe; pourtant il nous jalouse et nous craint. Nos échecs lui sont agréables, et les gens bien informés déclarent que, lui régnant, une alliance anglo-française ne sera jamais ni sûre, ni durable.

L'aisance avec laquelle il a, de complicité avec un ministre de sa religion, consenti à jouer la comédie d'un faux serment, prouve en faveur de l'élasticité de sa conscience, mais ne donne pas une favorable idée de sa bonne foi et de la solidité de ses principes.

Il s'est, malgré l'appui que sa mère donnait à cette

union, énergiquement opposé au mariage de sa sœur la princesse Béatrix, avec l'ex-prince impérial de France, et cela, sans appuyer son refus d'autres raisons que la nationalité du prince. Afin de bien donner à son mauvais vouloir toute la signification qu'il désirait, il a hâté le mariage de la princesse Helena, une autre de ses sœurs, avec un autre prince dépossédé, le prince de Schleswig-Holstein.

Le prince de Galles a la figure souriante, ouverte, une physionomie sympathique. L'embonpoint qui le menace a fait tendre la peau de sa face, qui paraît boursouflée. Les tons rosés de la jeunesse ont disparu et sont remplacés par le teint mat, uniforme, habituel aux hommes de plaisir. Sa barbe blonde est longue et soyeuse, ses cheveux se font rares. Il est tout à la fois bienveillant pour ses amis et plein de morgue pour les étrangers.

On le dit très-généreux, sa main s'ouvre facilement et donne sans compter. Il est très-brave; il a donné de son courage de nombreuses et incontestables preuves pendant son voyage aux Indes. Et pourtant, on attribue, à ce sujet, au prince de Bismarck le propos le plus outrageant qui puisse atteindre un homme, fût-il prince : « Le prince de Galles est le seul prince d'Europe que nous sommes sûrs de ne jamais rencontrer sur un champ de bataille. »

Enfin, ce qui prouve beaucoup en faveur du prince de Galles, c'est qu'il compte, paraît-il, de nombreux et dévoués amis.

III

La princesse de Galles.

Deux fois, il nous a été donné d'approcher de la incesse de Galles.

La première fois, c'était à Copenhague; nous faiɔns partie d'une escouade de visiteurs « privilé-és », auxquels on faisait parcourir le château de ıristianborg. Le guide nous conduisait un peu ɔp vite à notre gré. Nous avions un grand désir demeurer quelques instants sur une petite ter-sse d'où l'on découvre les eaux vertes du Sund. ous restons donc un peu en arrière, laissant passer ›s compagnons et leur guide; nous glissons ina-rçu et retrouvons la galerie que nous venions quitter; mais, au moment d'arriver à la terrasse erchée, nous allons trop loin, revenons sur nos s, nous trompons de direction et nous égarons mplétement.

Personne pour nous tirer d'embarras. Nous étions, notre insu, arrivé, nous semblait-il, dans les par-:s habitées du château; nous commencions à être ı peu inquiet de notre équipée, quand, ouvrant ıe porte, nous nous trouvons sur une terrasse qui était pas celle que nous cherchions, il est vrai, ais d'où l'on jouissait d'une vue magnifique sur la er et les grandes forêts de hêtres de la campagne. 'était un beau spectacle, et nous étions tout entier à

notre admiration, regardant autour de nous, che chant à voir le Norrbro, près duquel Struensee jadis expié le bonheur d'avoir été aimé de la bel reine Sophie-Caroline, quand un léger bruit nous f retourner.

Deux femmes venaient à nous ; elles étaient vêtu de blanc, et, suivant la mode danoise de ce momen leurs cheveux blonds flottaient sur leurs épaule Leurs yeux attiraient; ils étaient gris bleu, de cet teinte indéfinissable que la contemplation de la m donne aux yeux des femmes du Nord.

Ces deux femmes, on nous l'apprit plus tard étaient la princesse de Galles et sa sœur, l'impératric de Russie. Elles passaient sans paraître nous aperce voir, nous prenant probablement pour un employ du palais, quand, craignant de voir notre présenc mal interprétée, il nous vint à l'esprit la malen contreuse idée de nous excuser et d'expliquer notr présence.

Les deux princesses s'arrêtèrent un moment, éton nées peut-être d'entendre parler français, mais, coup sûr, étonnées bien davantage de l'audace d cet inconnu qui se permettait de leur adresser l parole.

La princesse de Galles se retourna vers un grav personnage qui accourait. Elle lui adressa rapide ment quelques mots danois dont le sens littéral nou échappe, mais qui voulaient clairement dire : Dé barrassez-nous de cet imbécile ! Ce que le grave per sonnage fit incontinent et peu poliment.

La seconde fois que la douce voix de la princess

Galles résonna à nos oreilles, ce ne fut pas pour
tendre des choses plus aimables.
La princesse se promenait dans le pavillon de la
lle de Paris, à l'Exposition de 1878. Elle était ac-
mpagnée d'une jeune femme, très-jolie, et d'un
ntleman, d'un certain âge, plein de « respec-
ɔility ».
Les trois personnages arrêtés devant les dessins du
ılais de justice cherchaient l'emplacement qu'avait
ı occuper la prison de Marie-Antoinette. La prin-
sse, impatientée de ne pas trouver, envoie le vieux
ntleman aux renseignements; celui-ci s'adresse à
ɔus. Nous donnons les explications désirées et ré-
ɔndons de notre mieux aux questions qui nous sont
ressées sur la prison des girondins, sur les parties
s plus intéressantes du vieux palais et de la Con-
ergerie.
Mais à un moment donné, nos appréciations cessè-
nt de plaire, et la princesse, ignorant sans doute
ıe nous pouvions la comprendre, dit à peu près à
s compagnons : « Allons-nous-en ; il est insuppor-
ble, cet animal-là! » Qui sait de quelle épithète Son
ltesse nous gratifiera, si le hasard nous met une
is de plus en présence?
La princesse de Galles est maigre, grande, élégante;
démarche est noble et digne, mais sans grâce. Elle
t très-affable et très-accueillante (nous avons quel-
ıe mérite à le reconnaître). La morgue anglaise n'a
s encore complétement fait disparaître la bonho-
ie danoise. Son origine l'empêche d'être malveil-
nte pour les Français; pourtant, elle commence à

cet égard à partager les sentiments de son augu belle-mère et de son noble époux.

Quand la princesse sort, elle a toujours sur la gure une voilette à pois qui lui donne un asp étrange. C'est elle qui a mis à la mode ces gr colliers massifs, droits, qui serrent le cou et qu' appelle avec raison des colliers de chien. Elle air beaucoup les fleurs, et presque toujours elle tient énorme bouquet à la main.

Le prince et la princesse de Galles ont cinq e fants, deux fils et trois filles. L'aîné, un fils, vie d'atteindre sa majorité.

Comme nous rentrions à Ballater, une voitu nous dépassa. C'était un grand landau, au fond d quel étaient assis le prince et la princesse de Galle

La promenade de la Reine finie, Leurs Altesses r gagnaient leur résidence de Birk Hall.

Le prince avait étendu ses jambes sur la banquet de devant; un plaid cachait ses genoux que le ki avait sans doute trop longtemps laissés à découver Il fumait, riait, paraissait de folle humeur. Le prin héritier avait disparu; il ne restait qu'un bon gr garçon fatigué d'une séance officielle, et qui se déla sait des exigences de l'étiquette royale.

La princesse devait trouver la tenue de son ma bien « irrégulière »; elle était droite et roide, s voilette à pois cachait sa figure, son cou était serr dans un collier de chien, et sur ses genoux s'étala un splendide bouquet.

CHAPITRE VI

INVERNESS

I

La ville. — Le château. — La bibliothèque. — Le club des travailleurs. — A l'hôtel.

On est tout étonné, en entrant à Inverness, de rouver, au nord de l'Écosse, au pied des Highands, une ville animée, vivante, propre et gaie.

Nombre de maisons sont bien construites : murs :n granit, moellons apparents, jointoyés avec soin, nagasins bien tenus, étalages d'orfévres, de bijouiers, bazars d'articles de voyage, de vêtements, de omestibles. Sur des tables de marbre, reposent de eaux poissons, des saumons énormes, qu'arrose un ilet d'eau glacée. Les rues, les trottoirs sont bien avés, balayés et arrosés.

Il y a un grand mouvement de voitures de promeade, attelées de beaux chevaux, de domestiques en iches livrées, de jeunes femmes élégantes, de gentleien en kilt, avec des vestons à grands carreaux; ommes et femmes de haute taille, forts, pleins de igueur et de santé.

Par Church street et High street, nous gagnons :s quais. La Ness coule entre deux talus de terre.

La ville s'étage sur ses deux rives. L'eau est claire e limpide; on voit, au fond, nager les poissons e briller les cailloux. La rivière est si peu profond que les pêcheurs vont jusqu'au milieu s'installer su des escabeaux avec leur attirail de pêche.

Au-dessus de la ville, se dresse le château; il cou ronne un mamelon, emplacement supposé de la de meure de Macbeth. L'ascension est rude. Arrivé nous nous asseyons au soleil, sur un banc entour de fleurs. Une brise légère nous apporte le bruit de l ville et les senteurs marines du golfe. Le ciel est d'u gris bleu doux, qui s'harmonise avec les tons fins e délicats de la verdure pâlie des arbres et des prés.

La Ness apparaît autour d'une petite île, et va là-bas se perdre dans Beauly Forth. La ligne droite e sèche des ponts coupe les eaux, et l'ombre des pê-cheurs, debout sur leurs escabeaux, s'allonge dé-mesurément.

Les maisons de la ville s'enchevêtrent : d'abor pressées, elles s'éloignent ensuite les unes des autre et, dans la campagne, sont entourées de parcs et d jardins.

Devant nous, des champs, des prairies couronnée par une sombre forêt, une des plus belles d'Écosse.

Les eaux du lac Beauly paillettent au soleil. Voilà l port du canal Calédonien; on voit des bâtiments qu s'y engagent pour rejoindre l'Océan, et, bien loin, a delà de ces riantes villas, de ces riches résidences, o devine les Highlands, les chaînes du Sutherland du Caithness, qui se cachent dans le brouillard.

Des enfants jouent auprès de nous; ils s'effor-

ent de monter à califourchon sur de gros canons émontés, à demi cachés sous l'herbe, canons pris aux Russes, souvenirs de la campagne de Crimée, alors u'Anglais et Français combattaient côte à côte.

Le château est un édifice moderne conçu dans le tyle néogothique; il sert de palais de justice, et les ormes extérieures de la construction ne se prêtent as d'une façon heureuse à sa destination.

Les salles sont décorées avec la plus grande simplicité; les murs sont peints à la colle; les meubles sont n chêne ciré. Un dais recouvre le banc des magistrats, t un abat-voix, celui des avocats.

Au pied du château, deux établissements, créations nouvelles d'un intérêt général. D'abord la bibliohèque publique, vraiment publique, publique 'une facon absolue, comme on ne l'entend pas chez ous. On entre, on s'assied devant une table couverte e journaux et de revues. Le lecteur choisit ceux ui lui conviennent. Il va lui-même prendre sur es rayons le livre dont il a besoin; le bibliothécaire ui est là ne fait que l'aider, le guider dans ses echerches, les lui faciliter. Le règlement est simple t sévère. Tout lecteur convaincu d'une tentative de raude quelconque est expulsé. Tout lecteur qui ne emet pas à l'endroit où il l'a pris, le livre dont il 'est servi, est réprimandé. Après deux réprimandes, l est expulsé à jamais, sans rémission. Le public se ompose de petits bourgeois, d'employés et de quelques ouvriers : ces derniers lisent surtout les journaux, nous dit-on.

Le complément de cette utile et philanthropique

Ils se mettent en route, chaque jour, dès le matin, séparément ou par couples. Les femmes chevauchent à côté du mari ou sont assises près de lui, et chacun remue les pieds à tour de rôle. Ils ont leurs provisions avec eux, dans un petit panier. Un autre panier reçoit leur chien, le fidèle compagnon qui, malgré ses quatre pattes, ne pourrait suivre ses maîtres dans leurs pérégrinations.

Ce matin le départ a été très-brillant. Le voyageur le plus remarqué, celui qui a fait sensation, est un gros gentleman, affirmant que, depuis son départ de Londres, il a en dix jours perdu quatre livres. Les allures de ce fervent adepte des voyages en bicycles obtinrent grand succès, et, quand il tourna le dos pour se mettre en route, l'aspect de sa puissante carrure fut salué de trois hurrahs accentués.

Les Anglais qui, pendant ce qu'on appelle la belle saison, viennent chasser et pêcher dans les Highlands, sont très-séduits par l'idée de s'affubler du jupon national. Les tailleurs ont su tirer parti de ce travers, et tous leurs efforts tendent à attirer le client et à le travestir. Ils s'offrent en spécimen, sur le pas de leur porte, dans l'intérieur de leur boutique, et, quand leur physique est insuffisant, ils donnent à un de leurs commis l'apparence du plus séduisant highlander.

Quand le client est jeune, élancé, fort, taillé en highlander, enfin, et qu'il adopte l'accoutrement complet, il ressemble à tous les highlanders et passe inaperçu. Mais quand il est gros, épais, ventru





DANS LES HIGHLANDS.

comme un cockney, et qu'il se contente de remplacer son pantalon par un kilt, en conservant son veston et son chapeau, il présente bien le personnage le plus grotesque qui se puisse imaginer.

La partie d'Inverness située sur la rive gauche de la Ness, autour de la cathédrale, est toute neuve. Les maisons sont, comme le reste de la ville, construites en masses de granit, aux assises d'égale hauteur. Les lignes de l'appareil sont respectées et accusées. A l'intersection des rues, des loges pleines de fleurs mettent une note gaie dans ces grandes surfaces de ton uniforme.

L'habitant de l'une de ces maisons nous offre, très-obligeamment, de visiter sa demeure.

La distribution est celle de toutes les maisons anglaises habitées par une seule famille. Ce ne sont pas des constructions luxueuses, ce sont des demeures modestes.

Dans le vestibule, des instruments de pêche, des raquettes, des crosses, de gros et longs paletots, des manteaux de caoutchouc et un curieux assortiment de parapluies.

Les meubles des diverses pièces sont en pin verni orné de filets et de dessins en couleur tracés au trait: fauteuils bas, profonds, larges, protégeant contre les vents coulis; armoires à compartiments si nombreux qu'il semble impossible de se rappeler ce que chacun contient; lits à deux places, sans rideaux; pas de rideaux, non plus, aux fenêtres : il ne faut en rien gêner l'entrée de la lumière; au contraire, il

faut profiter du moindre rayon de soleil; pour ce motif, des vitres d'une seule pièce, nettes et luisantes. Sur le parquet, un tapis d'un tissu grossier, aux couleurs criardes, mais solide et épais. Des cheminées à feu apparent avec appareils perfectionnés; ni poêles, ni fourneaux, comme en Allemagne. On compte sur la flamme du foyer pour égayer les longues soirées. Pas d'objets d'art, pas de tableaux, ni de bibelots de prix. Quelques photographies de parents et d'amis suspendues au mur.

La maison que nous visitons est occupée par une nombreuse famille : père, mère, huit enfants, une seule domestique. Le père est ingénieur, employé au chemin de fer, huit mille francs de traitement, onze cents francs de loyer. La vie n'est pas chère dans les Highlands, et la famille peut tenir un certain rang dans la ville.

Un autre quartier encore plus intéressant à connaître et à voir en détail, est le quartier ouvrier, créé il y a déjà quelques années, à l'autre extrémité de la ville, dans la partie haute.

Au centre de ce quartier est l'école, vaste bâtiment entouré de cours et de jardins. Les murs de clôture sont remplacés par des grilles. Les passants peuvent voir jouer les enfants, leur parler et rire avec eux.

La France est le seul pays d'Europe où les écoles soient entourées de murs, comme on le fait pour les prisons.

Les garçons et les filles jouent ensemble, courent, sautent, sans faire grand bruit. Ils gardent

le silence habituel aux enfants dans les contrées du Nord.

Chaque maison n'est habitée que par une seule famille. Outre le petit jardin ménagé en avant, les habitants ont encore l'usage d'une cour placée en arrière et utilisée pour les divers besoins d'un ménage. C'est là qu'est le dépôt de tourbe et de houille; là qu'on lave le linge, qu'on l'étend, qu'on nettoie les chaussures, etc.

Ces maisons sont de dimensions restreintes, et toutes, ou à peu près, sont construites sur le même modèle. Au rez-de-chaussée une étroile allée, l'escalier au fond, avec le passage dans la cour. Une première salle sert de cuisine, de salle à manger et de parloir; en arrière, une pièce plus petite pour les ouvrages malpropres, l'épluchage des légumes, le dépôt des provisions. Au premier étage, placé directement sous le toit et mansardé par conséquent, sont deux chambres à coucher, parfois trois.

Dans la salle, les ustensiles de cuisine restent apparents; ils sont propres et nets, bien en ordre. Une fontaine occupe un des angles; elle est munie de savon, éponge et serviettes. On se lave la figure et les mains, en revenant de l'ouvrage, avant de se mettre à table.

Le sol est carrelé au rez-de-chaussée, et couvert d'une feuille de caoutchouc. Les tables, les chaises, le buffet et l'armoire sont en sapin. Sur les murs, des rayons avec des livres, et, accrochés un peu partout, des instruments de pêche, un fusil, les raquettes des enfants. Dans les chambres, le lit, des chaises

et des armoires grillées pour laisser l'air circuler sur le linge et les vêtements.

Tout est propre, bien tenu et en bon ordre; on sent la gêne, la difficulté de suffire aux besoins de l'existence; mais rien ne fait penser à l'abandon ou au découragement amené par la misère.

Ces maisons sont occupées par des artisans, des ouvriers de tous les corps d'état, et par de petits employés. Les salaires varient de 1,500 à 2,000 fr. par an. Avec d'aussi modiques ressources il faut suffire à tout, vivre, élever une famille presque toujours nombreuse. Dès que les enfants sont en âge de gagner leur vie, ils quittent la maison paternelle et viennent en aide aux parents, aux enfants plus jeunes.

Le loyer de ces maisons varie de deux cents à trois cents francs.

Une combinaison financière permet aux locataires de devenir propriétaires au moyen du payement d'une redevance annuelle. L'imprévoyance naturelle empêche les combinaisons de ce genre de recevoir de nombreuses applications et de donner des résultats. Après avoir débuté par de sages économies, les locataires abandonnent, le plus souvent, les premiers versements faits. Sans souci de l'avenir, ils cherchent à réduire les charges du moment; aussi bien peu arrivent-ils à une solution favorable.

Néanmoins, tout irait bien encore sans le terrible vice national, sans l'ivrognerie qui détruit tout l'équilibre du budget, et dévore en un jour les économies d'une semaine.

III

Fête au Town-Hall. — La Malibran. — L'hiver.

Il y a ce soir au Town-Hall, dans la salle des fêtes, n concert donné par des artistes étrangers.

L'hôtel de ville situé dans High street est, comme le hâteau, un édifice néogothique. Une petite place ornée 'une fontaine le sépare de la rue. Cette place sert e rendez-vous aux promeneurs, dans les rares heures ù le temps et la saison permettent de rester dehors.

Au fond du vestibule, on voit un escalier en sapin erni qui monte au premier étage; c'est là qu'est la ılle des fêtes, éclairée sur la façade, et couverte par ne voûte en sapin verni, avec couvre-joints peints e couleurs vives; une boiserie d'appui fait le tour e la salle. Les lustres sont en bois peint avec ornenents de cuivre. L'enveloppe extérieure, en pierre, st ainsi entièrement revêtue à l'intérieur d'une enveloppe en bois.

Tout cet ensemble est simple et modeste; mais il laît et produit un agréable effet.

L'assemblée est relativement nombreuse. Aux abitants de la ville se sont joints les étrangers e passage, les hôtes des résidences voisines, et, dès entrée, on éprouve une sensation de plaisir en voyant éunies en aussi grand nombre de jeunes et jolies emmes.

Les types d'hommes ne sont pas moins curieux à examiner. On reconnaît l'Anglais, l'habitant des grandes villes, dont l'unique préoccupation, le but constant, est de faire des affaires et de gagner de l'argent. Gros ventru, le crâne dénudé, il ne ressemble guère au highlander grand, fort, élégant, vivant dans ses montagnes, content de peu, habitué au grand air, à la vie libre et indépendante.

Une estrade a été dressée au fond de la salle, pour les artistes, qui sont séparés du public par un ruban. Ce ruban établit une ligne de démarcation assez humiliante. Il était, autrefois, d'un usage constant en Angleterre. C'est à la Malibran qu'on doit sa suppression.

— A quoi bon ce ruban? fit-elle à lord Thalsen, chez lequel elle chantait.

— A vous séparer de la foule, répondit celui-ci, un peu embarrassé, à éviter que vous ne soyez importunée par des indiscrets.

— Nous saurons nous protéger nous-même, et il ne faut pas empêcher ces dames, et elle montrait les fières ladies du premier rang, de venir se mêler à nous. Et, d'un coup de pied hardi, elle brisa le ruban.

Il n'y avait pas de Malibran à Inverness, mais des artistes assez médiocres. Le succès de la soirée, un succès de rire, fut pour un violoniste allemand en lunettes qui, pensant se faire bien venir du public, avait revêtu un kilt; seulement ce kilt, trop long, lui descendait sur les talons.

Nous sommes retourné à Inverness par une triste

ırnée de janvier. Un brouillard glacé enveloppait jolie petite ville. Il avait fait nuit avant trois ures. Les becs de gaz éclairaient une nappe blanche, aisse, uniforme, continue. Toutes les places de bibliothèque étaient occupés, et l'affluence était ande au club des travailleurs.

La fantaisie nous prit d'aller voir le quartier ouier. Il ne nous fut pas très-facile de trouver notre emin; personne auprès de qui nous informer : les ssants étaient rares et allaient vite.

Enfin, voici l'école, les larges rues, les petites mains basses, pressées les unes contre les autres. De utes les cheminées s'échappent de noirs tourbillons fumée. Les portes sont closes; à travers les vitres, aperçoit les habitants rassemblés autour du foyer; st l'heure du souper : père, mère et enfants dérent à belles dents d'énormes plats de pommes de rre, de longues tranches de poisson fumé. Un gros t d'ale laisse déborder sa mousse blanche; un flacon whisky est placé près du père.

Nous regagnons notre gîte, en suivant les quais la Ness les pieds dans la neige. Aux fenêtres des aisons, de grandes lueurs rouges, la lumière des mpes, mêlées aux flammes du foyer. On ne renntre personne; on n'entend aucun bruit : l'omnibus chemin de fer, le fourgon de la poste, sont montés r des traîneaux.

La grande salle de l'hôtel, si animée l'été, est triste mbre, solitaire. A peine trois ou quatre voyageurs ment au coin du feu, et se réchauffent en buvant grands verres de whisky.

CHAPITRE VII

LES HIGHLANDS

I

L'entrée des Highlands. — Premier aspect. — Le pays. Les habitations. — Un laird.

Au départ d'Inverness, les voyageurs sont nor breux ; mais ils s'égrènent bien vite le long du ch min. A peine avons-nous dépassé Dingwall, qu' deviennent rares.

Nous voici dans les Highlands, et, sans transitio le pays revêt l'aspect de grandeur triste et sévère d contrées du Nord.

De grandes plaines ondulées vont jusqu'au pi des montagnes aux sommets pelés; des cham d'avoine et de pommes de terre à perte de vue; p de forêts; ni arbres, ni arbustes. Les routes se pentent sur le flanc des montagnes, et, de loin e loin, on aperçoit quelques troupeaux sans bergers sans chiens.

Les stations sont éloignées les unes des autres; l voyageurs font défaut. A une station, un mendia en kilt joue du piebrock; c'est le premier mendia que nous rencontrons depuis Édimbourg. A un autre, la femme du chef de gare paraît, entourée c

ize enfants dont l'aîné n'a pas quinze ans; infor-
ations prises, ils sont tous à elle.

Quelques habitations paraissent. Nous pourrons visiter un peu plus loin. De grandes enceintes culaires en pierres sèches servent à protéger les outons pendant les tourmentes de neige. Les murs sont énormes à la base, montés en pyramides s mortier. La pierre est souvent remplacée par de tourbe; les clôtures deviennent alors des monti-les couverts de végétation. Par endroits, la terre raît mobile, noire et luisante; c'est un vol de cor-aux qui vient de s'abattre. On revoit la mer; une tite maison est bâtie sur la côte. Le golfe est par-né d'îlots, de rochers. Des hérons volent; le ciel d'un gris bleuâtre, avec des nuages blancs qui it à l'heure se changeront en pluie.

Les côtes ont disparu, la mer est loin. Nous nous fonçons dans l'intérieur des terres.

A Lairg, nous quittons le chemin de fer et mon-s en coach. Un vent froid nous fouette la figure. s highlanders relèvent sur leurs genoux leurs s bas de laine et, des pieds à la tête, s'enveloppent s leur plaid. Ces hommes et ces femmes sont de is colosses, grands, élancés, robustes, bien décou-s, à la figure ouverte et sympathique.

Les femmes ont de gros bijoux en argent, et les mmes, en kilt, portent un fusil de chasse sur aule; un superbe griffon les accompagne.

Jn berger conduit un troupeau de petites vaches, à lifourchon sur la dernière.

Les habitations sont de plus en plus rares, dis-

tantes les unes des autres. Nous nous arrêtons po en visiter une sur le bord de la route. Murs épais gros blocs de granit débruti, aux parements app reillés et jointoyés, ouvertures étroites et rar pignons en pierre, couverture en fortes dalles d'a doises; aspect brutal et grossier, mais constructi solide et durable.

Un seul rez-de-chaussée. Murs intérieurs blanch à la chaux. Meubles en sapin, tables, siége armoires et lits, le tout très-propre. Cheminée av fourneau. Les habitants de cette maison sont petits fermiers; ils nous servent un verre de l'in vitable whisky; nous n'osons payer et offrons d cigares.

Un peu plus loin, nous entrons dans une tris masure, couverte en chaume; intérieur sordide malpropre; on nous tend la main, et l'on regar bien vite ce que nous y avons mis.

Des poissons sèchent aux fenêtres; près de porte, un tas de tourbe; pas de basse-cour, ni d' table; un semblant de jardin entouré d'une cl ture de bois entrelacés, comme on en trouve Norwége.

Ni école, ni église, dans toute la contrée. Voici u petit cimetière avec un massif de pierres au milie Des tertres gazonnés indiquent les tombes. Qu'o été, de leur vivant, ceux qui dorment là-dessous le dernier sommeil?

Notre coach s'arrête devant une hutte, et not coachman parlemente avec un paysan. Il s'agit prendre avec nous un laird qui se rend à Tongu

A ce mot de laird, notre imagination se met en :ampagne et évoque l'image d'un de ces hauts et)uissants seigneurs, quasi rois sur leurs terres. Nous voyons les lairds chassant le cerf et le renard le leurs domaines. Nous voyons leur demeure illu-ninée pour ces fêtes qui dégénéraient en orgies. Nous ·oyons les lairds entourés de leurs hommes d'armes, ombattant pour l'indépendance de la patrie, se jetant 'ans la mêlée, la claymore en main, et succombant ous les coups de l'Anglais. Nous voyons... que ne ·oyons-nous pas?

Notre coachman sort de la hutte; il précède un ieux petit bonhomme qui, du revers de la main, ssuie sur ses lèvres les dernières gouttes de son verre e whisky. Il est tout courbé, cassé, ratatiné; ses ge-oux rouges et écorchés sont cagneux; il a sur la ête un chapeau mou, et un parapluie vert sous le ras. On lui demandait trop cher pour sa place, isait-il, et, tout en s'asseyant, il maugréait d'une çon lamentable.

Nous côtoyons un petit lac, passons au pied d'une ıute montagne, le Ben-Loyal, et vers le soir nous ›mmes à Tongue.

II

Tongue. — Un meeting religieux.

Tongue est une station de pêche renommée, c'est-·dire que, chaque année, un certain nombre Anglais excentriques et quelques troupes d' « excur-

sionnistes » viennent là, pendant l'été, se promene ou se livrer au plaisir de la pêche avec des engin tellement perfectionnés que leur manœuvre exig un long apprentissage.

Après une journée de pêche ou de promenade, tou le monde se retrouve, le soir, à l'hôtel. Les jeune femmes, en toilette élégante, essayent l'effet de leur charmes sur des sportsmen en complet gris qui, la pip à la bouche et le verre en main, comptent le nombr des lobsters qu'ils ont pêchés, ou le nombre de mille qu'ils ont parcourus.

Dès l'aube, nous remontons en coach. La rout suit la côte, et l'Océan déferle à nos pieds. A notr droite, s'étend la solitude immense; le silence n'es troublé que par les cris stridents des sea-gulls qui s jouent au-dessus des lames. La tristesse est si grand que nous ne pouvons échapper à son influence, et qu nous n'échangeons plus une parole avec nos compa gnons. Toute végétation a disparu; on ne voit qu des champs de pierres et de cailloux, et d'innombrable bandes de corbeaux.

A trois reprises, nous traversons de petits village tristes, mornes, sans vie ni mouvement; quelque champs les entourent; près de l'un d'eux, un cime tière dans lequel nous comptons quatre tombes.

Un clergyman ambulant prêche en gaélique, a milieu d'une lande. Il vient, une ou deux fois pa an, remplir les devoirs de son ministère. La popu lation réunie pour l'entendre est accourue de loin La pluie tombe, et tous ces pauvres gens écoutent l parole divine, abrités sous leur parapluie.



LES PARAPLUIES.

L'Océan a disparu de nouveau. Les voiles qu'on percevait à l'horizon et qui, seules dans ces solitudes, rappelaient l'existence de l'homme, sont achées par le brouillard qui nous a gagnés.

On ne voit plus rien, on n'entend que le bruit les sabots des chevaux sur le sol de la route. Plus le maisons, plus d'habitants, plus de cultures ni de roupeaux. L'impression est pénible, elle serre le œur comme une angoisse. Une brume grise nous nveloppe de son linceul; c'est comme un adieu au oleil et à la lumière.

CHAPITRE VIII

LES ORCADES

I

Scrobter. — Le *Saint-Olaf*. — Swelkie. — Kirckwall. — Les églises. — Les chapelles.

Vers le soir, le soleil perce le brouillard. Nou avons fait du chemin; nous distinguons mainte nant des cultures et des troupeaux. Les chevau courent plus vite; ils descendent la falaise. Aprè un brusque détour, nous voyons l'Océan s'étale devant nous. Il nous faut décrire un long circuit e suivant les flancs de la montagne; puis le chemi côtoie la plage. Deux ou trois barques sont amarrées un grand bateau à vapeur s'abrite derrière une petit jetée. Quelques maisons sont adossées à la falaise Notre cocher s'arrête; nous sommes à Scrobter, por d'embarquement pour les Orcades. Devant nou s'ouvre le terrible détroit de Pentland.

Un grand silence : les portefaix embarquent le bagages et les marchandises, sans échanger un parole; du geste, le patron leur désigne l'endroit o ils doivent déposer leur fardeau; la chose est bientô faite, du reste. Nous attendons, sur le quai, le mo ment du départ.

Un douanier fait les cent pas, sans regarder, sans ıraître voir. Un matelot manchot, assis sur une ·osse pierre, fume mélancoliquement. Devant la ɔrte du bureau du télégraphe, une grosse femme ʼec cinq petits enfants ; les enfants ne jouent pas, ın d'eux jette des pierres dans l'eau, les autres le gardent sans l'imiter.

Sur les portes, à demi ouvertes, de deux remises, ı lit : *Bateau de sauvetage, Société libre... Bateau : sauvetage, Marine royale.* Les équipages sont là, s bateaux montés sur roues sont prêts à prendre la er, avec tous leurs agrès : précautions aussi sages, ıe peu rassurantes.

Deux matelots et une vieille femme boivent, bout, devant le comptoir d'un petit bar. C'est ıt ce que nous apercevons de mouvement et de vie tour de nous.

La journée s'avance, le soleil a disparu derrière la ɔntagne, le ciel est gris, la mer est terne, tout est nbre et mélancolique. Une cloche sonne, ce bruit nble détonner au milieu du silence général. L'em- rquement est fini, les passagers sont à bord ; on lève passerelle et l'on ferme la coupée.

Nous sommes neuf passagers en tout : deux vieilles es, membres d'une Société biblique ; elles vont dans Shetland ; un révérend et sa femme, un marchand poisson, un jeune highlander qui va chasser et her, un aveugle, avec son violon.

l est dix heures, la nuit vient ; mais l'obscu- : n'est pas encore complète ; les roues du bateau gitent ; le vent a subitement fraîchi ; le *Saint-*

Olaf a pris la mer. Nous débordons le Dunnet-Heac et, le long du rivage, on distingue des points noir carcasses déchiquetées des navires brisés par la tem pête et jetés à la côte.

Nous passons au large de Stroma. C'est à quelque encablures que mugit le redoutable tourbillon d Swelkie, qu'un chant de l'ancienne Edda regarda comme le moulin, toujours en travail, où devait s moudre le sel de l'Océan. Le courant que nous tra versons a parfois une vitesse de seize kilomètres l'heure. En décembre 1862, pendant une tempêt les vagues, se brisant sur les rochers de Stroma, por tèrent au sommet des falaises, à plus de soixant mètres de haut, des débris de roches et de navire Les eaux qui accouraient du pôle, ne trouvant plu dans le détroit un passage suffisant, s'élevèrer comme une muraille, atteignirent le sommet des fa laises et passèrent par-dessus l'île.

Le *Saint-Olaf* est construit pour résister aux gross mers : son pont couvert à l'avant et à l'arrière lu donne l'aspect d'un gigantesque cigare. A pein avons-nous dépassé l'extrémité des côtes pour nous en gager dans le détroit, qu'un terrible coup de vent nou assaille et, pendant deux heures, nous malmène for Les lames énormes s'abattent sur le pont, le recou vrent avec un bruit sinistre; le vent fait rage, et l traversée est pénible. Par instants, entre deux lame nous apercevons le dernier feu d'Écosse, celui c Stroma; la direction du feu nous montre combie les courants nous font dévier de notre route. Voi enfin le feu de Canlick-Head, le premier des Orcade

Nous entrons dans des eaux plus calmes, au milieu des îles qui nous font abri.

Les Orcades forment un groupe séparé du nord de l'Écosse par le détroit de Pentland, passage très-redouté des marins, à cause de la rapidité des courants qui le traversent et de la violence avec laquelle s'y fait sentir l'effet des marées. Les grands courants qui arrivent du pôle se brisent contre les Orcades; ce sont les premières terres qu'ils rencontrent et contre lesquelles ils se heurtent avant de gagner la mer du Nord et l'océan Atlantique.

Le groupe des Orcades comprend cinquante-six îles, dont vingt-quatre seulement sont habitées. L'île d'Hoy est la seule qui puisse être regardée comme montagneuse. Toutes ont une forme irrégulière, aux bords très-découpés. Elles sont bordées de falaises hautes et escarpées; leur sol est plat et sablonneux.

Quand on passe au large, à l'ouest des Orcades, on distingue très-bien, par un temps clair, les points les plus saillants du groupe et les montagnes d'Hoy.

Du 15 juin au 15 août, la navigation n'offre pas de dangers dans les Orcades, si le temps est beau, c'est-à-dire sans brouillard. Cependant, même cette époque, il faut craindre la brume et les coups e vent.

Pendant cent seize jours de l'année environ, il n'y pas de nuit dans les Orcades.

Les courants qui séparent les Shetland des Orcades ont très-rapides. La mer est mauvaise, et la traversée

entre les deux groupes d'îles encore plus difficil qu'entre les Orcades et l'Écosse.

La baie de Scapa que nous traversons est calme il fait presque jour quand nous débarquons à Scapa d'où un «omnibus» nous conduit à Kirckwall.

On nous installe à l'*Hôtel royal,* dans une chambr vaste et confortable que, certes, nous ne nous atten dions pas à trouver, et quelques heures plus tard, un aimable maid frappe à notre porte, nous apportan l'eau chaude réglementaire en usage dans tous le grands hôtels du Royaume-Uni.

Nous nous étions étonné en arrivant à Invernes de trouver, au nord de l'Écosse, une petite ville bie bâtie, agréable, vivante et animée; nous l'avons ét bien plus de trouver, après les solitudes des comté de Sutherland et de Caithness, après la tempêt du détroit de Pentland, une autre petite vill industrieuse, pleine de mouvement et de travail.

La ville n'est pas bâtie immédiatement au bor de la mer. Elle comprend une rue principale telle ment étroite qu'à certains endroits seulement deu voitures peuvent s'y croiser. Pour se garer des roue et des chevaux, il faut ouvrir la porte des maison et y chercher un abri.

Ces maisons sont construites en pierre; plusieur sont fort anciennes, sans que pour cela leur archi tecture offre grand intérêt. Celle de ces maisons qu s'élève en face du Post-Office a été habitée pa Jacques V.

Les façades de ces maisons ne suivent pas u alignement régulier : les unes avancent, les autre

reculent. Les loges et les balcons couverts des anciennes demeures bourgeoises font des saillies telles, qu'un passant distrait peut s'y heurter la tête. On voit aux fenêtres de la plupart de ces maisons des fleurs et de la verdure, et du côté opposé, en arrière, s'étend un petit jardin soigné, râtissé, fleuri.

Les intérieurs de ces maisons, qu'on aperçoit de a rue, sont très-propres, très-modestes. Les meubles n'ont pas de caractère particulier. Dans plusieurs naisons de nos vieilles villes de province, on trouve souvent des armoires et des siéges d'apparence à peu près semblable à ceux qu'on voit ici.

On rêve à l'existence calme et tranquille que doivent mener tous ces gens, vivant en bonne harmonie, à l'abri des agitations et du bouleversement les passions, se réunissant pour passer ensemble une partie des longues nuits qui en hiver comptent ingt heures, se prêtant un mutuel soutien pour raver les rigueurs de ce dur climat. C'est un rêve, t l'on est désagréablement surpris d'apprendre que humanité ne vaut pas mieux là qu'ailleurs; que es hommes s'y détestent, s'y déchirent comme partout où ils sont réunis.

II

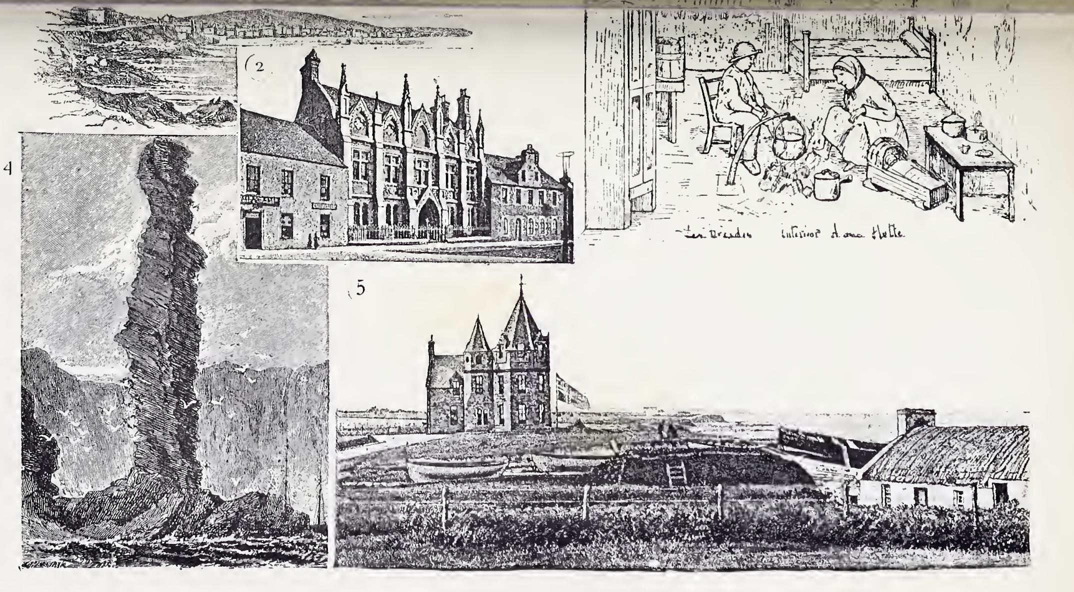
La presse. — Saint-Magnus. — Le vieil homme d'Hoy. · Les sacrifices d'Odin. — Une maison de paysan.

Kirckwall compte, avec ses faubourgs, 3,400 ha bitants. Ces habitants sont divisés en six principal sectes religieuses, sans compter les sous-division Toutes ont les unes pour les autres le plus vic lent mépris. Leurs membres ne veulent ni se voi ni se connaître, et se traitent réciproquement c suppôts de Satan, d'échappés de l'enfer.

En Angleterre, les édifices consacrés au culte c la religion officielle d'Angleterre et d'Écosse porter seuls le nom d'églises, les autres sont désignés sou le nom de chapelles. A Kirckwall, on compte dor l'église épiscopale, les chapelles presbytérienne, uni libre, congréganiste, catholique romaine, etc. Le adeptes de ces diverses confessions partagent la po pulation en véritables ennemis, toujours prêts à s battre.

C'est aujourd'hui dimanche, nous assistons l'entrée des offices. Ces fidèles, pieux et dévot échangent de mauvais regards et ne dissimulent pa les sentiments qu'ils professent les uns pour le autres.

Nous entrons dans Saint-Magnus; la vieille cath drale (nous parlerons plus loin de l'édifice) para vide. Les fidèles présents appartiennent à la sec



LE CAITHNESS. — LES ORCADES.

1. Scrobter. — 2. (Thurso) Hôtel de ville. — 3. (Scopa) Intérieur d'une hutte. — 4. Le vieil homme d'Hoy. — 5. John O Groat's house

la plus intolérante, la plus absolue de toutes les sectes protestantes. Leur tenue est vraiment édifiante; ils restent à genoux tout le temps de l'office, la tête baissée et les yeux mi-clos. Afin d'édifier leur prochain, sans trop se fatiguer, ils s'agenouillent comme nous le faisions au collége, la partie supérieure du corps en avant, les coudes sur les genoux et la partie postérieure assise. De loin ils paraissent à genoux; on admire leur zèle et leur piété. De près, ils sont tout simplement assis.

Dans l'église anglicane nationale sont réunies les familles les plus riches; les fidèles sont tous bien mis. La religion anglicane nationale est, dans les Orcades comme dans les autres îles Britanniques, la religion de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Mais si dans ces églises ou chapelles les pratiques sont différentes, le culte a un point commun, une ressemblance indiscutable, dans la fréquence des quêtes et l'absence de pauvres. Seuls, les pays latins ont des pauvres à la porte de leurs églises.

Nos deux compagnes de traversée sur le *Saint-Olaf* sont entourées d'un public assez nombreux : elles chantent un cantique, une hymne ou un psaume, et l'une d'elles se met à prêcher au milieu de la rue. On les écoute; on ne les assaille ni de railleries, ni de quolibets. Ce sont des étrangers; les assistants respectent leur initiative, leur droit d'avoir des convictions différentes des leurs.

Kirckwall possède une imprimerie dans laquelle s'impriment deux journaux, lesquels sont, bien en-

tendu, d'opinions opposées. Jusque-là rien que de naturel; mais où l'étonnant commence, c'est dans ce fait que les deux journaux ont le même rédacteur. Le *Kirckwall News* et le *Kirckwall Progress* paraissent tous deux, de deux jours l'un. Le rédacteur a donc un jour de réflexion pour rétorquer ses arguments, se répondre et s'adresser le lendemain des injures du même poids que celles qu'il s'est lui-même adressées la veille.

Il existe à Kirckwall une bibliothèque publique analogue à celle d'Inverness. Bibliothèque publique d'une façon absolue, ouverte tout le jour et une partie de la soirée. Hommes et femmes, tous y sont admis, même les étrangers. Les formalités d'admission, de présentation, sont inconnues. On trouve dans cette bibliothèque les grands journaux de Londres et d'Édimbourg, un grand nombre de revues et de magazines.

L'aspect de la ville est assez triste. Il n'existe pas d'industrie locale ayant une réelle importance.

On n'entend, dans les rues, ni appels de marchands, ni paroles bruyantes. Nous entrons dans un bar : les consommateurs sont silencieux; les uns boivent de grands verres de whisky; d'autres, du lait.

Partout des fleurs : aux fenêtres des maisons, aux corsages, aux cheveux des femmes. A table, devant chaque convive, une fleur enfoncée dans un étroit petit cornet en cristal.

La cuisine de l'hôtel est celle de tous les bons hôtels d'Écosse. Les viandes sont servies sous forme de tourtes très-lourdes, d'un goût agréable, et que

leur assaisonnement très-relevé fait digérer. Pas d'autres légumes que des pommes de terre; mais six ou huit plats d'entremets que chaque convive arrose de lait et saupoudre de sucre lui-même sur son assiette. On ne sert pas de bière; le vin est exécrable; il vaut mieux le remplacer par du thé, du café ou seulement de l'eau pure.

Les monuments de Kirckwall, visités par les étrangers, sont les ruines du palais épiscopal et celles du palais des comtes, qui n'exciteraient aucune curiosité si elles se trouvaient près de Londres, et la cathédrale de Saint-Magnus, qu'on met à tort au rang des merveilles de l'architecture saxonne.

Saint-Magnus est un édifice du commencement du douzième siècle, construit en granit rouge et bien conservé; son plan n'a pas subi de modifications sensibles. Une abside carrée termine le chœur. L'extérieur est froid ; les lignes d'architecture se profilent sans relief. A l'intérieur, les piliers de la nef sont couronnés de chapiteaux ornés de sculptures naïves et rudimentaires. Les profils des nervures des voûtes, du triforium, des arcs dosserets, sont énormes; c'est une œuvre brutale et grossière, mais, par cela même, intéressante à étudier.

Nous avons fait la connaissance d'un jeune architecte que l'Académie de Stockholm a envoyé à Kirckwall pour dessiner et relever les parties les plus importantes de la cathédrale. Il nous accompagne et nous fait les honneurs de son monument. C'est un garçon aimable, plein d'entrain et de joyeuse humeur, un vrai Suédois, un Français du Nord. Nous

faisons avec lui plusieurs excursions qu'il nous facilite et nous rend agréables.

Nous allons à Stromnes, la seconde ville des Orcades, au vieil homme d'Hoy, énorme rocher à pic séparé de la côte et debout au milieu des eaux, à l'endroit où avaient lieu les sacrifices d'Odin.

Les sacrificateurs faisaient cuire la viande destinée à leurs repas dans une excavation entourée de pierres. Ils allumaient un feu ardent au fond de cette excavation, plaçaient sur la braise des cailloux brûlants, rougis, puis la viande. Des fagots de fougère, des morceaux de tourbe concentraient la chaleur et l'empêchaient de s'échapper.

Les excursions se font à l'aide de petits poneys du pays, laids, hargneux, au regard mauvais, à l'allure fatigante, et dont l'ardeur est difficile à modérer.

Nous entrons dans une maison de paysans. Le feu est au milieu de la pièce : tout le monde peut ainsi se placer autour, et la chaleur se répand également. La fumée s'échappe par un trou ménagé dans le toit; on ferme ce trou quand la pluie ou la neige tombent trop violemment. Des poissons sèchent sur des cordes tendues d'un mur à l'autre. L'odeur de ces poissons prend à la gorge. Nous voyons dans cette pièce une armoire, une table, des siéges. Les lits sont grossiers, mais les couches ne reposent pas sur le sol, qui est pavé. A un clou est suspendue la ceinture de cuir dont les femmes se ceignent les reins pour éviter les douleurs de l'enfantement.

On nous mène derrière la maison, et l'on nous montre, avec un naïf sentiment d'orgueil, un petit arbre

rabougri aux feuilles plissées et jaunies. A l'extrémité des branches pendent des boules vertes, sèches et dures. Le dernier cerisier d'Europe, nous dit-on.

Nous le connaissons, ce pauvre dernier cerisier d'Europe; on nous l'a déjà montré en Norwége, et celui des Orcades n'a pas meilleure tournure que son frère. Le vent du nord secoue ses branches, agite ses feuilles; il tremble de froid. Nous goûtons à une de ces cerises qui ne mûrissent jamais; une enveloppe verte sur un noyau.

III

Regnvald.

Un roi de Norwége, créant un précédent qui fut plus tard suivi par Louis XIV, avait légitimé Regnvald, un de ses bâtards. Il l'avait, en outre, créé comte suzerain des Orcades.

Regnvald eut à se plaindre de ses frères Halfdan et Gadrod; il leur reprochait, fait assez grave, d'avoir tenté de le faire périr en mettant le feu à son palais. A la suite d'un combat, Halfdan tomba entre les mains de Regnvald. Celui-ci était très-pieux; il résolut, pour être agréable à Odin, de lui offrir son frère en sacrifice. Odin ne pouvait qu'être sensible à une telle marque de piété. Cette combinaison offrait à Regnvald le moyen de satisfaire ses sentiments religieux et l'occasion de se débarrasser d'un ennemi redoutable, sans que personne ait autre chose que des éloges à lui adresser.

Le roi de Norwége apprit avec un vif mécontentement les dissentiments qui avaient éclaté entre ses fils; il jugea, en outre, que si le sacrifice de l'un de ses fils devait être agréable à la divinité, c'était à lui que devaient revenir les avantages et le profit pouvant en résulter. Il leva donc des troupes, fréta des barques dont la proue avait la forme d'une tête de cheval marin, et la poupe celle d'une queue de serpent de mer. Puis il attendit le premier vent favorable pour aller châtier son fils Regnvald.

Celui-ci connaissait le caractère de son père; il crut prudent de ne pas attendre sa venue, et, passant le détroit, il se réfugia en Caithness. Une fois en sûreté, il entra en pourparlers avec son père et, pour calmer son courroux, lui offrit de lui livrer douze de ses sujets, lesquels subiraient, en son lieu et place, le châtiment qu'il avait mérité. Cette proposition permettait au roi d'éviter tout dérangement et de faire les économies d'une expédition. Il l'accepta, et Regnvald regagna ses États pour désigner ceux de ses sujets auxquels il réservait l'honneur de se substituer à lui dans les graves circonstances que traversait sa couronne.

Les sujets choisis se refusèrent énergiquement à entrer dans une telle combinaison. Regnvald, qui avait le don de la persuasion, leur expliqua alors que leur refus l'obligerait, lui, à faire la guerre et, par conséquent, à se mettre à leur tête, et eux, à se ranger derrière lui pour aller combattre; qu'il était de tradition, en pareil cas, pour les simples guerriers de succomber obscurément, et pour les chefs de revenir sains et saufs,

:t couverts de gloire; que, bien certainement, dans es combats qui seraient livrés, plus de douze d'entre :ux succomberaient, sans compter les déprédations ıu'en cas de succès les soldats vainqueurs ne man- ıueraient pas de commettre sur leurs femmes, leurs hamps et leurs maisons. En suivant son conseil, au :ontraire, ils éviteraient toute fatigue, tout dérange- nent, tout danger; ils en seraient quittes pour pleu- er, pendant un temps convenable, les parents ou mis disparus.

La force de ce raisonnement convainquit les sujets le Regnvald; ils choisirent parmi eux douze gredins, compris la belle Olda, dont les charmes étaient une ause de troubles continuels parmi les habitants des les, et les expédièrent au roi de Norwége, qui se dé- lara satisfait.

Les succès que la belle Olda avait obtenus à la our de Regnvald ne furent rien à côté de ceux u'elle obtint à la cour du roi son père. Chaque jour, 'étaient de nouvelles querelles : des guerriers s'en- e-tuaient pour ses beaux yeux, des épouses aban- onnées mouraient de désespoir. Impossible de ıettre un terme aux déportements de cette femme, ui avait des mœurs réellement déplorables, se riait :s passions qu'elle inspirait, cédait sans contrainte tous ses caprices, et ne savait pas mettre un terme ses fantaisies.

Le roi de Norwége prit donc le parti de la ren- ›yer aux Orcades; mais la femme de Regnvald, qui, :puis le départ d'Olda, jouissait de la paix dans son énage et avait recouvré le cœur de son époux, ne

voulut pas la recevoir, et, de nouveau, voilà la guerr allumée entre le père et le fils.

Par bonheur, ils avaient tous deux un moyen d terminer leurs querelles sans mettre leurs jours e péril. Au lieu de se livrer des combats meurtriers, il désignèrent chacun douze de leurs sujets, les enfermè rent dans un champ clos; le souverain dont les sujet seraient les plus forts devait être déclaré vainqueur Puis le père et le fils s'assirent côte à côte, attendan le résultat de la lutte.

La fortune favorisa Regnvald, et le roi de Nor wége se retira humilié et vaincu.

Le père et le fils régnèrent longtemps et toujour vidèrent leurs querelles de la même façon; ils s'en trouvèrent bien, firent le bonheur de leurs peuple et laissèrent un grand renom de courage et de sagesse

IV

Lady Seyfried.

Five o'clock est l'heure du thé dans toutes les île Britanniques, à Kirckwall comme à Londres. Notr ami Nordensk, qui s'est créé des relations parm la « gentry » orcadienne, nous présente aujourd'hu chez lady Seyfried.

Nous poussons la porte d'une grille en bois, placé au devant d'un cottage de bonne apparence; nou traversons un petit jardinet dont le vent du nord a desséché les pelouses et flétri les fleurs, et nous péné trons dans la maison.

Nous entrons dans un premier salon, « drawing oom » ; les meubles sont confortables, siéges bas et apitonnés, un tapis épais, un piano. Par les fenêtres le la loge, on aperçoit la mer et la silhouette des ôtes. Second salon, semblable au premier, mais plus etit; celui-ci est occupé. Trois hommes sont attalés, deux femmes causent auprès d'eux. Tous cinq, ieux et jeunes, le visage hâlé, recoquillé; ils oivent du punch et du thé en mangeant des sandvichs. Un vieux domestique les sert avec toutes ortes de prévenances. Notre arrivée cause quelque rouble.

On nous présente à la maîtresse de la maison; 'est la moins vieille. Elle est vêtue d'un sarrau de oie puce, avec une ceinture bleue à bouts flottants ; es cheveux sont dissimulés sous un tour de cheveux londs, et sur la nuque s'étale un prétentieux petit hignon. Sa compagne a la figure cachée sous un aste chapeau. Elle porte un petit sac au bras gauhe, et ses épaules sont couvertes d'un châle orné de ranges. Les gentlemen ont des habits bruns avec des ilets jaunes.

Après les premières phrases banales, la conversaion devient plus intéressante. Ces bonnes gens s'éonnent que nous soyons venus de si loin pour voir es Orcades. Ils ne croyaient pas leur pays capable 'exciter tant de curiosité. Sauf lady Seyfried, pas un e l'a jamais quitté que pour aller une ou deux fois Inverness. Ils se promettent bien de recommencer e voyage, maintenant qu'il est possible de traverser n chemin de fer le Caithness et le Sutherland. Ils

parlent l'anglais et lisent beaucoup; mais ils ne paraissent pas bien comprendre leurs lectures et en tirer grand profit. Le mouvement moderne, les questions sociales, les progrès de la science leur échappent. Ils ont entendu parler de téléphones et d'ascenseurs, et voudraient bien en voir. Ils vivent de petites fortunes patrimoniales, du produit de quelques terres et de l'intérêt qu'ils ont dans des entreprises de pêche.

Lady Seyfried ne parle pas; elle a le regard égaré et, de temps en temps, laisse échapper des interjections dont la signification nous échappe.

Au moment de prendre congé, Nordensk demande à lady Seyfried de nous montrer le portrait.

« Bavard, curieux, indiscret, malappris », grommelle la lady, dont l'air gracieux, la bouche souriante, contrastent avec ces paroles désobligeantes. Elle nous précède au premier étage et nous met en face du portrait d'une ravissante femme blonde, très-jeune, en toilette décolletée. Nous regardons lady Seyfried; nous ne faisons pas erreur, entre le portrait et elle, il existe une vague ressemblance; cette pauvre vieille a, jadis, été jeune et jolie. Elle a un sourire, un geste d'enfant, ferme la porte, met un doigt sur ses lèvres, rentre la tête dans ses épaules et nous regarde de côté.

« Il y a une histoire là-dessous ? demandons-nous à Nordensk, dès que nous sommes seuls sur le chemin qui nous ramène à Kirckwall.

— Certes, et une curieuse. »

Lord Seyfried, fils de lord Tropness, était joueur,

ivrogne et libertin. Sa haute situation, sa grande fortune lui permettaient de donner libre cours à ses mauvais penchants, et il ne s'en faisait pas faute.

Un beau matin, après une nuit passée à festoyer à son club, il fut pris de l'étrange fantaisie d'aller rendre visite à ses nobles parents, en déplacement à Cowes, dans l'île de Wight. Il se dirigea donc vers la gare, prit son billet pour Southampton et monta en wagon.

Il était complétement ivre en sortant du club, le grand air lui avait fait du bien ; pour achever de se remettre, il entra dans le petit cabinet de toilette attenant à son compartiment, et se livra à d'énergiques ablutions.

Quand il rentra dans son compartiment, il vit sa place occupée par une jeune et jolie femme que sa présence inopinée parut beaucoup effrayer. Elle poussa de petits cris, se tapit dans un coin, jetant autour d'elle des regards inquiets. Ils étaient bien seuls, le train, un train de vitesse, ne devait s'arrêter qu'à destination.

Lord Seyfried, dégrisé, s'efforce de rassurer sa compagne ; il lui prodigue les attentions, les prévenances, est pour elle aux petits soins, et pour que la pauvrette ne le prenne pas pour un malfaiteur, il se nomme, fait connaître qui il est.

Ce renseignement paraît produire bon effet, Lucy, elle a révélé son nom, s'adoucit peu à peu, sa voix devient moins farouche, son abord moins sauvage. Elle laisse prendre ses mains ; elle les a longues et fines ; elle laisse prendre sa taille souple, et ses lèvres

rouges et épaisses ne refusent pas le baiser qu'on leur demande ; ses regards même semblent promettre bien davantage. Mais le train a ralenti sa marche et s'arrête ; les voyageurs sont arrivés.

Lucy change subitement d'allure ; elle se précipite à la portière, demande du secours, crie, se démène de son mieux. Elle a été, par trahison, enfermée avec un gentleman déloyal, qui a lâchement tenté d'abuser de son innocence et de sa faiblesse. Elle montre son chapeau bossué, sa robe froissée, son parapluie cassé !

On s'attroupe, on s'indigne, on arrête lord Seyfried, puis on le relâche quand on sait à quel personnage on a affaire ; mais deux jours plus tard, il est cité devant la justice de son pays pour rendre compte de sa conduite.

Lucy, professeur de piano sans élèves, septième fille d'un employé du chemin de fer, n'avait pour dot que sa jolie figure. Elle cherchait aventure et ne veut pas laisser échapper l'occasion que la fortune vient de jeter sur sa route ; elle entend en tirer bon parti.

Lord Seyfried n'attendit pas le jour où il devait comparaître devant la cour de police de Bow street ; il s'y fit remplacer par son valet de chambre, chargé par lui de donner des explications au juge. Depuis longtemps, il devait chasser et pêcher dans le Nord ; il mit son projet à exécution. Des lettres d'un ami l'inquiétèrent au sujet de son procès : il voulut faire perdre ses traces, et passa dans le Sutherland, du Sutherland dans le Caithness et du Caithness

dans les Orcades, où il s'arrêta, pensant qu'il était en sûreté, et que jamais personne ne s'aviserait d'aller le chercher à Kirckwall.

Lucy, elle, s'était adressée à une de ces agences qui, dans les grandes villes, font profession de venir en aide aux jolies filles dans l'embarras. L'agent lui expliqua les avantages de sa position ; elle peut, dit-il, se faire épouser, devenir lady, ou au moins recevoir une grosse indemnité. Lucy refuse toute indemnité. La perspective de devenir une lady lui a tourné la tête; elle veut être épousée, bon gré, mal gré, et tous moyens lui seront bons pour arriver à un résultat aussi inespéré.

L'indiscrétion d'un domestique lui a fait connaître la retraite de lord Seyfried. L'agent lui prête la somme nécessaire; elle le remboursera avec bénéfices après le succès de l'entreprise. Lucy se met en route, à la poursuite de sa victime.

Un jour que lord Seyfried, très à court de distractions, regardait, du « pier » de Kirckwall, arriver le bateau de Leith, il eut la désagréable surprise de reconnaître Lucy parmi les passagers.

Le bateau ne devait faire qu'une relâche de courte durée à Kirckwall et continuer sa route pour Lerwick, dans les Shetlands. Seyfried eut promptement pris son parti; il laisse Lucy descendre à terre et, pendant qu'elle le cherche à Kirckwall, il s'embarque et arrive à Lerwick. Lucy l'y suit. Il revient à Kirckwall, Lucy était derrière lui; mais, cette fois, instruite par l'expérience, elle sut se dissimuler et usa d'un odieux stratagème pour obliger Seyfried à céder.

Une loi d'Écosse veut que deux fiancés qui ont passé seuls une nuit sous le même toit soient considérés comme époux. Dans leur situation, Lucy et Seyfried pouvaient passer pour fiancés ; il s'agissait donc pour Lucy, comme le lui avait expliqué son conseil, de passer une nuit sous le toit de Seyfried.

Un jour, ou plutôt un soir, Lucy se présenta au cottage habité par Seyfried, le cottage d'où nous sortons; Seyfried ne voulut pas la recevoir. Elle resta toute la nuit à le supplier, à se lamenter, et, le lendemain matin, sortit au vu et su de plusieurs personnes qui la rencontrèrent. Lucy fit les démarches voulues, remplit les formalités nécessaires et fut déclarée bien légitimement mariée à lord Seyfried.

Quand celui-ci apprit que les poursuites entamées contre lui à Londres avaient pris fin par le fait de son mariage, il se mit à rire; mais sa joie fut de courte durée. Ses efforts, ceux de ses amis furent vains, il était bien et dûment marié, et, à son corps défendant, était devenu l'époux de la belle Lucy. La consommation du mariage n'était plus qu'une formalité que, du reste, il refusa d'accomplir.

Tous les magistrats d'Édimbourg, ceux d'Inverness et d'Aberdeen lui donnèrent tort. Il entra d'abord dans une violente colère, ce qui était son droit, et ensuite il jura de se venger, ce qui, en général, ne sert pas à grand'chose.

Lucy s'était, de par la loi, installée dans le cottage de son mari et y remplissait le rôle de légitime épouse. Dans les premiers jours, il l'eut en horreur et ne voulut pas la voir; puis, peu à peu, il céda à l'in-

fluence de son aimable nature, au charme de sa beauté. Il devint bon époux, très-épris de sa femme, qui lui rendait son amour et sa tendresse.

Ils prirent le parti de s'installer à Kirckwall et d'y vivre loin des importuns et des curieux. Cette existence monotone, insipide, les rendit promptement idiots; ils vécurent heureux et n'eurent pas d'enfants.

Lord Seyfried partit le premier; sa femme est, depuis cette époque, devenue un peu folle.

CHAPITRE IX

THURSO. — CAITHNESS. — SUTHERLAND. — DUNROBIN CASTLE.

I

Thurso. — Le matin. — La ville. — La plage. — John O'groat's house.

Il est à peine deux heures, déjà le soleil luit et frappe gaiement à nos vitres; il entre sans gêne et sans obstacle, par les fenêtres dépourvues de persiennes et de rideaux.

Nous sommes bientôt dehors : il fait un temps superbe, nous voyons de grandes raies de lumière, des ombres portées, des oppositions de tons qui remplacent la teinte grise et uniforme des jours passés.

La ville dort encore : dans toute la grande rue, la Victoria street de Thurso, pas un passant, pas un signe de vie. Rien d'étonnant comme l'aspect de cette ville éclairée par le soleil, et cependant déserte et abandonnée.

Nous gagnons la mer. Thurso est au fond de la baie. L'œil fait le tour de la plage, suit les lignes des falaises, s'arrête sur les eaux d'un gris verdâtre fin et délicat. La brise soulève de petites lames que transperce la lumière. A l'horizon, s'élèvent des vapeurs

molles, blanches, légères, qui estompent les côtes et promettent la pluie pour le milieu du jour.

Le soleil monte lentement, caressant de sa lumière éclatante le sommet des falaises couvertes de prairies. L'Océan resplendit; il est comme zébré de longs traits de feu. Deux bâtiments vont en sens inverse, là-bas, bien loin; leurs voiles se couchent, disparaissent presque, et tout à coup se redressent.

Pas d'effets violents, pas de couleurs heurtées. Les spectacles de la nature du Nord ont une harmonie à eux, une tristesse pénétrante à laquelle il est impossible de se soustraire, et dont l'impression est ineffaçable.

Une solitude absolue, aucun bruit humain. La mer gémit et se plaint. Les mouettes courent à travers les lames, en poussant des cris aigus. Des corbeaux croassent d'une façon sinistre, s'abattent sur des rochers, au-dessus de nos têtes. De grands hérons s'avancent sur le sable, guettant la proie que leur apporte la marée. Puis, les heures s'écoulent, les nuages, lentement, ont envahi le ciel et cachent le soleil. La brume couvre la terre et s'étend sur l'eau. Un vent froid et humide s'est élevé, il faut se retirer, le spectacle est fini, la toile est baissée.

Les rues de Thurso sont aussi larges que celles de Kirckwall sont étroites. Du côté des maisons, règne un trottoir dallé, sans saillie; la chaussée est occupée par des pelouses, des prés dans lesquels paissent des troupeaux. Les seules voitures qu'on rencontre sont un petit caisson à bras qui transporte les dépêches et les paquets de la poste, et un omnibus qui, deux fois

par jour, va au chemin de fer. Quand il fait beau les voyageurs montent dessus, et les bagages occupent l'intérieur ; quand il pleut, c'est le contraire qu arrive.

Au centre de la ville, la plupart des maison comptent un et deux étages ; aux extrémités, elles n sont élevées que d'un rez-de-chaussée. Ces maison sont construites en pierre apparente et jointoyée Les murs sont très-épais, et les fenêtres fixes le plu souvent, afin d'éviter toute issue, tout passage a vent et au froid.

Dans la partie de la ville rapprochée de la me s'élève un groupe de maisons qu'habitent les pêcheurs. Maisons et habitants ont l'aspect misérable cependant nous n'y rencontrons aucun mendiant ni femmes, ni enfants n'y tendent la main.

L'hôtel de ville est moderne, architecture anglo-saxonne, formes et dimensions très-simples. Le églises et les chapelles sont en grand nombre et ressemblent à celles qu'on voit partout, en Angleterre La métropole envoie des modèles qu'on reprodui d'une extrémité à l'autre du royaume.

L'édifice le plus curieux de Thurso est une fontaine circulaire placée dans une rue latérale. A certaines heures, toutes les ménagères se réunissen autour d'elle, leur cruche à la main. Ces femme attendent patiemment leur tour de puiser de l'eau A peine si, de loin en loin, on les entend échange une parole ; jamais de réclamations ni de propo aigres.

L'*Hôtel royal* de Thurso est d'un confortable qu

étonne. Les quelques chambres qu'il compte sont vastes, d'une propreté irréprochable. Les lits sont immenses, avec cinq ou six couvertures qui ne sont pas superflues. Les bougies de suif sont remplacées par des bougies de cire. Les portes des chambres restent constamment ouvertes, et quand le voyageur est au lit, l'hôtesse vient lui demander (en gaélique) si tout est à sa complète satisfaction.

A table, des petits cornets de verre placés devant chaque convive contiennent des fleurs; une servante accorte les lui attache à la boutonnière, au moment où il quitte la salle à manger.

Sur le registre des voyageurs, nous relevons, en cinq ans, les noms de deux voyageurs français.

La plage de Thurso est une plage de sable fin, doux et uni, qui ferait la fortune d'une station balnéaire; mais les baigneurs y sont rares. On se déshabille sur le sable, on se jette à l'eau et l'on reprend ses vêtements, avec la candeur de l'innocence. Quand plusieurs baigneurs se rencontrent pour prendre leur bain, à la même heure, les hommes vont à gauche, les femmes à droite. Si un homme regarde de côté, il est très-vivement interpellé. L'eau paraît très-froide, et la sortie du bain est d'autant moins agréable qu'il ne faut pas compter sur le soleil pour se sécher.

En suivant la côte de l'est, on arrive, après un assez long trajet, au point de la côte connu sous le nom de *John O'groat's house* endroit morne, sauvage, absolument désert et inhabitable. Le vent y souffle sans cesse; les marées y soulèvent des lames énormes, et les courants de l'Océan et de la mer du

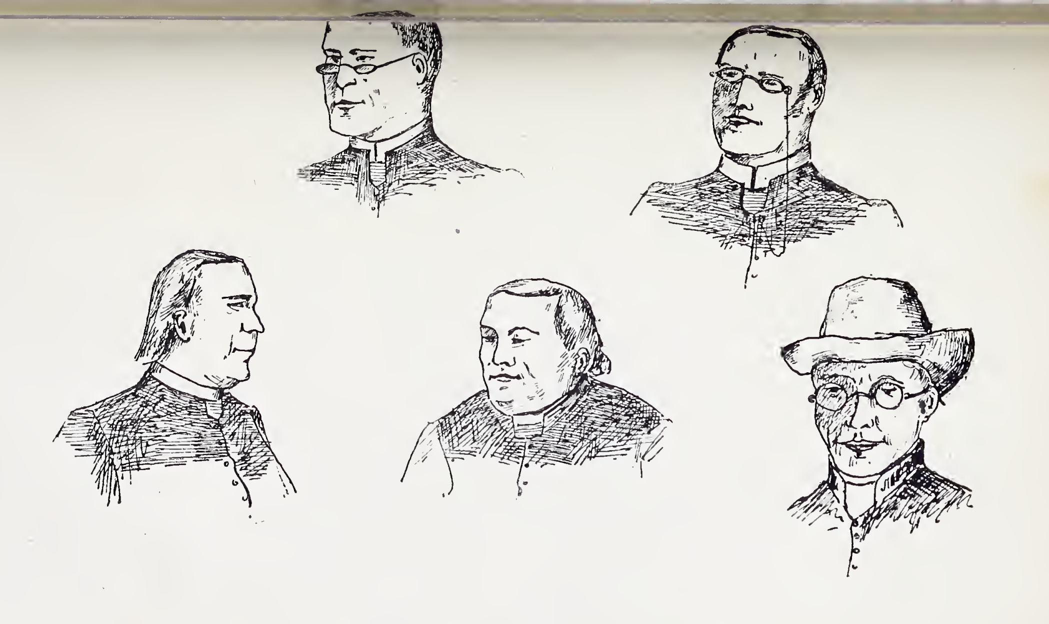
Nord s'y brisent avec fureur. On a construit un hôtel sur la pointe extrême, et bon nombre d'Anglais viennent s'y installer chaque année. A leur retour, ils trouvent que Londres est un séjour agréable, qu'il y fait doux, et qu'il n'y règne ni vent ni brouillard.

II

Le Sutherland. — Concours de revérends. — Dunrobin castle. — Les fortunes en Écosse.

Thurso est à l'extrémité de la partie du comté de Caithness qui fait face aux Orcades. Ce sont les mêmes paysages mornes et désolés déjà vus en allant à Tongue : des champs de cailloux; des montagnes aplaties; des troupeaux chétifs; des habitants misérables. Pas de voyageurs aux stations; c'est à se demander pourquoi le train s'arrête.

A Helmsdale, au contraire, on retrouve la civilisation. Grande affluence. Groupes de clergymen de tout âge, de toute figure et de toutes tenues; les mines patibulaires, les têtes de cafards, les regards sournois, les costumes malpropres, dominent. Il y a pourtant quelques révérends propres et élégants; ils ont le lorgnon à l'œil, les cheveux bien peignés, et ils brandissent leur parapluie comme une arme. Un pauvre diable fait pitié : il est mal vêtu, tient un marmot endormi sur un bras; deux autres s'accrochent à sa longue redingote; sa femme le suit, traînant deux autres rejetons. Plusieurs des révérends



TÊTES DE RÉVÉRENDS.

ont manifestement fait un séjour trop prolongé au bar de la gare.

La place de recteur d'une paroisse voisine est vacante, et les administrateurs ont ouvert un concours pour choisir le nouveau titulaire. Le concours d'éloquence, de charité et de vertus chrétiennes s'est terminé dans la journée. Les concurrents évincés s'éloignent tristement; mais la lutte a été chaude, et ces pieux apôtres, après s'être réciproquement accablés d'injures, ont, paraît-il, été sur le point d'en venir aux mains.

Le chemin de fer suit la côte; le pays change d'aspect. Les montagnes s'enchevêtrent; elles sont hautes, escarpées, couvertes de rochers et de forêts. Elles s'abaissent en approchant de la mer. Sur l'une d'elles, à mi-côte, au milieu d'un épais fouillis, se détache une construction énorme, avec des tours, des toits aigus dont l'aspect est imposant. C'est Dunrobin castle (château du rouge-gorge), la résidence des ducs de Sutherland.

Du vivant du dernier duc, un yacht était constamment amarré dans le petit port; un train complet était remisé sous la gare du chemin de fer qui arrive jusqu'à l'intérieur du parc; des chevaux étaient sellés dans les écuries; le feu des cuisines ne s'éteignait jamais, et les appartements étaient prêts à recevoir les maîtres, toujours attendus.

Cette existence fastueuse a pris fin. Tout ce qui en reste est la statue colossale du feu duc, élevée par sa veuve au sommet de la montagne, en face de son ancienne demeure. Le château est fermé; il attend

son nouveau maître; on laisse seulement l'étrange parcourir les allées du parc désert.

La duchesse a quitté Dunrobin. Un long interrègn s'est produit. Le mariage du fils aîné, du chef de l famille, rendra au château son ancienne splendeur

Le dernier duc de Sutherland a, dans le cours d son existence, donné bien des fêtes. Deux ont, à de titres différents, laissé des souvenirs.

La première a été donnée à l'occasion de son mariage. Tous les parents, tous les alliés de la famille avaient été réunis à Dunrobin. Tous les fermiers gardes et tenanciers du comté, habillés de neuf, aux frais du duc, faisaient la haie sur le passage du cortége. Quarante jeunes filles formaient l'escorte d'honneur de la jeune duchesse. Elles étaient toutes vêtues de soie blanche, portaient au bras un bracelet et au cou un collier exactement semblables, bijoux offerts par le duc et décorés de ses armes.

La corbeille de la mariée contenait sept parures complètes, colliers, pendants d'oreilles, bague et bracelet. Quatre de ces parures étaient en perles et en diamants, deux en perles et turquoises, une en émeraudes. Outre ces parures, dix bracelets en perles, diamants, rubis et améthystes, six en diamants, or et turquoises, quatre en or; dix-huit paires de boucles d'oreilles en perles, diamants, saphirs et émeraudes; deux couronnes et une tiare.

Le jour de son mariage, la jeune duchesse était revêtue d'une robe de mousseline tout unie. Elle ne portait ni un bijou, ni un diamant. Le seul ornement de sa toilette était une couronne et un bouquet

de fleurs d'oranger. Elle était radieuse de jeunesse et de beauté.

Cette duchesse si jeune et si brillante est devenue cette bonne vieille lady que l'on voit aujourd'hui passer de temps en temps dans Hyde-park, et faire le tour de la serpentine, assoupie au fond de sa voiture.

La seconde fête du duc de Sutherland dont la génération se souvient est la fête qu'il donna dans son palais de Londres. Elle fut splendide, éblouissante. Toute la noblesse d'Angleterre y assistait. Les toilettes des femmes ruisselaient de diamants et de pierreries. Au moment où la fête était dans son plus vif éclat, pendant que les femmes les plus jolies, les plus élégantes, les cavaliers les plus fiers, faisaient assaut de grâce et d'esprit, s'abandonnaient à la joie et au plaisir, l'orchestre se mit à jouer une marche funèbre, et au travers des salons passa une lugubre procession : vingt cercueils portés par des croque-morts firent le tour des salons, s'arrêtant au milieu de chacun. Le duc les accompagnait, soulevait les couvercles, expliquait le mode de construction de ces cercueils, caisses à jour dans lesquelles la décomposition des cadavres devait être rapide. Puis, gravement, il engageait ses amis à faire leur choix.

La fortune des ducs de Sutherland est colossale. Ils sont propriétaires du comté dont ils portent le nom. Leur fortune territoriale est la plus grande de l'Écosse, où cependant il en existe de si considérables. L'*Economist* en donnait, en 1874, le détail suivant :

Le duc de Sutherland possède (et il n'est question ici que des terres d'Écosse) 476,600 hectares, presque la surface d'un département français. Le revenu de cette immense terre n'est pas en rapport avec sa surface, et ne s'élève qu'à 1,428,675 fr.

Le comte de Breadalbane possède 183,344 hectares, dont le revenu est de 1,475,300 fr.

Le duc de Bucceleugh possède 172,740 hectares, produisant 4,603,550 fr.

Sir J. Mathesen possède 169,824 hectares, donnant un revenu de 487,000 fr.

Enfin, pour abréger cette nomenclature, le duc de Roxburg ne possède que 20,178 hectares, et en tire un revenu de 1,905,500 fr. Il a donc un revenu supérieur à celui du duc de Sutherland, bien qu'il ne possède que 20,172 hectares, au lieu d'en posséder 476,600.

En dehors de leurs terres d'Écosse, les ducs de Sutherland possèdent une fortune dont les chiffres donnent le vertige.

Le duché de Sutherland, traversé par un chemin de fer qui est la propriété du duc actuel, a été, depuis quelques années, l'objet d'essais de culture dont les résultats ne paraissent pas encourageants. On ne voit guère dans les champs que des tas de pierres et de cailloux. Les grandes fermes, aux pignons surmontés d'une *S* colossale, sont désertes ou à peu près, et les engins perfectionnés, charrues, herses, semeuses, faneuses, batteuses, etc., etc. se rouillent sous les hangars.

CHAPITRE X

CALEDONIAN CANAL

I

Le canal. — Les carnets de voyage.

Nous nous embarquons sur le canal Calédonien pour aller d'Inverness à Oban. Il tombe une petite pluie fine, froide et pénétrante. Il faut s'abriter dans le rouf du pont. Le bateau démarre et commence, entre deux berges de boue, son interminable voyage.

Un orchestre allemand est à bord, un de ces affreux orchestres qu'on rencontre sur les bateaux du Rhin. Les musiciens embouchent leurs instruments et commencent leur concert; ils les posent à la première écluse pour aider à la manœuvre; puis ils font une quête et reprennent leur musique, et ainsi de suite jusqu'au moment où un bateau, allant en sens inverse, nous en débarrasse définitivement.

En échange de nos Allemands qu'il a pris, le bateau nous a cédé une troupe de minstrels ou nigers qui se livrent à leurs ébats habituels, à la grande satisfaction des Anglais présents, satisfaction qu'ils expriment longuement et bruyamment.

Le voyage manque d'attraits; quand la pluie cesse, un brouillard épais et moite la remplace; l'air est

lourd, les bords du canal sont luisants, les pierres couvertes de mousse. L'eau est salie; on voit le fond des vagues prendre des teintes blafardes, et le remous des roues soulève une écume fangeuse.

A chaque écluse, tout le monde brave la pluie ou la brume, et va, abrité sous un parapluie, enveloppé dans un manteau, boire du lait et manger des galettes dans quelque auberge installée au bord du canal.

Il y a nombre de jolies femmes parmi les passagers. Ce mauvais temps ne les arrête pas; elles en ont, du reste, l'habitude, et font preuve d'un courage, d'une intrépidité que ne montreraient pas des Françaises.

Presque toutes sont munies d'un petit carnet, sur lequel elles écrivent de temps en temps. C'est là un des mérites de l'éducation des femmes anglaises, un de ceux que nous célébrons avec le plus d'ardeur.

« Les Anglaises savent voyager; elles sont instruites, sérieuses. Quelle différence entre elles et les frivoles et futiles Françaises! Pour elles, le voyage est une étude; on les voit sans cesse occupées à noter les choses dignes d'intérêt, celles qui frappent leur attention. Le soir, elles résument leurs observations, les retrouvent plus tard, et en font leur profit. Les Françaises, elles, voyagent pour se montrer, se faire admirer, et ne conservent de ce qu'elles ont vu, ni un souvenir, ni une impression personnelle. »

Nous avons tous lu bien des passages du même genre écrits par les gens les plus autorisés.

Les petits carnets de nos compagnes de voyage

sont là, déposés sur la table du rouf. Trois surtout irritent singulièrement notre curiosité. Leurs propriétaires sont jolies et gracieuses comme des Anglaises. Que de choses charmantes, intéressantes, imprévues, doivent contenir ces carnets !

Nous sommes arrivés au passage d'une série d'écluses, passagers et passagères s'apprêtent à descendre. Les jeunes filles viennent de fermer et de déposer leurs carnets sur leurs sacs ; elles agrafent l'extrémité de leurs jupes à leur ceinture, remplacent leur chapeau par un béret, endossent un paletot imperméable, s'arment de leur parapluie et ressemblent tellement à leurs frères, à leurs amis, qu'on ne peut plus les distinguer les uns des autres. Les voici à terre ; elles ne regagneront le bord qu'à la troisième écluse ; nous avons plus d'une demi-heure à nous.

Nous commettons une indiscrétion très-vilaine, très-blâmable, et ne lui cherchons pas d'excuse.

Carnet vert, tranche rouge, fermoir doré.

« Commencé mon entraînement pour la saison.

« Fait cinq milles.

« Richard, qui, l'an dernier, a suivi l'entraînement de Peers, pense qu'il vaut mieux aller par brusques augmentations que par gradations régulières. Il m'écrit qu'il s'est bien trouvé de cette méthode, et m'engage à essayer.

« Fait huit milles.

« Frédé, qui m'a accompagnée, juge que je laisse le corps s'appuyer d'une façon inégale sur les mem-

bres inférieurs. Frédé croit qu'il sera difficile de me corriger de ce défaut; il le trouve très-grave.

« Fait de nouveau huit milles.

« Un peu d'enflure aux jambes, non à cause de la fatigue de la marche, mais parce que, voulant mettre exactement d'accord les mouvements des deux jambes, j'ai dû forcer sur la droite.

« Assisté à une course à pied à l'Industrial Hall d'Édimbourg. Les deux *pedestrians* étaient l'Irlandais Abston et l'Américain Wibs. Longueur du parcours, cent milles. Temps accordé, vingt-quatre heures. Costumes de coureurs très-élégants : mode française, vestes de velours, l'une rouge, l'autre bleue; toquets avec aigrette, bottes montantes. *Reunion select.* Départ à neuf heures du soir.

« Retourné à l'Industrial Hall. Les deux *pedestrians* continuent leur marche et ne paraissent pas fatigués. Tout à coup, au quatre-vingt-deuxième mille, Abston s'arrête, le sang coule le long de ses jambes; on l'emporte.

« Wibs continue. A huit heures quarante-cinq, il achève ses cent milles, en avance de quinze minutes sur le temps fixé. Il est déclaré vainqueur. Hurrah! hurrah!

« Fait dix milles.

« Je me suis blessée au pied droit. Il me faut quelques jours de repos; je vais les passer à Oban. J'écris à Perkins de m'envoyer des chaussures plates. »

Carnet rouge, tranches blanches, angles en métal.

« Edward est arrivé. Quelle joie de se voir ! Nous avons examiné nos raquettes. Très-bon état; sèches et légères sans excès; bien à la main.

« Aujourd'hui, partie d'essai. Le ciel heureusement couvert; le soleil ne nous aveuglait pas comme cela arrive « si souvent » dans cette saison. Je pense que mon début a été satisfaisant.

« Edward et Tom ont voulu se mettre tous deux contre Arabelle et moi ; pour égaliser les chances, ils nous ont fait des concessions. Ils ont été battus. Ces combinaisons ne me plaisent pas. Je ne pense pas qu'une telle partie puisse être regardée comme sérieuse.

« Edward est vraiment très-beau; on lit dans son regard la force et l'audace. Quand il court après la balle, ses mouvements sont souples et faciles. Il manie sa raquette et s'élève sur ses pieds avec une aisance surprenante; cependant Tom est peut-être plus adroit ; il a plus de souplesse, plus de ressort dans les mouvements ; son entraînement a été plus complet, mieux dirigé. Ses nerfs et ses muscles sont bien équilibrés. Ainsi, il s'étend pour ramasser la balle, il touche presque terre et se relève d'un bond pour l'envoyer au loin, avec une prodigieuse facilité.

« Dick dit que, au match d'octobre, Tom s'est surpassé. Il a été applaudi à sept reprises...

« J'ai beaucoup réfléchi au sujet d'Edward et de

Tom, et je pense ainsi : Edward est plus fort, plus robuste; Tom est plus souple, plus leste. »

Carnet noir, angles en argent.

« La lune se lève au milieu d'une masse de nuages noirs qui se dissipent peu à peu. Ses pâles lueurs illuminent la surface des eaux. Les blancheurs du ciel, les blancheurs de la mer se confondent à l'horizon; on ne peut distinguer où commencent les uns, où finissent les autres...

« M'man a été très-souffrante cette nuit. P'pa a raison, le pâté chaud au repas du soir est difficile....... »

Carnet violet renfermé dans un étui.

Guide pratique, divisé par jours. Chaque page contient l'indication de l'emploi du temps, des distances parcourues, en suivant un itinéraire fixé d'avance. Rien que des blancs à remplir.

Pression barométrique. Température. Direction du vent. Heures des repas sur les paquebots, aux stations, dans les principaux hôtels : premier déjeuner, sept heures trente minutes; deuxième déjeuner, dix heures; luncheon, une heure; thé, quatre heures; dîner, six heures; thé, neuf heures.

Carnet en toile grise.

Des croquis divers, plus ou moins intéressants.

Au bas du dernier : « Le voyageur, un Français bien sûr, qui ne me quitte pas des yeux... »

Par bonheur, nos Françaises futiles, frivoles et oquettes n'écrivent rien de semblable.

II

Saint-Bénédict. — Le loch Linnh. — La danse des épées.

Des massifs de verdure, deux tours, une flèche et es bâtiments à hauts pignons, avec grands combles, u'on aperçoit de loin. A mesure qu'on approche, n distingue une longue ligne de cloîtres ; par l'ouerture des fenêtres, passent des moines, le front aissé, la tête rasée et les mains jointes dans les ıanches de leur froc. La présence de ces moines en lein pays protestant, au milieu de l'Écosse intoléante et exclusive, cause une profonde surprise.

Ces moines appartiennent à l'Ordre de Saint-Bénéict ; ils ont créé au fort Augustus la plus grande maion d'éducation et d'instruction de tout le Royaume-Jni, et ces immenses constructions sont celles de eur établissement. La noblesse catholique anglaise nvoie ses fils à Fort-Augustus. C'est là qu'on les orme, qu'on les instruit en vue des hautes fonctions ue leur naissance les appelle à remplir dans la potique, l'administration supérieure et l'armée.

Les ressources que possède un tel établissement, e luxe de son installation, sans parler ici du mode 'enseignement et du développement qui lui est onné, en font une institution à part qui n'a pas de imilaire en France.

L'installation des services consacrés à l'enseigne-

ment répond à toutes les exigences pédagogiques Les laboratoires de chimie ont l'importance de ceu de nos Facultés.

L'habitation des élèves comprend une chambr pour les grands, une chambrette pour les petits. Le grands travaillent chez eux, les petits en commun Tous ont à leur disposition des salles de réunion, d fêtes, de billard, de musique, de théâtre, de confé rences.

Pour les exercices physiques, les élèves ont ur bassin de natation, pour l'hiver; des salles d'armes un manége, des pelouses pour le cricket, le polo, l lawn tennis; puis des bateaux pour les promenades les courses à la rame et à la voile.

Un établissement de cette nature serait peut-êtr sans utilité dans une société démocratique comme l nôtre; il répond à un besoin dans une société aristo cratique comme l'est celle de l'Angleterre. Chez nous le dernier des citoyens peut aspirer aux plus haute fonctions; chez nos voisins, ces fonctions sont réser vées à une classe privilégiée, dont les membres son de bonne heure initiés au rôle qu'ils doivent rem plir. Les jeunes gens de la noblesse reçoivent un instruction à part, en rapport avec leur rang et leu fortune : c'est à leur naissance seule qu'ils doiven cet avantage, leur mérite n'y est pour rien. Che nous, c'est la masse de la population qui est instruit et formée. Le choix, la sélection se font plus tard quand les actes, les pensées de l'homme permetten d'apprécier sa valeur et de distinguer les capables de incapables.

Les bâtiments de Saint-Bénédict sont de construction moderne. Ils sont l'œuvre du fils ou du neveu de Pugin, l'architecte que les Anglais appellent le rénovateur de l'architecture gothique, parce qu'il a publié un recueil d'ornements relevés sur des monuments français ou d'origine française.

Au fort Augustus, cesse le canal proprement dit et commence leloch Linnh, qui est en réalité un bras de mer. Il faut changer de bateau, en prendre un capable de résister aux gros temps.

L'aspect des côtes reste le même. Les rochers sont couverts de mousse; le long des flancs des montagnes, l'eau ruisselle en cascades jaunâtres; le navire laisse derrière lui un sillage noir, charbonneux; la brume, qui s'était dissipée un moment, reparaît plus épaisse, et enveloppe toute la nature de son voile gris, triste et monotone.

La journée s'avance; le voyage semble bien long: de l'eau, des pointes de terre qui s'avancent; on croit que c'est la dernière, mais toujours, un peu plus loin, en paraît une autre.

Le son du piebrock se fait entendre à l'arrière; tout le monde se précipite, on espère une distraction. Un jeune officier highlander a placé sur le pont deux sabres en croix, et se livre à la danse nationale avec un entrain qui fait plaisir à voir.

Le personnel des passagers est un peu mélangé. Les gens de la classe moyenne sont bruyants, tapageurs; ils remuent sans cesse, parlent haut. Ceux de la gentry, au contraire, corrects, gourmés, parlent

bas et ne changent pas de place; ce serait manquer de « respectability ».

« Je ne suis pas un lord, moi, s'écrie un gros homme, je veux m'amuser ! » Et il chante à tue-tête.

La nuit vient; on allume les feux du bord, et l'on éclaire le pont avec des torches.

Soudain, au détour d'une saillie de la montagne, apparaît Oban. Toutes les fenêtres de ses hôtels sont éclairées et resplendissent de lumière. Bientôt, on distingue la foule qui encombre les quais ; on entend la musique des salons. La civilisation moderne se montre avec tout son éclat et tout son tapage.

CHAPITRE XI

OBAN

I

Le pays. — Les yachts de plaisance. — Baigneurs et baigneuses.

La ville est en amphithéâtre, au fond de la baie. Le long de la plage, des hôtels, des bars, des magains; sur les flancs de la montagne, des villas de plaiance, des résidences, des bâtiments en construction. La mer est d'un gris vert doux à l'œil; à droite et à gauche, d'étroits passages que suivent les navires pour gagner l'Océan ou le loch Linnh. En face, l'îlot le Kerrara cache l'île de Mull, ferme la baie et l'arite des coups de vent du large.

Oban est une station balnéaire, très en faveur depuis quelque temps; elle ne possède ni casinos, ni héâtre, ni lieux de plaisir. Son climat n'est rien noins qu'agréable; il y pleut souvent, et les brumes sont presque continuelles, Oban doit son succès la sûreté de sa baie, à sa situation géographique ntre les Highlands et les Hébrides, situation qui n fait le centre des plus intéressantes excursions qu'on puisse faire sur terre et sur mer dans l'Écosse lu Nord.

Le matin, l'aspect de la rade, des grandes routes des chemins de montagnes, est gai et animé. Le yachts de plaisance, dont Oban est la station la plu importante, appareillent pour franchir les détroits les cloches des paquebots appellent les passager qu'on voit accourir de tous côtés; les « mail-coachs partent au grand trot de leurs chevaux, « four i hand » superbes, conduits par de corrects cochers e habit rouge; les touristes, sac au dos, s'en vont d'u pas qui ne tardera pas à s'alourdir, et les « excen trics » enfourchent un bicycle, ou montent dans u canot et se servent de leur parapluie comme d'un voile.

Les baigneurs prennent leurs ébats, les baigneuse surtout; elles nagent avec aisance et hardiesse; elle sont jolies pour la plupart et ne fuient pas les regard indiscrets.

Le soir, la scène change; mais l'intérêt reste l même. Les touristes reviennent, les yachts abordent et les grands bateaux de la Clyde, du Caledonian o des Hébrides amènent des flots de voyageurs qu remplacent ceux partis le matin.

Ces yachts, à vapeur ou à voiles, sont une de grandes curiosités d'Oban; ce sont les fiacres d pays : on les loue au mois, à la semaine, à la journée Ils sont tout équipés, toujours prêts à partir; l'équi page est à bord, le commandant sur la passerelle; l cuisinier a allumé ses fourneaux. L'agent de la Com pagnie poursuit les étrangers, fait des offres, arrêt les conditions, et, sur un signe, les passagers s'embar quent; on lève l'ancre et l'on part. On est bientô

oin..... en proie à toutes les horreurs du mal de ner.

Oban, avons-nous dit, n'a ni casino, ni lieu de éunion. Après les promenades, les excursions et les xercices physiques, les seuls plaisirs qu'on y peut rouver sont les bars, où les hommes font une efrayante consommation de whisky, et les thés que les emmes s'offrent à *five o'clock* dans les jardins des lôtels.

On dresse des tentes, non pour se garantir du soeil, mais pour se protéger contre la pluie. A défaut le tente, si la pluie survient, on ouvre son parapluie, m déploie son manteau, et l'on ne quitte pas la place our si peu.

Les femmes sont élégantes, ce que nous appelions utrefois distinguées; quand elles sont jeunes, beauoup sont très-jolies; leur toilette est riche. Elles ortent trop de bijoux voyants, leur démarche st roide; elles se tiennent tout d'un bloc, on les lirait montées sur un pivot, genre et tournure ui depuis quelque temps tendent à s'acclimater chez ious.

Elles se séparent par groupes, suivant leur âge. Elle parlent peu, et si leur conversation n'est pas ntéressante, elle est, du moins, curieuse à écouter.

Groupe de femmes ayant passé la quarantaine : lles boivent du thé très-arrosé de rhum, et mangent les tartines de pain beurré.

— Nous serons, aujourd'hui, privées de la présence lu révérend Amseen.

— Oh! chère, le digne homme est-il malade?

— Non, chère, il est parti pour Rothsay, en déplacement de prédication.

— Que le ciel l'accompagne et bénisse sa parole.

— Je pense qu'il ne peut en être autrement.

— Comme tous ceux de Rothsay vont être heureux de l'entendre! que de bien il va faire là-bas!

— Quelle onction il tient de la grâce divine!

— Quelle énergie, quand dans la chaire il saisit sa tête à deux mains et repousse de son front ses cheveux noirs !

— Et quand il se frappe la poitrine! Pensez-vous, chère, qu'on puisse voir des mains plus blanches, des cheveux plus noirs?

— Parfois, à son air inspiré, on devine qu'il voit au delà de ce monde.

Puis, ces dames forment le projet de ne pas laisser le révérend Amseen quitter Oban sans emporter un souvenir qui lui rappelle le bien fait à leurs pauvres âmes endolories. Chacune formule une proposition; mais les propositions se contredisent; ces dames ne peuvent se mettre d'accord sur la nature, sur le choix de la « chose » qu'elles voudraient offrir. Leur conversation est tellement entrecoupée qu'il n'est pas possible de la suivre. Enfin, ces pieuses femmes repoussent toute idée de cuillers en vermeil, de pantoufles en tapisserie ou de prie-Dieu brodé, de bol à punch ou de boîte à cigares; elles se décident, sur l'instigation d'une amie du révérend, pour une somme d'argent qu'il..... distribuera à ses pauvres.

Et toutes, alors, en forme de conclusion :

— Quelle joie pour sa belle âme!

Deux autres groupes, jeunes gens et jeunes filles, occupent des tentes voisines.

Les jeunes gens fument et boivent; ils sont vêtus de complets clairs, verts, gris, jaunes, à grands carreaux; plusieurs entourent un arbre. Ils sont renversés dans des fauteuils à bascule, ont les jambes en l'air, et un de leurs pieds appuyé à l'arbre contient le fourneau de leur pipe emmanchée d'un long tuyau.

Les jeunes filles sont assises en face. Robes de toile à fleurs (dessins de papier de tenture); petits tabliers à bavette; des casquettes ou des bérets de feutre; de fortes bottes. Elles rient haut et s'efforcent d'attirer l'attention des jeunes gens.

Côté des jeunes gens :

— Pipe brûlée, diablement embêtant.

— Très-difficile réussir une pipe en ce pays, vent rend feu inégal. Pipe chaude d'un côté, froide de l'autre.

— Mauvais vent. Le *Morning* (nom d'un yacht) va fatiguer à la mer.

—Grog trop léger, jeune. Préférerais eau de soude.

Tous de rire.

Côté des jeunes filles :

(Une d'elles se versant une tasse de thé).— Je sèche; il faut que je m'humecte.

— J'ai faim, je vais au râtelier.

— J'ai soif, je vais à l'abreuvoir.

— Voudriez-vous, chère, me dire si Mr Serpain

est avec ses amis? je ne puis rien voir de ma place.

— Oui, chère.

Des rires retentissants se font entendre.

Deux jeunes gens, placés en face l'un de l'autre, dans des fauteuils à bascule, se repoussaient à coups de pied en s'efforçant de se renverser. Leurs pieds ne se sont pas rencontrés, et l'effort a été tel, qu'ils sont tombés l'un sur l'autre.

Une jeune fille appelant : — Mr Serpain, Mr Serpain.

Un ami assis à côté de Mr Serpain : — Crois qu'on t'appelle là-bas.

Mr Serpain : — A moins d'être sourd.

Un autre ami : — Fatigant, entendre crier.

Une jeune fille, à la première : — Mr Serpain ne s'est pas encore déclaré?

— Pas ouvertement. P'pa est parti la veille du jour où il devait venir; mais il a écrit à m'man.

Nous ignorons quelle est, exactement, la situation sociale de tous ces personnages; mais leur manière de vivre, leur tenue est celle de gens bien posés, riches, appartenant, à en juger sur l'apparence, à la classe moyenne supérieure.

« La conversation des Français, des Françaises surtout, est toujours frivole, légère et sans portée. Elle se compose de plaisanteries outrées, de répétitions bizarres; ce que les Français appellent faire de l'esprit, c'est parler en détournant les mots de leur sens véritable. Les Anglais, au contraire, grâce à leur éducation sérieuse, à leur instruction solide, pratique, approfondie, s'entretiennent d'une façon

toujours digne et convenable. (Raddyson, *Voyage en France*.)

A croire ce qu'on raconte si volontiers, on pourrait penser qu'en Angleterre garçons et filles vivent dans la plus étroite familiarité, comme de bons camarades. La vérité est que les garçons redoutent, beaucoup plus qu'ils ne le désirent, la société des jeunes filles. Les mariages forcés leur inspirent une crainte salutaire qu'ils poussent un peu loin. L'éloignement des jeunes gens a même pris de telles proportions, qu'il est devenu un des thèmes favoris les plus propres à exciter la verve des journaux satiriques. C'est ainsi qu'il n'y a pas longtemps, le *Graphic*, dont nous avons reproduit quelques illustrations, annonçait la création d'un magasin livrant aux maîtresses de maison, en même temps que le matériel d'une fête, des danseurs en caoutchouc. Ces danseurs modèles seraient, dit le *Graphic*, accrochés dans le vestiaire; chaque danseuse ferait son choix, gonflerait son cavalier et le trouverait, toute la soirée, infatigable, toujours frais, dispos, et, certes, plus aimable, plus empressé, plus spirituel que s'il était en chair et en os.

II

Le dimanche. — Les offices. — L'épître amoureuse d'un clergyman.

En Angleterre, la journée du dimanche est triste, en Écosse, elle est lugubre.

En Écosse, le dimanche, il est inconvenant de rire, inconvenant de jouer, inconvenant de plaisanter, inconvenant de se promener, inconvenant de sortir pour aller ailleurs qu'à l'office, inconvenant d'avoir une canne à la main; le parapluie seul est respectable.

Personne sur la plage, personne sur le port; les bateaux semblent abandonnés. Pas une embarcation, pas un baigneur, pas un promeneur, pas un enfant, pas un chien. Toutes les boutiques sont fermées, les portes des bars sont closes, la gare du chemin de fer est close, la poste est close, le télégraphe aussi; pas une fenêtre n'est ouverte, pas une cheminée ne fume. La table, dressée depuis la veille, sera servie jusqu'au lendemain; on mangera froid, le ménage restera en désordre.

L'heure de l'office n'est pas encore venue, l'église et les chapelles se préparent. Elles sont à côté les unes des autres; on est embarrassé pour choisir, tant les sectes dissidentes sont nombreuses. Les chrétiens libres, les presbytériens, les méthodistes, les puritains, les sandumaniens, etc., se disputent le salut des âmes des pauvres humains.

Nous entrons dans l'église libre d'Écosse, petit édifice d'architecture saxonne, couvert par une charpente apparente, en sapin blanc verni. Pendant que nous regardions, un clergyman en surplis blanc sort de la sacristie, les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine. Il se prépare à faire entendre aux fidèles la parole de Dieu, et s'agenouille dévotement, l'air contrit.

Il tourne furtivement la tête, ses yeux parcourent 'église, il s'assure qu'il est seul, nous étions trop oin pour qu'il pût nous apercevoir; alors il se relève ivement, s'approche d'un banc et, prestement, glisse un carré blanc sous une tablette.

En un instant il a repris sa pieuse attitude, son air ecueilli, et rentre dans la sacristie.

A notre tour, nous regardons autour de nous, nous ommes encore plus seul que ne l'a été le révérend, et nous nous approchons du banc: Sur une plaque de uivre, on lit le nom de Mss Godwood. L'angle l'une enveloppe de lettre passe en dessous; nous ttirons la lettre à nous et..... la mettons dans notre poche.

C'était mal agir, nous dira-t-on; hélas! oui; mais nous n'avions pas d'autre moyen de connaître ce que e révérend peut bien avoir à dire à Mss Godwood, t pourquoi emploie-t-il un tel moyen de correspondance. Peut-être est-ce une occasion que nous offre a Providence de sauvegarder la morale et la vertu.

La lettre, car, à en juger par l'apparence, c'était bien une lettre, était écrite sur du papier épais, égèrement bleuté; elle avait été probablement mal achetée et s'était ouverte, ceci soit dit à notre excuse.

Une fois dehors, nous tirons la lettre de son enveloppe, et nous lisons :

« Bien chère sœur en Notre-Seigneur,

« Le divin Maître m'a secouru dans ma détresse; il visité son indigne serviteur et lui a dévoilé les plaies ecrètes de son cœur.

« Mon âme est amollie, je ne suis plus l'homme fort de l'Écriture. Celui qui, autrefois, était entre tous vaillant et prêt à la lutte...

« J'entrevois les sublimes et célestes clartés des élus. Mes ardentes prières demandent au Ciel de me réunir là-haut à ma chère sœur en Notre-Seigneur, si les trahisons humaines me séparaient d'elle ici-bas... »

Suivaient deux pages du même genre.

« Voyez en moi l'époux de l'Écriture, celui qui doit guider vos pas, vous éviter les épines et les ronces du chemin de la vie, vous soutenir dans les combats et vous aider dans vos faiblesses...

« Je vais, dans un instant, monter en chaire et faire entendre aux pécheurs la parole de Dieu. Mes yeux iront chercher les vôtres, mes paroles s'adresseront à vous.

« Demain, à trois heures, chez Mss Ramsay.

« Un regard de vous me fera comprendre ce que je puis espérer.

« Votre frère en Notre-Seigneur. »

Nous ne regrettions plus du tout notre indiscrétion.

Évidemment, le revérend parlait pour le bon motif, la vertu était sauve.

Nous rentrons dans l'église. Nous voulions voir ce qu'était, au physique, Mss Godwood. La voici assise à son banc; elle n'est ni jeune, ni belle, et son extérieur ne paraît pas celui d'une conquête fort dési-

rable. Renseignements pris, il résulte que ladite Mss Godwood est la veuve d'un riche boucher de Glascow, et que sa main compte de nombreux aspirants.

La sortie des offices crée un peu de mouvement dans les rues; elles reprennent bien vite leur aspect morne et désolé. A l'hôtel, dans les salons, quelques Anglaises bravent le scandale et font leur éternelle correspondance. Les pianos sont fermés à clef.

Un gentleman est étendu dans un fauteuil; il a près de lui une bouteille de whisky; il dort et ronfle bruyamment. De temps en temps, il se réveille, boit et se rendort. Ce digne chrétien sera certainement ivre ce soir; mais il aura la conscience d'avoir sanctifié le saint jour, sans s'être livré à aucune œuvre manuelle.

III

Une querelle. — Un mariage rompu.

Grand tapage à la porte de l'hôtel. Tout le monde est dehors. Deux gentlemen se collettent et se malmènent de la façon la plus brutale, à grands coups de pied et de poing. Personne ne cherche à intervenir; on les laisse vider leur querelle. C'étaient ce que nous appellerions des messieurs; à leur linge, à leurs vêtements, on devait les croire bien élevés; ils se battaient comme des gens de la pire espèce.

L'un d'eux fut mis en si mauvais état, qu'il fallut l'emporter; le combat prit forcément fin.

Voici le sujet de la querelle.

Sotmay, un célibataire, fut, sur le tard, vers la quarantaine, pris du désir de se mettre en ménage. Il s'ouvrit de ses intentions à son ami Euston, qui, moyennant commission, bien entendu, promit de s'occuper de l'affaire. Peu de temps après, ledit Euston prévient son ami qu'il comptait parmi ses relations une jeune fille parfaite à tous les égards; jeunesse, grâce, beauté, vertu, elle avait tout en partage, ressemblant en ceci à toutes les jeunes filles à marier d'Angleterre, de France et d'ailleurs. Sa dot était mince; mais c'était là un détail aux yeux de Sotmay, fort riche par lui-même et à la tête d'une importante maison de commerce (Sotmay and C° limited, Glascow), poissons secs et salaisons.

Euston parla donc de Miss Celia à Sotmay et de Sotmay à Miss Celia. Une entrevue fut décidée, et les deux futurs fiancés se rencontrèrent à une lecture de bienfaisance, « matinée aux lumières », à l'hôtel Victoria.

Les dames étaient habillées, c'est-à-dire que les dames qui avaient des épaules et d'autres avantages, et celles qui n'en avaient pas, pouvaient mettre au jour les mystères de leur corsage. Celia put faire valoir les mérites de sa charmante personne.

L'impression produite sur Sotmay fut favorable. Quant à celle produite sur Celia, il n'en fut pas question; elle importait peu. Jamais fille anglaise a-t-elle refusé un époux?

Sotmay pria Euston d'engager Celia à quitter sa sortie de bal, descendue bien bas pourtant, et qui

néanmoins cachait encore sa taille. Celia s'exécuta avec empressement. Sotmay pria Euston d'offrir le bras à Celia pour la faire marcher, afin qu'il vît si elle était grande ou petite, si sa démarche était « respectable », c'est-à-dire roide comme un bâton. Celia sortit avec avantage de ces diverses épreuves.

Sotmay fit alors une observation assez juste. — Je ne dois pas, dit-il, passer ma vie avec une femme en costume de bal; je voudrais bien savoir si miss Celia est aussi séduisante en toilette de ville, chez elle, dans un salon, qu'elle l'est au milieu d'une fête.

Rendez-vous est pris chez un ami commun. Celia parle, se livre à une conversation spirituelle, vive et animée, se met au piano, chante, montre enfin tout le brillant de son éducation, tous les charmes de son esprit.

— Elle paraît moins bien faite en robe sombre qu'en robe claire, fit Sotmay, et aussitôt Euston offre le bras à Celia et lui fait traverser le salon. Et ses cheveux? D'un mouvement maladroit Euston fait tomber le peigne qui nouait le petit chignon de Celia, et ses cheveux fauves tombent jusqu'au bas du cou, ce qui est beaucoup pour une Anglaise. Mais ses dents? Et Celia sourit, montrant trente-deux perles destinées à devenir des morceaux d'ivoire jaune.

Sotmay était de plus en plus ravi, enthousiasmé; seulement cet ensemble de perfections, cette réunion si complète d'avantages physiques et moraux l'inquiétait. Il fit part à Euston de ses incertitudes, de ses perplexités. Euston se mit à rire et insista vive-

ment pour que Sotmay se déclarât d'une façon officielle ou écrivît quelque billet. Il voulait s'assurer le payement de la commission à laquelle il avait droit, tant de la part de son ami que de la part de la famille de miss Celia.

Sotmay demanda à réfléchir.

Le résultat de ses réflexions fut que les perfections de miss Celia l'inquiétaient, qu'il ne se trouvait, décidément, pas digne de posséder un pareil trésor.

Euston réclama sa commission, Sotmay refusa, bien entendu; de là injures, querelle, et la scène violente à laquelle nous venions d'assister.

CHAPITRE XI

LES HÉBRIDES

I

: révérend Bugnall Johnston.— Aspect des Hébrides. — Portree. — La pluie. — Le brouillard.— Les génies Browny et Greegach.

Des amis de Londres nous ont recommandé au vérend Bugnall, missionnaire envoyé dans les ébrides par une des innombrables sociétés bibliques Londres. Ce Bugnall est un descendant du Johnston qui fit un voyage aux Hébrides en 1773, en écrivit la relation. Son petit-neveu a en sa ssession des notes importantes laissées par son rent. Il leur a joint des renseignements précieux cueillis par lui-même, et nul mieux que lui ne ut, nous assure-t-on, nous faire voir et connaître Hébrides.

Ce digne clergyman, quoique encore jeune, passe, puis longtemps, une partie de l'année dans les ébrides, évangélisant et instruisant ces pauvres pulations, remplissant les devoirs de son minis-e dans les conditions les plus pénibles et les is ingrates. Il brave le climat, les privations, et

tous ses efforts tendent à relever le moral des hab tants de ces tristes îles.

On lui avait écrit pour le prévenir de notre arrivé on nous répondait de son accueil. On craignait seu lement que, entraîné dans quelque île éloignée pa les devoirs de son apostolat, il ne se trouvât pas Portree au moment de notre arrivée.

Les détails de cette vie d'abnégation et de dévoue ment nous avaient impressionné, et, à part le prof que nous devions retirer de nos relations ave Mr Bugnall, nous nous sentions un vif désir d connaître un tel homme.

Mr Bugnall était à Portree pour nous recevoir il vint nous chercher à bord et nous devina facile ment, prétendit-il; il nous conduisit à son hôtel, l meilleur de Portree, nous installa et ne nous quitt plus.

Le soir, à table, Mr Bugnall but force rasades d champagne; au salon, il dansa un *reel* très-réuss avec les plus jolies filles. Il eut un vrai succès, et n'étaient son col rabattu, sa redingote boutonné droit, on ne l'eût certes point reconnu pour un homme d'église.

Le lendemain, quand il entra dans notre chambre nous avions le front appuyé contre les vitres de la fenêtre, nous regardions mélancoliquement l'eau du ciel tomber dans l'eau de la mer, et étions en proie aux lugubres pensées qu'inspire toujours un auss triste spectacle à un homme habitué à voir le soleil Bugnall, lui, était tout pimpant; il pensait sans doute à ses succès de la veille, et fumait avec entrain une

ipe en bois au tuyau recourbé. Il nous proposa une romenade sur la plage.

Pour toute réponse, nous lui montrons les vitres ouettées par la pluie et ruisselant d'eau.

— N'est-ce que cela? Si la pluie doit vous arrêter, u'êtes-vous venu faire aux Hébrides? Vous serez ondamné à garder la chambre deux jours sur trois u moins, pendant la belle saison. Dans les Hébrides, a moyenne des jours de pluie est de 244 par an, et endant les 122 jours restant, il fait du brouillard. Cependant, pour être juste, il faut reconnaître que arfois en été le soleil a la force de percer le brouillard et de se montrer plusieurs heures par jour. Dans es belles années, celles qui ont laissé un souvenir, n a compté jusqu'à 60 jours pendant lesquels le oleil s'est montré.

— Comment se fait-il que, dans des conditions ussi peu attrayantes, les Hébrides soient devenues n but d'excursions, un lieu de villégiature, et que ortree, le seul endroit que nous connaissons encore, t pris un tel développement et se soit couvert de onstructions importantes?

— Le besoin de changer de place, de voir du nouveau, d'aller à l'inconnu, a décidé, en ces derniers emps, quelques voyageurs curieux et chercheurs à enir voir ce qu'étaient les Hébrides. Personne alors e les connaissait. A ces premiers voyageurs se ont joints des oisifs voulant se promener, pêcher, hasser, prendre des bains. Il a fallû les loger, les ourrir. On a élevé des hôtels le long de la côte, aux oints les plus pittoresques. Des complications de

plus d'une sorte ont rendu, depuis quelque temps l'accès du continent difficile aux Anglais; ils ont dı rester chez eux. Le nombre des visiteurs a augment en Écosse; les Hébrides ont profité de ce mouvement Il valait encore mieux venir à Portree voir du nou veau que garder la maison ou retourner dans des en droits trop connus, trop fréquentés. L'exploitatioı du voyageur a donc pris un grand développemen dans certaines îles, qui, par suite, ont subi une véri table transformation; mais toutes les autres, et mêm les parties des grandes îles éloignées des points habi tés par les touristes, ont gardé leur apparence pre mière. Elles ne diffèrent de ce qu'elles étaient autrefoi que par des changements politiques et sociaux qu nous examinerons plus tard. Les Hébrides ont, très peu d'exceptions près, conservé un puissan caractère d'originalité, et quiconque aime le nouveau l'inconnu, fait bien de les visiter. Mais, pour tire quelque fruit d'un voyage de ce genre, il ne fau craindre ni la pluie, ni le brouillard, et prendre su soi de braver l'inclémence du climat.

Un moment après, enveloppé de notre manteau d caoutchouc et abrité sous notre parapluie, nou suivions la côte pour aller visiter la grotte du princ Charles.

La pluie cessa; elle fut remplacée par le brouil lard; le soleil parut un instant, puis la pluie tomba le brouillard revint; le tout avec une régularité jamai démentie.

Tout le long de la plage, de nombreux promeneurs notre compagnon les connaît tous. Il échange de

saluts avec les hommes, des sourires avec les femmes. Il s'arrête à chaque pas, tient des propos des plus mondains, nous présente comme « le Français » dont il a annoncé la venue. On lui parle du pick-nick de la veille, de la chute de miss *** qui s'est laissé désarçonner, d'un bar où le whisky était diablement bon, etc. Notre apôtre se montrait à nos yeux sous un aspect nouveau et inattendu. Il était difficile de se figurer sous ces dehors légers un champion de la vraie foi, consacrant ses jours à propager la sainte vérité, et allant au fond des solitudes consoler, instruire les malheureux confiés à son zèle.

Du reste, il ne cherche pas à paraître autre qu'il n'est en réalité. Une fois la glace rompue entre nous, il se montre sous son véritable jour : joyeux vivant, gai, spirituel, ni dévot, ni cagot, très-satisfait de trouver dans l'exercice de son ministère une profession lui assurant le moyen de vivre grassement, facilement, aux frais de la société dont il est le représentant.

Il jouit d'un traitement avantageux, vient passer l'été dans les Hébrides, y fait des excursions, des promenades en joyeuse compagnie. Il a ainsi fini par bien connaître le pays, et, pour ce motif, est très-recherché. Il ne veut pas se marier; il préfère rester célibataire, il verra un peu plus tard.

Quant à évangéliser, à prêcher en plein vent, la chose paraît facile à distance; de près, on en voit les difficultés. Ses efforts seraient vains. Depuis longtemps il a reconnu qu'il perdrait son temps et sa peine, et s'est résigné à tout attendre des circonstances.

Les habitants des Hébrides, les *natifs*, ont ur religion à eux, religion à peine connue, se rappro chant, il est vrai, de celle d'Écosse, mais en diffe rant par certaines croyances que « la volonté divin pourra seule arracher de leur cœur ». Ces croyance reposent sur un mélange d'erreurs et de superstition qu'il est invraisemblable de voir encore debout e Europe, au dix-neuvième siècle. C'est ainsi que le Hébridiens attribuent à deux génies bienfaisants Browny, la vierge féconde, et Greegach, le vieillar à barbe blanche, le pouvoir de faire mûrir les fruit et germer les semences. Pour se les rendre favo rables, ils leur offrent des sacrifices de victuailles e de lait frais.

II

En excursion. — Les récoltes. — Le bétail. — Les Hébridiens Une hutte. — Un moulin. — Les Cuchullin-hills. — Locl Cornisk. — Camasunary.

Nous partons en excursion après avoir frété ui char du pays attelé de deux chevaux. Nous devon aller d'abord au loch Cornisk, à l'extrémité sud de l'île de Skye, rentrer à Portree et remonter ensuite à Quiraing et Uig, dans le nord.

A peine avons-nous fait quelques tours de roues qu'un camarade de notre cocher, installé à côté de lui, tire de sa boîte un accordéon et se met à le ma-nœuvrer avec une ardeur que rien ne peut calmer C'était une manière de nous faire honneur, et tout le

ɔng du chemin, dès qu'il apercevait une hutte ou n passant, bien vite son instrument annonçait des ôtes de distinction.

La route est triste et monotone; pas une forêt, pas ıême un arbre; à peine quelques cultures; des maıis, des champs de pommes de terre. Les seules éréales qui puissent germer dans ces terrains ingrats ɔnt l'avoine et l'orge. La surface du sol est presque ɔujours couverte de rochers qui rendent le labourage ès-difficile.

Les terres se distinguent en longues terres, celles ı'on peut labourer, et en courtes terres, celles qu'on e peut retourner qu'avec la bêche.

L'orge exige d'abondants engrais; il rend environ x pour un, presque autant que la meilleure terre de titudes plus favorisées; mais sa culture est si pé-ble, qu'en général on lui préfère l'avoine. Quand moment de la récolte est venu, on arrache les épis orge et l'on scie ceux d'avoine. On les charge dans grandes caisses traînées par un ou deux chevaux, on les réunit en tas. Afin de séparer la paille du ain, on met le feu aux tas ainsi préparés : moyen ırbare qui détruit la paille, et qui fait perdre au grain qualité.

Les habitations sont rares; on n'en rencontre qu'à grandes distances les unes des autres. Elles ont ıspect misérable. Des jardins plantés de légumes s entourent; on n'aperçoit jamais ni fleurs, ni arbres uitiers.

Le bétail est de petite taille, les troupeaux peu nom-eux ; quelques vaches sont dépourvues de cornes.

Les hommes que nous rencontrons sont aussi laids qu'ils le sont partout ailleurs. Les femmes sont, dès leur plus jeune âge, fatiguées par des travaux excessifs, rudes et pénibles; elles sont usées par les privations. Leur apparence est celle d'êtres malingres et souffreteux. On nous assure qu'il n'en est pas toujours ainsi, et que les filles des taksmen que nous verrons sont souvent fort belles.

Nous avions eu la précaution d'emporter des provisions avec nous, et, pendant que notre attelage se repose, nous entrons dans une hutte pour y déjeuner à l'abri.

C'est une maison de pierre brute et de terre à demi enfoncée dans le sol; il faut descendre pour y pénétrer. L'épaisseur des murs d'enceinte est excessive. Ces murs se composent d'une double enveloppe de pierre dont l'intervalle est rempli de terre. Çà et là, comme au hasard, une ou deux étroites ouvertures. De grandes dalles de basalte, placées en encorbellement les unes sur les autres, forment la toiture. Les interstices sont remplis avec de la terre dans laquelle ont pris naissance des plantes grêles d'un vert pâle, des lichens durs et serrés. Le toit déborde considérablement sur le parement des murs. Un fossé d'assainissement reçoit les eaux pluviales et les entraîne. L'humidité est en ces pays le grand ennemi de l'homme; il fait tous ses efforts pour s'en défendre.

L'intérieur de la hutte est divisé en trois compartiments : le premier sert de cuisine, de magasin aux provisions; c'est là qu'on prend les repas; le second

sert de chambre à coucher, et le troisième d'écurie. Pas de cheminée, le feu brûle au milieu de la pièce; un trou dans le toit laisse échapper la fumée; mais le plus souvent la pluie oblige à fermer ce trou. Les séparations des pièces sont faites au moyen d'un clayonnage hourdé en terre. La porte est formée de tiges d'arbrisseaux clouées par couches horizontales. Le bois est si rare dans le pays, que son emploi est chose de luxe.

Les meubles sont primitifs : une grande caisse servant de bahut, des blocs de pierre pour siéges; les lits composés de matelas de varech. Les ustensiles de cuisine comprennent quelques vases de terre, une grande marmite en fonte et des sébiles en bois, le tout rapporté d'Inverness.

On nous offre du poisson fumé et des galettes d'avoine. Les Hébridiens, comme les Irlandais, ne mangent guère que des pommes de terre. Ils boivent de l'eau et, quand ils peuvent, du whisky frelaté.

La hutte était habitée par trois personnes seulement : le père et ses deux filles; la mère était morte. La famille comptait encore trois fils, deux embarqués sur des bateaux de pêche, le troisième occupé dans une ferme.

En même temps que nous, arrivaient dans la hutte les deux filles, rapportant dans des hottes d'énormes charges de tourbe. Le père fumait, étendu près du feu.

Nous voyons sous un hangar, près de l'habitation, un engin bizarre : un moulin formé de deux meules superposées; celle du dessous est convexe,

celle du dessus est concave. Cette dernière est percée de deux trous : l'un reçoit un long bâton qui met l'appareil en mouvement, l'autre sert à introduire le grain. Ce grain est broyé entre les deux meules, et, pour le recueillir, on soulève la meule supérieure. Une femme suffit à manœuvrer cette machine très-primitive, dont les résultats doivent, on le comprend, laisser beaucoup à désirer.

Il existe pourtant des moulins à eau dans l'île de Skye et dans deux ou trois grandes îles des Hébrides; mais l'éloignement où les habitations se trouvent de ces moulins, joint à la difficulté des communications, fait que le moulin à deux meules est encore partout en usage.

L'hospitalité qui nous avait été donnée dut être généreusement reconnue, et, malgré de véritables largesses, nos hôtes insistèrent pour obtenir davantage, et nous poursuivirent longtemps de leurs importunes réclamations.

Les Cuchullin-Hills commencent à paraître, on devine leur silhouette à travers le brouillard : de leurs flancs noirs, escarpés, se détachent trois pics isolés de la masse de la montagne.

Après avoir dépassé Sligaghan, le chemin devient difficile ; il nous faut laisser notre voiture. Nous traversons des masses rocheuses, noires, sillonnées de ravins, et enfin nous apercevons les eaux vertes du loch Cornisk.

Le lac est parsemé d'îlots couverts d'herbes et d'arbustes. Les mouettes sont les seuls habitants de

ce désert; elles volent effarées; on n'entend pas d'autre bruit dans ces solitudes que leurs cris aigus et stridents.

Le sol est couvert de roches saillantes; leur surface mouillée, glissante, est cachée sous une mousse fine d'un vert jaune.

L'eau du lac est immobile, comme épaisse. Le brouillard rampe le long des flancs de la montagne, se dissipe par endroits, pour redevenir plus fort l'instant d'après. Il descend par masses cotonneuses, nous enveloppe et nous glace. Un coup de vent le chasse, le soleil paraît, il illumine de ses rayons ce lugubre paysage et nous montre, au fond du lac, entre des déchirures de rochers, une petite prairie plantée d'arbres, avec un troupeau de daims paissant tranquillement.

Nous allons jusqu'à cette prairie; un des daims vient à nous, nous regarde un moment de ses grands yeux timides et craintifs, tandis qu'en haut, bien haut, planent deux grands oiseaux de proie qui se perdent dans la brume.

Le froid nous gagne; il faut nous hâter et quitter ces lieux désolés. Nous parvenons à la côte, où nous trouvons une barque qui nous conduit à Camasunary, d'où, après quatre heures à dos d'horribles poneys méchants et durs, nous retrouvons Sligaghan et notre équipage.

III

La grotte du prince Charles. — Loch Staffin. — Quiraing. — Uig. — Un laird hébridien. — Ses filles.— Sa demeure. — La tour des tenanciers. — Un facteur. — Les châteaux. — La gigue.

L'excursion à Quiraing et à Uig est moins difficile que celle du lac Cornisk. Nous montons à bord d'une barque qui longe la côte. Nous nous arrêtons pour visiter la grotte où le prince Charles trouva un abri après la bataille de Culloden. C'est une grotte naturelle creusée dans le roc. Les eaux ont usé les parties friables des roches, et celles restées debout ont pris l'apparence d'un amoncellement de pierres énormes entassées par des géants.

Nous passons en vue du Storr rock, pyramide naturelle qui domine la mer, et, après un coup de vent assez malencontreux, nous atteignons le loch Staffin et Quiraing.

Quiraing est un plateau gazonné fermé par une enceinte de colonnes basaltiques et par des blocs de rochers gigantesques qui descendent jusqu'au rivage. Les lames ont creusé des vides entre les rochers, et dans les intervalles on voit les eaux vertes de l'Océan et la frange d'écume des vagues.

Un des rochers a été séparé des autres; il dresse dans l'eau, à une hauteur prodigieuse, ses flancs abrupts et décharnés.

Quelques nuages blancs courent dans le ciel, et l'on voit leur ombre avancer sur l'herbe ; puis ils s'abaissent, cachent les rochers dont ils font ressortir les taches verdâtres, pourriture de la pierre. L'air est lourd. Il ne fait pas froid comme au lac Cornisk. Un moment, les rayons du soleil perçant la brume l'échauffent et la rendent lumineuse. Le paysage prend des tons d'aquarelle pâlie, de pastel passé; deux couleurs seulement, le vert et le gris. Il semble que notre vue est voilée, que nous regardons à travers une mousseline tendue devant nos yeux. Pas un bruit humain, pas un cri d'animaux ; seules, les mouettes, habitantes de ces tristes séjours, passent au-dessus de nos têtes, leurs grandes ailes étendues, et font entendre un appel strident.

Nos guides, appuyés sur leurs bâtons, ont une expression d'hébétement et d'indifférence douloureuse. Le brouillard s'épaissit; il semble que nous allons entrer dans l'empire du silence et de la nuit.

Comme un peu plus tard nous approchions de Uig, Bugnall aperçut deux jeunes filles coupant des herbes dans un champ, au bord de la mer. Il les héla et leur demanda quel chemin il nous fallait suivre pour gagner la demeure de Mac Arcki, laird auquel nous devions demander l'hospitalité.

Les jeunes filles répondirent en riant et voulurent elles-mêmes nous servir de guides. Elles avaient les jambes et les pieds nus, ce qui ne les empêchait pas de marcher bravement dans l'eau et la boue. Leur vêtement se composait d'une jupe et d'une espèce

de corsage long sans taille. Leurs cheveux blonds, soigneusement peignés, quoique un peu ébouriffés par le vent, formaient un petit chignon serré, relevé très-haut. Les hottes énormes chargées sur leurs épaules ne paraissaient pas les gêner, et elles les portaient allègrement.

Au bout de quelques minutes et après l'échange de phrases banales dans un anglais difficile à comprendre, elles arrivèrent devant un laïrn, monceau de pierres qui indique la sépulture d'un chef ou d'un personnage illustre. Elles prirent alors un chemin boueux, sorte d'avenue bordée d'une haie basse, et, s'arrêtant devant une maison de pierre, élevée de deux étages, se rangèrent sur le seuil de la porte toute grande ouverte en nous faisant signe d'entrer.

Ces deux paysannes à l'humble costume, travaillant aux champs, les pieds nus, étaient les descendantes de l'un des plus puissants lairds de l'île de Skye; ce laird avait possédé toutes les terres environnantes; il pouvait lever cent hommes d'armes et, à la tête de son clan, avait tenu en échec le terrible Hugh Mac Lead de l'île de Mull.

La maison est d'apparence très-modeste. Sa façade, en pierres apparentes et jointoyées, le nombre de ses étages, attirent seuls l'attention. Sa forme est celle d'un grand bâtiment carré, régulièrement percé d'ouvertures. Détail insignifiant, un décrottoir scellé à côté de la porte nous fait penser aux pieds nus de nos compagnes.

Les jeunes filles ont déposé leur lourd fardeau, et, maintenant qu'elles ne sont plus courbées sous la

charge, elles paraissent grandes, sveltes et élancées. Leur taille se dessine sous le vêtement grossier; elles sourient gaiement, avec grâce, et nous introduisent dans une grande pièce aux solives apparentes, aux murs blanchis à la chaux.

Le mobilier est succinct et peu confortable : deux armoires, une table avec des bancs à dossiers mobiles, des siéges en bois, une cheminée haute et large, avec une murette en avant du foyer pour empêcher les cendres d'être poussées par le vent au milieu de la pièce; puis, accrochés aux murs, un trophée d'armes curieuses, des fusils, des couteaux de chasse; enfin, nous l'avons gardé pour le dernier, un piano exhaussé sur une estrade.

Le laird était assis et lisait « un journal ». Il se leva à notre approche, vint à nous les mains tendues : « la lettre » de Bugnall lui était parvenue, il nous attendait.

On nous offrit le whisky de l'amitié! En Écosse, toute boisson alcoolique prend le nom de whisky. Puis on nous fit visiter la maison.

Demeure simple, propre et d'un confortable relatif. Rien qui sente la gêne ou l'abandon; c'est l'habitation de gens modestes, sachant se contenter de ce qu'ils ont et ne cherchant pas au delà. Le besoin de paraître, de faire illusion sur notre véritable situation, besoin que nous poussons si loin, n'est pas connu là-bas. Dans les chambres, de grands lits larges, sans tentures, pas de rideaux aux fenêtres; des armoires communes; des siéges en bois, dont le siége et le dossier épousent la forme du corps.

Pendant cette visite, on a attelé un char rustique, et nous partons pour visiter la baie de Uig et la tour bâtie sur la côte, tour dans laquelle les tenanciers venaient autrefois acquitter leurs fermages.

Même après Cornisk, même après Quiraing, tout ce pays paraît triste, d'une tristesse morne qui serre le cœur et cause une pénible impression.

Du haut de la falaise, nous voyons la baie dans toute son étendue : quelques bateaux de pêche amarrés et, plus au large, un bâtiment cuirassé de la marine royale. On craint des troubles, l'agitation irlandaise gagne les Hébrides, et le gouvernement prend ses précautions.

Nous approchons de la tour des redevances convertie en poste militaire, et qu'on peut visiter.

La tour, ou plutôt le château, car aux Hébrides les châteaux ne se composaient autrefois que d'une tour, haute de deux ou trois étages, est bâtie sur une éminence au bord de la mer. Les murs ont deux mètres cinquante et trois mètres d'épaisseur. Les fenêtres sont étroites. Un escalier grossier, à marches de pierre, monte jusqu'au sommet, sans doute autrefois garni de créneaux. Le dernier étage a été détruit, et les créneaux ont disparu.

Les étages sont séparés par des calottes sphériques en pierre, mieux construites que ne pouvait le faire supposer l'ensemble de la construction.

Chaque étage ne contient qu'une salle : le corps de garde et la caserne au rez-de-chaussée ; l'habitation des hommes au premier étage; celle du laird et de sa famille au second.



AUX HÉBRIDES.

1. Hutte de paysan. — 2. Baie de Uig. — 3. Les filles de Mac Arki (aux champs, au BAL). — 4. Mac Arki. — 5. Facteur.

Le château ne pouvait contenir ni beaucoup de monde, ni de grands approvisionnements. Il constituait cependant, eu égard à la pauvreté des moyens d'attaque, une défense assez forte.

Dans les murs, au droit des fenêtres, on retrouve encore la trace des évidements dans lesquels les sentinelles surveillaient, à l'abri, les abords du château et signalaient les approches de l'ennemi.

Les murs étaient trop épais pour pouvoir être ébranlés par des engins ordinaires. Les fenêtres ne rendaient pas l'escalade possible, et les créneaux et mâchicoulis permettaient aux assiégés de se défendre à couvert. Seul, un siége prolongé pouvait, en amenant la famine, obliger la place à se rendre. Les chances d'incendie n'étaient pas à redouter, puisque pas un morceau de bois n'entrait dans la construction.

Chaque château possédait un puits et un cachot. Les dispositions de ce cachot sont analogues à celles de nos châteaux forts du moyen âge, cachots qu'il ne faut pas confondre avec ceux que nous appelons des oubliettes, et qui le plus souvent étaient des latrines.

On se fait facilement une idée de ce que devait être l'existence des seigneurs habitant de telles demeures. Existence de violences, de rapines, de déprédations de toutes sortes. Rien alors n'était prévu pour la commodité, l'agrément de la vie. La seule préoccupation du seigneur était de se mettre en mesure de tenter, au moment propice, un heureux coup de main, et de se mettre, lui et les siens, à l'abri des entreprises des clans voisins.

Chaque seigneur dans sa forteresse était libre et indépendant. Son orgueil était excessif; la licence de ses mœurs, sans frein. Son autorité sur les hommes de son clan n'avait pas de limites. En revanche, l'injure faite au plus humble d'entre eux était toujours le sujet de sanglantes représailles.

En revenant, nous rencontrons un pauvre homme, marchant, sous la pluie, d'un pas régulier, la tête baissée. L'eau ruisselle sur ses vêtements; il porte sur son épaule une sacoche en cuir : c'est le facteur d'Uig qui rentre, sa tournée faite.

A la nuit, nous rentrons à « Mac Arcki Castle ». Un grand feu de tourbe brûle dans l'âtre et envoie de noirs et épais flocons de fumée dont l'odeur âcre saisit la gorge.

Les filles de notre hôte se sont parées pour nous recevoir. Elles sont tellement transformées, que nous ne les reconnaissons pas tout de suite. Les paysannes sont devenues de très-jolies misses au teint blanc et rosé. Une broche en argent, représentant la fourche de l'estomac d'un poulet, retient leur collerette haute, droite et roide. Des souliers emprisonnent leurs pieds longs et étroits. Leurs jupes sont assez courtes pour laisser voir leurs jambes chaussées de bas rouges.

Le dîner est abondant; c'est son principal, peut-être son seul mérite. On nous sert du poisson peu cuit, un gros morceau de bœuf dur, une oie bouillie; mais comme cette oie a été nourrie de poisson, sa chair a une insupportable odeur de morue; un quar-

ier de chèvre sauvage, un gâteau d'avoine et de miel, des conserves amères et acides, des confitures variées et du pain d'orge. Comme boisson, du café et du thé au miel, et du whisky. Le tout servi dans une vaisselle de terre assez commune. Les couverts étaient en argent, et le linge était très-fin.

Il n'existe dans les Hébrides ni marchés, ni centres d'approvisionnements. Chaque groupe d'habitation, chaque village doit donc se suffire avec ses seules ressources.

Notre hôte a quarante-six ans. Il a émigré en Amérique, où il a pris part à la guerre de sécession. Il en a rapporté quelque butin, dont sa femme n'a pas pu jouir; il l'a trouvée morte à son retour. Il vit avec ses deux filles. Il nous raconte ses campagnes, puis des légendes et des histoires de son pays.

Bugnall, que le dîner, le whisky surtout, a un peu excité, et que n'amusent pas les récits du brave homme, se met au piano et joue un réel.

Les deux jeunes filles vont chercher des voisins; ils arrivent vêtus de leurs costumes de Higlanders, et tous se mettent à danser avec un entrain merveilleux. Il était, certes, impossible de retrouver dans ces gracieuses danseuses les robustes paysannes de l'après-midi.

IV

Les Mac Lead et les Mac Louish.

Notre hôte, avons-nous dit, connaissait mainte légendes curieuses et intéressantes :

Jacques II voulant reconnaître la fidélité dont le Mac Lead lui avaient donné plus d'une preuve, leu attribua les terres de Lochiel, confisquées à leur pro priétaire, coupable de lèse-majesté. La seule condi tion à cette munificence était l'obligation d'alle prendre possession des terres confisquées.

Les terres de Lochiel étaient situées à l'extrémit de la Ness, près de l'endroit appelé aujourd'hu Fort-Augustus, là précisément où passe le Caledo nian canal.

Mac Lead se mit en route, accompagné de sa femme. Il était à la tête d'une troupe d'homme d'armes et traversa la mer pour s'emparer de se nouveaux domaines.

Lochiel attendit son ennemi de pied ferme; i défit ses troupes, le tua et s'empara de sa femme. La malheureuse était grosse; elle se trouva ainsi à l'abr des brutalités du vainqueur; mais celui-ci, pour évi- ter toute revendication ultérieure du rejeton attendu, ordonna d'étrangler la mère.

Mac Louish, compagnon d'armes de Lochiel, s'intéressa au sort de la veuve de Mac Lead et obtint que Lochiel lui laissât la vie, s'engageant à mettre à

mort l'enfant qui allait naître, si c'était un garçon; à l'élever dans l'obscurité, si c'était une fille.

Lady Mac Louish se trouvait dans une situation aussi intéressante que lady Mac Lead. Les deux femmes accouchèrent en même temps : lady Mac Louish donna le jour à une fille, et lady Mac Lead à un garçon. Les deux mères, qui s'étaient prises d'une tendre affection l'une pour l'autre, échangèrent leurs enfants, et chacune éleva celui de l'autre.

L'héritier des Mac Lead fut ainsi sauvé. Plus tard, il se fit reconnaître et reprit possession des terres de ses aïeux. Ce qui donna des doutes sur l'authenticité de sa race, ce fut la reconnaissance qu'il témoigna aux Mac Louish, sentiment qui, en général, n'entre pas dans le cœur des grands. Il combla de ses bienfaits Mac Louish et ses descendants, et, en souvenir du service qu'il avait reçu d'eux, il fit graver au-dessus de la porte de son château l'inscription suivante :

« Si un homme du clan de Mac Louish se « présente devant ce château, fût-il minuit, eût-il « à la main une tête humaine, il y trouvera tou- « jours aide et protection contre tous, excepté contre « le Roi. »

Après avoir ainsi récompensé ses amis, Mac Lead mourut, en laissant à ses successeurs le soin de punir ses ennemis à la première occasion favorable.

Cette occasion se fit attendre; elle arriva cependant, car tout arrive ici-bas.

Le Mac Lead qui jugea le moment venu vivait

sous le règne de Jacques V; il avait hérité des bie
et de la haine de son aïeul. Il était fort et pui
sant; son ennemi, sans méfiance. Comme prélim
naires, il demanda en mariage une Mac Donal
descendante des Lochiel.

C'était alors une coutume, depuis tombée en désu
tude, qu'un laird pouvait prendre à l'essai la fil
dont il voulait faire son épouse. Si, après un certai
temps, l'essai n'avait pas réussi au gré de ses désir
il faisait allumer un grand feu à la porte de sa d
meure; la fiancée répudiée se refaisait une virgini
en traversant la flamme, et elle retournait dans s
famille jusqu'à ce que se présentât une nouvelle o
casion de faire valoir ses mérites.

La demande de Mac Lead fut agréée, et il ramen
bientôt la descendante des Lochiel dans son ch
teau. Comme c'était à prévoir, l'essai, loyal ou non
auquel il la soumit ne le satisfit pas, et il la renvoy
sans allumer le feu réglementaire.

Les Mac Donald sentirent vivement l'affront qu
leur était fait. Répudier une des leurs, c'était pou
Mac Lead un droit qu'ils ne lui contestaient pas
mais ne pas avoir allumé le feu purificateur, ne pa
avoir, après l'essai auquel elle avait été soumise, fai
passer leur sœur à travers la flamme, c'était là un
injure que le sang seul pouvait laver.

Tout d'abord, les Mac Donald allèrent incendie
les champs et la demeure de Mac Lead. Celui-c
les poursuivit, les atteignit et les tailla en pièces
suivant l'expression consacrée par l'usage dans tou
les précis d'histoire.

Mac Donald s'empara d'une barque de pêche appartenant aux Mac Lead. Il fit les matelots prisonniers, leur lia les pieds et les mains, et les abandonna en pleine mer.

Mac Lead surprit une troupe de gens de Mac Donald et leur coupa à tous la main droite.

Mac Donald attira les filles des Mac Lead dans un piége, les fit déshonorer par ses soldats et les renvoya ensuite.

Mac Lead débarqua dans l'île d'Egg, possession de Mac Donald, et, chassant devant lui les habitants de l'île, les força à se réfugier dans une caverne dont il ferma l'issue et où il les enfuma.

Mac Donald surprit les habitants d'Uig à la sortie de l'église, et en fit un grand carnage.

Puis, les deux lairds, satisfaits de leurs exploits réciproques, firent la paix et mirent fin à ces luttes qui leur avaient valu gloire et profit. Ils donnèrent un banquet pour fêter leur union. Ce fut à cette occasion que le fils de Mac Lead, qui venait d'être reçu parmi les hommes d'armes de son père, célébra ce grand jour en vidant coup sur coup, à deux reprises, une corne de bœuf contenant deux pintes de whisky, exploit qui, du reste, lui fut fatal et l'envoya dans un monde, sinon meilleur, du moins autre.

V

Hugh Mac Lead.

Hugh Mac Lead, neveu du laird dont l'histoire précède, était le futur héritier de son oncle; mais trouvant que le moment où il pourrait jouir de cet héritage se faisait trop attendre, il se résolut à aider la fortune en hâtant le dénoûment désiré.

S'étant assuré du concours de quelques compagnons, il ourdit un complot ayant pour but l'assassinat du laird.

Les conjurés, fidèles à la tradition rigoureusement suivie depuis qu'il se trame des complots et qu'il se réunit des conjurés, dressèrent une liste sur laquelle ils inscrivirent leurs noms, racontèrent leurs projets et les moyens dont ils comptaient disposer. Puis ils se séparèrent, et Hugh mit dans sa poche le précieux papier.

Hugh fut un moment obligé de se dérober aux soucis de son ambition pour se consacrer aux soins de son intérieur et vendre à un voisin quelques têtes de bétail. Le voisin n'avait pas d'argent comptant, il paya au moyen d'un « billet», et Hugh serra soigneusement ce billet à côté de la fameuse liste des conjurés. Puis, quand le voisin vint le payer, comme il ne savait pas lire, il se trompa de papier, et il lui remit la liste des conjurés au lieu de son billet.

Le voisin, plus lettré que Hugh et aussi peu hon-

nête, comprit le parti qu'il pourrait tirer d'un document si précieux; il alla l'offrir au laird, qui, sans hésiter, le lui paya un bon prix.

Mac Lead était un grand cœur : avant de punir son neveu, il voulut tenter de le ramener à de meilleurs sentiments. Il l'invita, avec ses complices, à un grand festin, et, comme la générosité n'exclut pas la prudence, il plaça de chaque côté des conjurés un fidèle homme d'armes.

Vers le milieu du repas il se leva et mit sous les yeux de Hugh la preuve de sa trahison. Celui-ci s'élança et, la claymore haute, donna à ses compagnons le signal de la révolte. Ce fut en pure perte; les hommes d'armes se précipitèrent sur eux, les désarmèrent et les firent prisonniers.

Alors Mac Lead adressa à son neveu de nobles et sévères paroles. Il lui fit sentir toute l'énormité de son forfait, et, quand il pensa l'avoir convaincu, il ordonna à ses hommes d'armes de délier les liens qui le retenaient et de le mettre en liberté, lui et ses compagnons.

Hugh se montra très-reconnaissant envers son oncle de la générosité dont il faisait preuve à son égard. Cependant ses favorables dispositions ne furent pas de longue durée. Il reprit ses menées, renoua des relations avec ses anciens complices et chercha à s'assurer un appui auprès des ennemis du laird.

Hugh devait venir au château renouveler son serment de fidélité; c'était l'occasion choisie par les révoltés pour mettre leur projet à exécution. Le laird,

qui avait tout appris, n'hésita plus, et, au moment où son neveu franchissait la porte d'entrée, il le fit arrêter et enfermer dans un cachot. Puis il réfléchit au genre de châtiment qu'il convenait d'infliger au coupable. Hugh était grand buveur; ce fut par la privation de toute boisson qu'on résolut de le punir.

Le soir venu, on apporta au prisonnier son repas, composé de viandes salées. Il mangea comme si sa conscience eût été sans reproches. Quand il demanda à boire, on lui montra un vase déposé près de lui; mais le vase était vide. Il crie, tempête, jure, mais en vain. Le lendemain et les jours suivants, la même scène se renouvelle. Comme raffinement, on lui présentait un broc plein d'eau, et, au moment où Hugh haletant l'approchait de ses lèvres, un gardien brisait le vase, dont le liquide s'échappait. Il lui devint impossible de dormir. D'horribles cauchemars lui montraient sans cesse des brocs, des vases pleins d'eau. Il croyait entendre un ruisseau coulant à travers sa prison. Ses gardiens augmentaient ses tourments par d'ingénieuses tortures : ils buvaient devant lui, lui offraient des liquides de toute nature et les retiraient à son approche; ils imitaient le bruit de l'eau tombant en cascade, de l'eau agitée avec la main, ou buvaient bruyamment à larges gorgées.

Les tortures du prisonnier durèrent longtemps. Son oncle, aussi inflexible qu'il avait été généreux, ne se laissa pas fléchir, et l'horreur de l'expiation égala l'horreur du forfait.

Or, nous dit notre interlocuteur en terminant,

savez-vous ce que sont devenus les descendants de ces terribles lairds, ceux restés fidèles à leur île et qui n'ont pas voulu la quitter pour aller chercher fortune au loin? Vous vous rappelez le facteur que nous avons rencontré hier achevant sa tournée : c'est un Mac Donald. Vous pouvez aller ici, tout près, vous verrez un Allan Mac Lead; il habite avec son gendre et ses deux fils. Tous quatre cultivent une petite terre à peine suffisante pour les faire vivre, et c'est le vieux laird lui-même qui conduit son troupeau de moutons paître dans la campagne.

D'autres familles, moins fortunées encore et d'origine aussi illustre, ne trouvent de ressources que dans la chasse et la pêche. Leurs habitations se composent de deux huttes distinctes, une pour les maîtres, une pour les animaux et pour les approvisionnements de toute nature.

Les descendants de ces héros, ou plutôt de ces brigands des Hébrides, n'ont pas sur la conscience les actes de meurtres, de pillage, d'incendie de leurs ancêtres; mais ils en ont conservé l'intraitable orgueil. Vivant en dehors de toute civilisation, privés du contact des gens instruits et éclairés, ils se font illusion sur leur situation sociale et croient encore aux prérogatives de leur race, ce qui ne les empêche pas d'accepter avec reconnaissance les largesses de l'étranger.

VI

L'*United Irishmann.* — Le laird. — Le tacksman. — Le paysan. — L'agitation. — La Land-League. — Le meeting.

Ce matin, pendant qu'on nous sert le thé, nos yeux aperçoivent le journal que nous avions vu entre les mains de Mac Archi. C'est l'*United Irishman*, de Dublin, le journal fenian, successeur du terrible *Irish People*, dont la publication a été interdite.

Il a de tout temps existé des relations suivies entre les côtes d'Irlande et les Hébrides; la similitude de situation politique et sociale a resserré ces rapports.

En Irlande, comme aux Hébrides, même difficulté pour l'homme d'assurer son existence en cultivant la terre; même climat pénible et sévère, dur à l'homme; mêmes exigences, mêmes oppressions des propriétaires du sol. Aussi, grâce aux communications que la pêche a établies entre les côtes des Hébrides et celles d'Irlande, le mouvement insurrectionnel qui, depuis si longtemps, agite l'Irlande et vient de reprendre avec tant de violence, a-t-il gagné les Hébrides, où il s'est propagé d'une façon inquiétante pour la tranquillité de l'Angleterre.

Un grand meeting se tient ce jour même près de Uig, notre hôte nous engage à y assister; Bugnall juge la chose intéressante, nous n'avons pas d'objec-

tions à faire, et nous nous mettons tous en route.

La question qui doit être discutée est celle de l'ancienne organisation, administrative et sociale, des Hébrides.

Bugnall est très au courant de cette question ; il en a rassemblé les éléments dans les notes de voyage du Dr Johnston.

Il n'existe dans ces îles aucune industrie de quelque importance. Les usines qui fabriquent de la soude extraite du varech ont vu, depuis le siècle dernier, époque de leur fondation, leur prospérité décroître rapidement. Elles ne donnent plus aujourd'hui que de maigres résultats.

L'homme doit donc uniquement tirer de la terre ses moyens d'existence, et le paysan, loin de pouvoir s'enrichir, est obligé de lutter chaque jour, de se livrer sans repos ni trêve à un travail pénible, au-dessus de ses forces, et qu'il ne peut suspendre sans compromettre son pain et celui des siens.

L'unique possesseur du sol était autrefois le laird. Au siècle dernier, trois familles seulement étaient investies de cette dignité dans l'île de Skye : les Mac Lead, les Mac Donald et les Mac Kinnan.

Le laird avait en main un pouvoir absolu. Propriétaire de toutes les terres, il pouvait affamer ses sujets en refusant de les leur louer.

Au-dessous du laird venait le tacksman, intendant, fermier général des domaines du seigneur. Il les exploitait lui-même en partie et sous-louait le reste à des tenanciers. La location des tacks ou terres louées se transmit longtemps par héritage. Un laird ne

dépossédait jamais un tacksman de sa ferme et lui laissait le droit de joindre à son nom celui de la propriété qu'il habitait. Sa situation était intermédiaire entre le laird et les paysans. Il rendait hommage au laird et lui payait sa redevance; mais en revanche il exigeait de ses fermiers même hommage et une redevance supérieure.

Le pouvoir presque absolu, autrefois apanage des lairds, se trouvait non-seulement maintenu, mais encore fortifié par le respect qu'inspirait leur gouvernement patriarcal. Chaque clan voyait un père dans son laird; ses vassaux portaient son nom, partageaient ses haines et vengeaient ses injures. Leurs devoirs moraux et politiques ne s'étendaient pas au delà de la volonté de leur laird, à l'égard duquel ils professaient le dévouement le plus absolu.

Les tenanciers d'un domaine n'habitaient pas des fermes isolées au milieu des terres qu'ils cultivaient; les fermiers se réunissaient par groupes d'habitations, formaient une « tenant's town », ville de tenanciers. Ils étaient tous solidaires les uns des autres. Le travail s'exécutait en commun, et le produit se répartissait sur l'ensemble des familles, au prorata du nombre de membres dont chacune se composait.

Une existence aussi renfermée avait inspiré aux Hébridiens un orgueil sans bornes, qu'augmentait encore leur grossière ignorance. L'aveugle respect dont ils entouraient leurs chefs prenait sa source dans l'exagération de leur propre importance.

De nos jours, la situation s'est modifiée sur deux points importants : plusieurs paysans sont devenus

de petits propriétaires, et la charge de tacksman a cessé d'être héréditaire.

Les besoins toujours croissants de l'existence, le surenchérissement de toutes choses, l'amour du lucre, ont obligé les lairds à se créer de nouvelles ressources. Ils ont vendu une partie de leurs terres; ils ont mis aux enchères la location de celles qui leur restaient, et les ont cédées au plus offrant.

La situation du laird s'est ainsi trouvée diminuée, car le paysan propriétaire est devenu libre, et l'étranger qui a obtenu la location d'une ferme, à la suite d'une adjudication, se regarde comme quitte envers son propriétaire, quand il a payé son fermage. Le petit propriétaire et le fermier ne se considèrent plus comme les inférieurs du laird, et n'ont plus aucun intérêt à le défendre ou à augmenter l'éclat de son nom.

L'influence des chefs a décru avec leur fortune. Le désarmement que tous ont dû subir a détruit leur ardeur à la lutte, leur empressement à combattre. Ils ont perdu le sentiment exagéré qu'ils avaient de leur valeur militaire.

Les chefs dont les pères ne paraissaient autrefois qu'entourés d'une escorte de guerriers aux armes retentissantes, et faisaient entendre des chants belliqueux, s'en vont maintenant seuls par les chemins, l'air humble et soumis.

Mac Archi nous étonna plus d'une fois en nous apprenant que ce pauvre paysan rencontré sur notre route, abrité sous un parapluie, était le descendant de quelque Mac Cold, Mac Sucy, etc.

Les efforts de l'Angleterre tendent actuellement à faire rentrer les Hébrides dans les conditions sociales du pays auquel elles ont été incorporées. L'ignorance des Hébridiens est bien longue à se dissiper; cependant on doit, à ce sujet, constater des progrès : on a créé des écoles, et elles comptent quelques élèves.

Au commencement du siècle, l'émigration en Amérique, l'enrôlement dans les armées des divers États européens, avaient sensiblement diminué la population des Hébrides. La vie y devint moins difficile, le loyer des fermes diminua, et les paysans purent gagner quelque argent. Ils en profitèrent pour acheter une partie des terres de leurs seigneurs, que ceux-ci se trouvèrent heureux de vendre pour subvenir aux nécessités du moment.

Quand l'émigration se fut ralentie et qu'après les guerres de l'Empire, les armées d'Europe n'eurent plus besoin de secours étrangers, la population des Hébrides, redevint trop nombreuse, et les lairds ayant à leur disposition plus de paysans qu'ils n'en avaient besoin pour la culture de leurs terres, élevèrent le prix de leurs fermes.

Ce fut l'origine de la situation actuelle. Les difficultés ont été chaque jour en augmentant et ont fini par amener la crise que subissent les Hébrides. Les fermiers se plaignent de l'insuffisance de surface de la terre qui leur est louée, surface si restreinte qu'elle ne peut les nourrir. Ils se plaignent aussi du manque de sécurité de leur ferme, que le propriétaire peut leur retirer à son gré; de l'exagération des redevances,

qui dépasse de trois fois, disent-ils, la valeur réelle des produits, et qu'ils sont cependant obligés d'accepter, puisqu'ils n'ont pas d'autre moyen de subsister.

Ces reproches sont, nous le verrons plus loin, absolument les mêmes que ceux formulés par les Irlandais contre les propriétaires du sol de leur île.

La cause déterminante de l'agitation actuelle est le refus des grands propriétaires de laisser plus longtemps les troupeaux de leurs fermiers et ceux des petits propriétaires paître sur les montagnes, comme ils le faisaient de temps immémorial. Les propriétaires ont fait enclore ces immenses espaces, jusqu'alors libres, et en ont défendu l'accès. C'est pour eux un moyen d'accroître le prix de la ferme et de se créer de nouveaux revenus.

Les fermiers, lésés dans leur intérêt, veulent maintenir un droit consacré par le temps, et sont résolus à le défendre, au besoin, par la force. Les propriétaires répondent qu'ils sont les maîtres de leur bien, et que personne ne peut les empêcher d'en disposer comme il leur convient.

Les fermiers se sont affiliés à la Land-League d'Irlande; il leur est venu des secours de leurs frères d'Amérique qui ont fait fortune au Nouveau Monde.

Après avoir formulé de timides revendications, ils exigent maintenant que les conditions du « Land-Act » leur soient appliquées, qu'elles règlent les rapports entre fermiers et propriétaires, et que les premiers ne soient pas sacrifiés aux seconds.

A la suite de meetings précédents, des troubles ont

éclaté et ont nécessité l'envoi du bâtiment de guerre que nous avons vu dans la baie de Uig.

Le meeting auquel nous assistons ne compte que deux ou trois cents assistants, hommes et femmes. On nous explique ce que disent les orateurs, et, une fois de plus, nous pouvons constater que les sentiments, les passions qui animent les foules sont partout les mêmes. Les orateurs favorisent les tendances de la multitude, se font ses complaisants et sont payés en hurrahs frénétiques.

On reconnaissait facilement dans la foule les meneurs et les intrigants pour qui tous ces pauvres diables sont un moyen de satisfaire leur vanité ou leur ambition.

L'assemblée se tenait en plein air; les habitations étant éloignées, il n'y avait dans le voisinage ni bars, ni tavernes, aussi les choses finirent sans encombre et sans coups.

VII

La pluie. — Les paroisses. — La religion.

Bugnall, qui ne veut pas entendre médire du climat de Skye, entreprend de nous prouver que nous avons tort de nous plaindre, et que, comparé à celui des îles voisines, le temps qu'il fait à Skye est fort supportable.

A Curiatachan, par exemple, il pleut la moitié de l'année. De l'équinoxe du printemps à l'équinoxe

d'automne, la belle saison, on compte à peine un beau jour pendant lequel le ciel paraît pur et sans nuages. L'hiver se prolonge jusqu'à l'été, et l'automne arrive sans que les fruits les plus hâtifs aient eu le temps de mûrir. En revanche, l'hiver n'y amène pas de froids rigoureux.

Les habitants se nourrissent presque exclusivement de cuddy, petit poisson de la dimension d'un goujon. La chair de ce poisson produit une huile abondante utilisée pour le chauffage et l'éclairage. Ce cuddy est si abondant sur les côtes, qu'à certaines époques, il suffit de plonger un filet dans l'eau pour le retirer plein de poissons. Par malheur, l'état de la mer est parfois assez mauvais en hiver pour que pendant longtemps toute pêche soit impossible.

Ce n'est cependant pas à cause de l'inclémence de leur climat que les Hébrides doivent exciter le plus d'intérêt et de pitié; c'est à cause de l'ignorance de leurs habitants, de l'abandon matériel et moral dans lequel les laissent leurs puissants maîtres.

Les paroisses comprennent, chacune, plusieurs îles, et, à peu d'exceptions près, il n'existe qu'une école par paroisse. Plusieurs îles sont privées de tout moyen d'instruction, de tout secours religieux. Les communications des îles entre elles sont toujours difficiles, et les mauvais temps les rendent impossibles une partie de l'année. Les Hébridiens n'aiment pas voir leurs femmes ou leurs filles traverser la mer pour se rendre de leur île dans une île voisine. La rencontre d'une femme est d'un fâcheux présage pour les pêcheurs, et, en pareil cas, ils se hâtent de regagner

le port, afin d'éviter tout danger et ne pas se livrer à un travail infructueux.

Naguère encore, il n'existait dans l'île de Skye que deux écoles élémentaires ouvertes seulement pendant l'été; on les fermait pendant l'hiver. Cette triste situation s'est heureusement améliorée. Des écoles permanentes ont été créées pour les garçons; mais le nombre des écoles de filles est encore très-restreint. Les parents sont obligés d'envoyer leurs enfants à Inverness; c'est là une dépense que seuls les plus riches peuvent s'imposer.

Un détail permet de se rendre compte de ce qu'était, au commencement de ce siècle, la fortune des lairds, dans les Hébrides : ils donnaient cent livres de dot à leurs filles et payaient cette dot en vaches. Une fille riche en recevait de dix à vingt; deux vaches constituaient un parti honorable.

L'histoire des Hébrides est à peine connue. Les puissants lairds d'autrefois entretenaient autour d'eux des bardes qui célébraient leurs exploits et racontaient les hauts faits de leur famille; mais ces chants parlés et non écrits ont disparu de la mémoire des habitants, et, sauf ceux d'Ossian, dont, du reste, on conteste l'authenticité, pas un n'est parvenu jusqu'à nous. Les bardes s'exprimaient en gaélique; mais chaque île avait et a encore conservé son dialecte particulier..

Les anciennes armes des Hébridiens étaient la claymore, grand espadon que remplaça plus tard l'épée à deux tranchants. Ils portaient au bras gauche une targe en bois et cuir couverte de clous, sur la-

quelle étaient parfois fixées des lames de poignard de deux pieds de long. Ils se servaient, pour les combats singuliers, d'un poignard appelé dick. Quant au lochaban-axe, c'était une variété de la hallebarde anglaise.

Toutes les îles professent le rite de l'Église d'Écosse, à l'exception des îles de Egg et de Canna, demeurées catholiques. Dans toutes ces îles, sauf dans ces dernières, la présence d'un mendiant est regardée comme un présage de malheur. L'aumône ne se fait pas en numéraire, mais en don d'une certaine quantité de grains, d'avoine le plus souvent. A Portree, même pendant la saison, pas un Hébridien ne tend la main à un étranger; ils se secourent entre eux.

Les pompeuses funérailles d'autrefois ne sont plus en faveur aujourd'hui. Les dernières dont on ait gardé le souvenir sont celles du laird de Coll, en 1750. On sacrifia sur la tombe du défunt trente vaches, cinquante moutons et cent poules.

Et maintenant, fit Bugnall en terminant, vous connaissez des Hébrides, de Skye, les côtés tristes et pénibles; vous allez rester quelques jours avec nous, à Portree, pour en connaître les côtés gais et amusants. Vous serez étonné de trouver sur cette plage ingrate et éloignée tous les plaisirs, toutes les distractions des plages les plus en vogue sur les côtes d'Écosse ou du pays de Galles.

Nous avons préféré quitter Skye sur le souvenir du laird Mac Archi et de ses filles, du lac Cornisk et de Quiraing. Bugnall nous en a un peu voulu.

VIII

Staffa. — Les premiers voyageurs. — La traversée. — Les passagers. — La grotte de Fingal.

Quand, en 1831, M. Panckoucke, accompagné de sa femme, visita les îles de Iona et de Staffa, l'entreprise offrait de telles difficultés que, plus tard, rendant compte de son voyage, M. Panckoucke fit connaître le nom de ceux qui l'avaient tenté avant lui :

Joseph Banks, le compagnon de Cook, le Buffon de l'Angleterre, est le premier naturaliste qui aborda Staffa et en donna une description (1772).

Thomas Pennant visita également les Hébrides en 1772 ; mais il ne put aborder à Staffa.

John Knox, qui fit le même voyage en 1786, ne put non plus débarquer à Staffa.

Faujas de Saint-Foud fut plus heureux. Il visita Staffa et en laissa une description, en 1797.

Enfin, madame Necker de Saussure fut la première femme qui foula le sol de l'île de Staffa et la décrivit vers 1810.

Il serait bien long, aujourd'hui, de dresser la liste des noms de tous les voyageurs qui, dans la belle saison, lorsque le temps le permet, vont à Staffa ou, au moins, en approchent.

Il faut, en effet, pour qu'un voyage à Staffa soit possible, rencontrer un heureux accord entre l'état du ciel et l'état de la mer.

La belle saison comprend les mois de juillet et

d'août. Cette belle saison n'a que peu de rapports avec la nôtre. Il fait rarement chaud, plus rarement encore le soleil se montre un jour entier sur l'horizon. Il y a cependant des jours sans pluie, mais il n'y a pas de jours sans brume et sans brouillard.

Le temps favorable, c'est-à-dire le bon état de la mer est encore plus indispensable que le bon état du ciel, car si le vent est contraire, s'il est trop fort, si la marée est trop haute, l'approche de l'île, l'entrée des grottes, est impossible, et le bâtiment continue sa route, laissant Staffa à plus ou moins grande distance. Qu'on parte de Glascow ou d'Oban, on ne connaît exactement l'état de la mer qu'après la passe des détroits, quand on est dans les eaux de l'Océan. Il faut donc se confier aux éléments et s'en remettre à son étoile.

Il est vrai qu'après un premier mécompte, on peut renouveler la tentative avortée; mais comme on craint une seconde mésaventure, que le souvenir du mal de mer auquel il est difficile d'échapper dans une pareille traversée vous poursuit longtemps, il est rare qu'on recommence le voyage de Staffa après un premier insuccès. De là le nombre considérable de gens qui partent pour Staffa et le nombre restreint de gens qui y arrivent.

Notre bateau porte de nombreux passagers. Il fait beau, tout le monde est sur le pont. Les Anglais, habillés en higlanders, obtiennent un grand succès. Ils se montrent avec complaisance et éprouvent une satisfaction évidente de l'attention dont ils sont l'objet.

Il y a beaucoup de jolies femmes à bord : elles s'enveloppent de leurs plaids et lisent leur Murray avec ardeur. Les hommes fument leur pipe. On laisse fumer sur le pont, ce qui est rare sur les bateaux anglais.

Des clergymen empressés, d'aimables révérends, apportent des pliants aux dames ; ils donnent des renseignements (font des frais).

En avant, une grande femme sèche, aux dents longues, en lunettes, les cheveux coupés court, drapée dans un manteau vert, récite des poésies d'Ossian en s'adressant aux flots.

Une brume légère, opaline, s'étend sur la mer, arrête le regard et l'empêche de s'étendre au loin. C'est une promesse de beau temps, nous assurent les hommes de l'équipage. Les mouettes nous entourent ; elles suivent le sillage du navire ; leurs cris aigus, perçants, s'entendent, malgré le bruit de la machine, malgré le remous des eaux. Les passages entre les îles sont tellement encaissés, si resserrés, que parfois le navire paraît gouverner sur la terre.

Le stewart touche le gong ; les sons retentissants et prolongés se font entendre dans toutes les parties du navire. Les échos des côtes les répètent d'une façon lugubre. C'est l'annonce du premier déjeuner, et chacun se précipite, s'installe et se bourre d'œufs, de saumon grillé, de tartines de beurre et de confiture, et ingurgite de grandes tasses de thé ou de café.

On remonte sur le pont ; on retrouve sa place et l'on cherche à s'occuper. Quelques femmes prennent

des notes. Le temps se gâte; le vent a tout à coup fraîchi, et le bateau commence à rouler, à tanguer d'une façon désagréable. Le pont est éclaboussé par les lames, mais personne ne s'en inquiète, ne paraît y faire attention. Les Anglais ont, en mer, un calme admirable : qu'il vente, qu'il fasse beau, que la mer soit calme ou démontée, peu leur importe ; ils ne s'en émeuvent pas, mangent et boivent avec une régularité digne d'envie. La nécessité où ils sont de ne pouvoir circuler chez eux et hors de chez eux sans faire une traversée leur a fait contracter dès leur plus bas âge l'habitude de braver la fureur des flots.

C'était une fausse alerte, un courant d'air entre deux îles. Voici l'Océan ; à peine s'il moutonne. Le temps est favorable, nous verrons Staffa.

Une masse sombre se découpe sur le gris bleu du ciel et sur le gris vert de l'Océan ; elle grandit lentement, bien lentement ; mais peu à peu ses contours s'accusent ; on distingue une forme bizarre. Le sommet de l'île est aplati et paraît plus large que la base. Des oiseaux au plumage noir s'approchent du navire, plongent dans la mer pour saisir les débris qu'on leur jette, reparaissent avec leur proie et nous accompagnent de leurs cris, de leurs bruyants battements d'ailes.

Les côtes de Mull ont disparu dans la brume, et nous distinguons maintenant les profondes échancrures, les grottes creusées dans les flancs des rochers de Staffa.

Les passagers descendent ; ils débarquent près de l'entrée de la grotte de Fingal. Les guides leur font

prendre la file; une rampe en fer, scellée dans le roc, indique les chemins à suivre et préserve de tout accident. Ces grottes ont été si souvent décrites et dessinées que leur vue ne cause ni étonnement ni impression.

Nous sortons de la grotte de Fingal et, par un sentier incliné tracé au milieu des débris de roches, des fûts cylindriques de basalte, nous gagnons le haut plateau de l'île.

Un vent froid souffle du large. Sur cette plaine inégale de trois milles et demi sur un mille et demi, on n'aperçoit pas un arbre. On foule aux pieds une herbe courte, douce, poussée dans l'humus que les siècles ont accumulé à travers les fentes des rochers. Les falaises qui bordent l'île ont une hauteur de quarante à cinquante mètres.

L'île n'est pas habitée. Au commencement de l'été, deux ou trois bergers attachent leurs vaches et leurs moutons à une barque et traversent le détroit qui sépare Mull de Staffa. Ils s'installent pour les mois de juillet et d'août, et quittent l'île au commencement de septembre. Ils se sont construit une hutte qui leur sert d'abri; c'est le réduit le plus sale, le plus misérable qui se puisse imaginer. Dès que ces pauvres gens nous aperçoivent, ils viennent à nous, nous montrant de petits cailloux transparents, jaunes et violets, qu'ils nous cèdent pour quelques shillings. Ils formaient une famille; mais il n'était pas possible de distinguer les hommes des femmes, tant l'accoutrement était le même. L'expression de ces malheureux est d'une tristesse infinie; l'offre d'une gourde

de whisky ne peut même pas amener un sourire sur leurs lèvres. Ils semblent à peu près idiots. Leur langage est un patois gaélique, absolument inintelligible pour nous. Il est, du reste, assez difficile de s'entendre ; le bruit de la voix humaine est dominé par le sifflement du vent, les cris stridents des oiseaux de mer et la sourde rumeur des coups de mer qui, au-dessous de nous, s'engouffrent dans les grottes.

Nous descendons la falaise, et devant la grotte de Fingal nous vient le souvenir du tableau de Girodet : « Les héros d'Ossian recevant dans la grotte de Fingal les héros français, héros de la République, marchant au son du tambour, au milieu de nymphes que l'étonnement et l'admiration, parfaitement justifiés, font sortir de l'Océan. »

IX

Iona. — Les ruines. — Saint-Colomban. — Les habitants. — Un sermon.

Iona a un aspect moins sombre, moins sévère que Staffa. Nous descendons à un semblant de « pier ». Quelques maisons s'étagent au bord de la mer, car l'île est habitée et compte plus de quatre cents habitants.

Un triste chemin mène aux ruines du monastère de Saint-Colomban et à la cathédrale, dont le clocher encore debout découpe sa grossière silhouette sur le ciel et la mer.

Les édifices de Saint-Colomban sont aujourd'hui

détruits; des pans de mur et des tas de pierres en indiquent seuls l'emplacement. L'œuvre de destruction n'a laissé partout que des ruines, ruines désolées, pleines de souvenirs.

Ce sol que nous foulons est celui que foula autrefois saint Colomban. C'est cette terre nue et déserte qui a été le berceau du christianisme, de la civilisation en Écosse et dans tout le nord de l'Angleterre.

L'église est pleine de débris; on ne voit plus les tombes royales qui en formaient le pavé. Seule, est encore en place la pierre noire sur laquelle les chefs highlanders prêtaient serment, serment terrible qu'ils ne pouvaient violer sans déshonneur.

Les bois de charpente des combles ont servi à la toiture des maisons des habitants. Ceux-ci ont trouvé tout prêts des matériaux qu'ils n'auraient pu se procurer qu'à grands prix en les faisant venir des forêts calédoniennes, et ils en ont largement usé. Une des chapelles sert d'étable.

La structure de la cathédrale se reconnaît. On retrouve les énormes piliers, les arcs construits en matériaux grossiers. Ceux restés debout sont si bien contre-buttés qu'ils ont conservé leurs courbures nettes, leurs lignes arrêtées. Les chapiteaux n'ont pas plus de saillie que les fûts des colonnes; ils sont décorés de sculptures fines et délicates, figurant des enroulements réguliers, des figures naïves. Les enduits des murs ont disparu, laissant voir les lignes de l'appareil formé de masses énormes grossièrement disposées, comme elles se présentaieut sous la main de l'ouvrier. C'est l'énorme épaisseur des maçonneries,

et non le savoir mis à son exécution, qui a permis à l'œuvre de résister.

A l'œuvre du septième siècle, détruite par les pirates danois, a succédé l'œuvre des moines de Cluny, œuvre savante, raisonnée, méthodique. On suit la transformation, la superposition des deux œuvres et leur marche à travers les siècles, jusqu'au moment de leur destruction.

Autour des ruines, des champs d'orge, de pommes de terre, des prés où paissent les moutons.

Les huttes des habitants sont à moitié enfouies sous terre; elles n'ont pas d'autres ouvertures que la porte d'entrée. Un feu de tourbe brûle au milieu de la pièce unique; une épaisse fumée monte lentement et disparaît par les interstices de la toiture.

Nous entrons dans l'une de ces huttes : la saleté de cet intérieur, l'odeur qu'on y respire, nous font rester à la porte. Une femme, accroupie près du feu, fait cuire des pommes de terre. Elle les retire d'un gros pot en terre ébréché, à demi brisé, et les place par petits tas sur une table basse, à peine élevée au-dessus du sol. Nous distinguons, au fond de la hutte, des paillasses en varech; sur l'une, est étendu un homme qu'on nous dit être malade. Le mobilier se compose de quelques bancs et d'une armoire sans porte, dont les rayons sont chargés d'ustensiles de ménage en terre et en bois.

Près d'une autre hutte, sont assis deux hommes; ils se lèvent à notre approche. Ces paysans ont l'air doux; leurs figures expriment une fatigue, une mélancolie sans égales.

Sur un point de la côte s'élève une croix en granit rouge; les sculptures dont elle était autrefois couverte sont aujourd'hui presque entièrement effacées.

Un certain nombre d'habitants sont réunis et regardent les étrangers d'un air hébété.

Un clergyman monte sur une pierre, contemple le ciel, pour l'invoquer sans doute, puis baisse les yeux et, tout à coup, relevant la tête, laisse déborder son éloquence.

Thème habituel : Mes frères, êtes-vous prêts à paraître devant lui? Il envie le sort de ces heureux habitants d'Iona, de ces enfants chéris du Seigneur, que leur Père céleste accable d'épreuves pour qu'ils en sortent victorieux, et que le royaume du ciel soit la récompense de leur foi ardente, robuste, constante... Ah! comme il voudrait être à la place de ses chers frères, lui, condamné par la volonté divine à vivre au milieu de l'abondance, des satisfactions d'une vie facile; et comme il s'effrayait du sort qui lui était réservé là-haut en échange de tant de félicités terrestres!

Les malheureux écoutaient sans comprendre. Les voyageurs, eux, s'ils comprenaient, n'écoutaient guère, et s'ils écoutaient, c'était évidemment sans intérêt. Pas un cependant ne se permit de sourire, et ce n'est qu'après la bénédiction de l'apôtre qu'ils commencèrent à s'éloigner.

Une fois de retour à bord, le gong résonna de nouveau; on se mit à table, et tous, le clergyman compris, vidèrent et absorbèrent force whisky et spiritueux de toutes sortes.

CHAPITRE XIII

LES LACS KATRINE ET LOMOND

I

Le coachman. — Un lord. — Les distinctions honorifiques.

Le tour des lacs Katrine et Lomond, ou, plus proprement, le tour des lacs, est la promenade classique des cockneys en Écosse.

Un service de bateaux, de coachs, de trains spéciaux a été créé à l'intention des touristes de cette catégorie. Le voyage, très-compliqué par lui-même, est ainsi devenu d'une simplicité extrême; le voyageur n'a qu'à se laisser conduire. On l'arrête aux bons endroits, et on le prévient quand il doit s'émouvoir et admirer. Si les compagnons que le hasard donne dans de telles excursions ne sont pas toujours des gentlemen d'une tenue irréprochable, ce sont, en revanche, des types curieux à voir et à écouter.

Le coachman est, tout le premier, digne d'attention. Il occupe son siége d'une façon froide et digne. Il est ganté et cravaté régulièrement; son chapeau gris est haut de forme. Avant de partir, il prend congé de ses confrères en les saluant et les appelant monsieur.

Dès qu'on est en route, le coachman se découvre, s'incline et passe son chapeau à son plus proche voisin, en lui disant simplement avec un geste noble : « Please, sir. » Le voisin, qui sait ce que cela veut dire, prend le chapeau, y dépose un shilling et le fait passer. Le chapeau fait ainsi le tour de la voiture et revient à son propriétaire. Le coachman s'assure que le nombre des shillings est égal à celui des voyageurs. S'il y a différence, il fait faire une seconde tournée au chapeau, en se contentant d'annoncer le déficit, et le chapeau se promène jusqu'à ce que le compte soit exact et que chacun se soit exécuté.

Le coachman, alors, reprend toute sa sérénité et distrait ses compagnons par ses facéties, lesquelles ne changent pas et, quel que soit le coachman, restent toujours les mêmes. A dix ans de distance, nous avons entendu les mêmes saillies, fines et spirituelles, prononcées par des coachmen différents. Les coachmen s'en vont, disparaissent; mais ils lèguent leur répertoire à leurs successeurs.

Le coachman montre le rocher sur lequel Walter Scott a placé son héros Rob-Roy, et il prévient le voyageur qu'il est défendu de le mettre dans sa poche. Dans le désert des Trossachs : « C'est là que ceux dont l'estomac peut digérer des cailloux doivent venir déjeuner. » Devant une misérable hutte, il s'écrie : « Voilà l'hôtel royal », etc., etc.

Ce genre d'esprit est très-goûté des voyageurs assis à côté du coachman; ils répètent ces fines plaisanteries à ceux placés en arrière; elles ont bientot fait le tour de la voiture. Ce sont alors des rires, des éclats, des

exagérations de gestes, et les gourdes de whisky font fraternellement la ronde.

Une autre plaisanterie plus fine prouve une profonde connaissance du cœur humain et ne manque jamais son effet. Il existe entre le lac Katrine et le lac Lomond une côte assez roide. Le coachman descend de son siége et invite les seules ladies et les gentlemen infirmes ou malades à rester sur la voiture.

Aussitôt, tout le monde dégringole; c'est à qui sera le plus vite à terre.

Comme nous sortions de Callender, nous croisons un riche landau superbement attelé. Notre coachman jette aussitôt ses cinq chevaux sur le côté, afin de laisser la route libre, et, avec une inflexion de voix humble et soumise, explique sa manœuvre par ces simples mots : C'est un lord.

Tout le monde se dresse, regarde sans curiosité indiscrète, mais avec les marques évidentes d'un profond respect. Qu'on s'imagine une voiture de promeneurs populaires ou bourgeois rencontrant chez nous la voiture d'un prince ou d'un duc; de quels quolibets, de quelles huées la saluerait-on, s'il fallait lui céder le pas!

Les Français ont en médiocre estime les personnes que recommandent seulement leurs titres et leur argent. En revanche, ils sont pleins d'égards et de déférence pour le réel mérite, pour le talent consacré par la notoriété. Tout homme du peuple, tout bourgeois se découvrira devant le grand général, le grand écrivain qu'il rencontre sur son chemin.

Cette différence de conduite est tout à notre honneur; elle prouve une élévation, une délicatesse de sentiments inconnus chez nos voisins. L'organisation de leur société aristocratique se maintient en entretenant dans la basse classe des sentiments bas et vils.

Les domestiques, les boutiquiers éprouvent, il est vrai, chez nous une plate satisfaction à donner à leurs maîtres des titres vrais ou faux, et à les appeler monsieur le comte ou monsieur le baron; mais l'homme du peuple, l'ouvrier, l'artisan répugnent à employer de telles expressions.

En Angleterre, au contraire, l'emploi des formules honorifiques est constant; il fait partie de l'enseignement des écoles publiques et bourgeoises. Dès le bas âge, un Anglais apprend quelle distinction, quelle qualification entraîne tel ou tel titre. Ils savent que, du prince de Galles, on dit sir, monsieur; d'un duc, Sa Grâce monseigneur (my lord) le duc de...; d'un marquis, le très-honorable monseigneur le marquis de...; d'un comte, d'un baron, d'un vicomte, le vraiment honorable monseigneur le comte de...; d'un archevêque, le très-honorable et très-révérend monseigneur Sa Grâce l'archevêque de...; d'un évêque, le vraiment honorable et vraiment révérend monseigneur l'évêque de...

Bien d'autres coutumes aristocratiques de l'Angleterre choquent nos idées égalitaires. Ainsi, dans une réception, il n'est pas ici question de fêtes officielles, le fils d'un pair, fût-il idiot, eût-il vingt ans, aura le pas sur un général d'armée, sur un grand admi-

nistrateur, sur Mr Gladstone par exemple, et prendra place à la droite de la maîtresse de la maison.

II

Les Trossachs. — Le lac Katrine. — Le lac Lomond.

Au sortir du sombre et triste désert des Trossachs, l'horizon se dégage, et, à travers les roches, les bois de sapins, on aperçoit une grande tache d'un vert sombre. C'est le lac Katrine. La nature est âpre et sauvage; d'énormes rochers abrupts descendent jusqu'au bord de l'eau. Le ciel est parsemé de taches bleus; des nuages blancs descendent et s'accrochent aux branches des arbres. Les montagnes sont hautes; elles s'élèvent droites avec des mamelons découpés, inégaux, couverts de mousse et de lichens. De gros oiseaux montent dans l'air, décrivent des orbes immenses et, subitement, descendent comme s'ils se laissaient choir.

La surface du lac est unie; les eaux sont d'un vert foncé, et quand le bateau passe le long de la rive exposée à la lumière, son hélice soulève un remous noir qui a les effets luisants de l'encre.

Dans les échancrures de la montagne passe une troupe de chasseurs; on distingue leurs habits rouges; on entend les aboiements de la meute et les sons du cor.

Entre les deux lacs, la campagne change d'aspect; on aperçoit des maisons, des résidences, de gais

cottages avec de petits jardinets verts et humides. D'innombrables bandes d'enfants s'agitent et jouent; on rencontre des cavalcades, des mail-coachs, et, détail qui est une preuve de l'esprit régulier des Anglais, près de chaque porte est une échelle qui permet aux femmes de monter sur le coach et d'en descendre. Cette mesure est d'autant plus sage et prévoyante que les coachs sont les seules voitures en usage, et que jamais, quelque temps qu'il fasse, on ne pourra obtenir d'une Anglaise d'entrer dans un coach au lieu de monter dessus.

Le lac Lomond, d'abord étroit comme une rivière, s'élargit bientôt et, brusquement, finit dans une profonde échancrure. Le lac Lomond subit l'influence des tempêtes, et, fait étrange que la science explique, car elle explique tout, mais qu'elle n'a pu encore faire comprendre, lors du tremblement de terre de Lisbonne en 1751, ses eaux furent agitées par une véritable tempête.

Les bords du lac Lomond sont tout différents de ceux du lac Katrine; ils sont cultivés, fertiles. Les montagnes qui l'enserrent s'ouvrent par endroits, laissant apercevoir de profondes vallées. Au fond, se dresse la masse énorme du Ben-Lomond. On affirme que les voyageurs qui font l'ascension du Ben-Lomond découvrent, de là-haut, l'Écosse dans toute sa largeur, de la mer du Nord à l'Océan. Ils voient également l'embouchure du Firth et celle de la Clyde, les Grampians, le Ben-Névis, Édimbourg, Glascow, les Hébrides et les côtes d'Irlande; la terre coupée d'îles, de fleuves et de

golfes, la mer parsemée d'îles. Spectacle splendide, extraordinaire et bien propre à tenter les voyageurs et à leur faire braver les fatigues et les dangers d'une ascension.

Malheureusement, pas un audacieux, prétend-on, n'a encore été récompensé de ses efforts, et tous ceux parvenus là-haut, il n'est question que de ceux de bonne foi, ont avoué n'avoir vu que les nuages dont le sommet du Lomond est constamment entouré. La brume leur cachait la terre; ils avaient en pure perte bravé la fatigue et les dangers. Résultat habituel, il faut bien le reconnaître, de toutes les ascensions.

CHAPITRE XIV

GLASCOW

I

Le brouillard. — La Clyde. — Les quais. — Les rues. — Les enseignes. — Les marchands de lait.

Le souvenir que nous avons conservé de notre premier voyage à Glascow est un brouillard tel que la ville demeura éclairée au gaz pendant quarante-huit heures sans interruption. On allait à ses affaires en pleine nuit; toutes les maisons, toutes les rues étaient éclairées durant le jour, et le soir on retrouvait sa chambre dans laquelle le gaz n'avait pas été éteint. Cette ville, si longtemps, non pas plongée dans les ténèbres, mais éclairée d'une lumière factice, donnait l'impression d'une existence à part, hors des conditions humaines. Nous aurions vécu deux jours sous terre que nous aurions, croyons-nous, éprouvé un semblable malaise.

Nous avons revu Glascow par le soleil, la chose n'est pas ordinaire, et la différence est telle qu'il nous semble retrouver dans notre mémoire l'image de deux villes différentes.

Au milieu du brouillard, une population en gue-

nilles, sans chaussures, tête nue, les pieds nus dans une boue noire, fétide, se presse à la porte de bars pleins à regorger. Les rues sont bordées de hautes maisons sombres. Le pavé encombré de voitures, de piétons qui vont en hâte, se heurtent et se bousculent. Le brouillard se convertit en pluie; les becs de gaz piquent l'ombre de lueurs rougeâtres. Ces rues, ces lignes de maisons, ces grands espaces entre lesquels coule la rivière qu'on entend sans la voir, prennent un aspect fantastique, effrayant.

Par une belle journée de soleil, c'est sur les quais de la Clyde que, dans l'après-midi, se concentre toute la vie, tout le mouvement de Glascow.

Les bateaux de promenade remontent le fleuve; ils arrivent d'Oban, des Hébrides, de Rotshsay, de l'île d'Arran, de Greenoch, de Belfast...

Les voyageurs encombrent les jetées, le pont, l'Argyle et la Trongate street. Du centre, au contraire, part la foule des gens d'affaires qui, leur journée finie, se hâtent d'aller se reposer dans leurs villas des lacs. Tout ce monde se rencontre sur la place Saint-Georges, dans un désordre, une poussée sans nom. Les petits marchands, les camelots harcèlent les passants; les paper's boys étalent leurs journaux par terre, et les moineaux qui nichent dans le chapeau de Jean O'want piaillent avec un redoublement d'ardeur.

Dans les quartiers d'affaires, la pluie ou le soleil ne troublent personne, ne changent ni les allures, ni les habitudes. Tout le monde se précipite, court, a la fièvre. Une seule pensée, un seul souci, le gain,

absorbe les facultés de tous les gens qu'on rencontre. Il faut gagner sa vie, réaliser des bénéfices, attraper un shilling ou une livre. Il faut de l'argent, des bénéfices rapides, immédiats, des jouissances brutales, matérielles. Tous les efforts tendent à atteindre ce but, à satisfaire ce désir.

Parler à ces gens, à ceux d'en haut comme à ceux d'en bas, du travail calme et régulier, des créations de l'esprit, des œuvres de la pensée, est leur parler une langue inconnue, ils ne la comprennent pas.

Dans ces splendides rues de Glascow dont les magasins regorgent de marchandises rares et chères, à peine quelques rares libraires, de plus rares marchands d'objets d'art. Une exposition permanente d'affreux tableaux qui se vendent aux enchères, c'est là tout ce que trouve l'artiste, l'homme d'imagination.

En revanche, partout s'étalent les produits les plus perfectionnés de l'industrie humaine et le déploiement des moyens les plus violents pour attirer, pour forcer l'attention du passant.

D'immenses bandes de calicot l'arrêtent à chaque pas : Curieux — curieux — curieux; elles recouvrent une maison du haut en bas : Étonnant — étonnant — étonnant; elles s'étendent sur le sol, dans toute la largeur de la rue : Arrêtez — arrêtez — arrêtez, etc.

...Il y en a en haut, en bas, partout.

Smith, de la maison Smith and C°, vient de décéder, nous vendons à tous prix : Entrez — entrez — entrez.

Lukson a disparu : Lisez — lisez — lisez; il faut

écouler les marchandises de ses fabriques de Stenway.

Absay and C° ont une échéance le 20 ; les fonds leur manquent : Voyez — voyez — voyez.

Les tavernes, les bars, les pâtisseries rivalisent de luxe, de dimensions. On entre, on mange, on repart, sans même s'asseoir. Les plus pressés accourent au son de la grosse cloche qui annonce les tonneaux de lait; ils repoussent les servantes pour se faire place, dévorent un petit pain et, d'un seul trait, vident un grand verre de lait.

II

La misère. — Les émigrants.

Quand, de la place Saint-Georges, on se rend à la cathédrale et de la cathédrale à la Clyde, on traverse une série de rues populeuses, malpropres, répugnantes, dans lesquelles débouchent d'autres rues montant et descendant.

Des maisons à peine achevées bordent ces rues. Un couloir, sans porte, donne accès dans des cours intérieures coupées, rétrécies par toute une succession de bâtiments. Ces cours ne sont pas pavées, l'eau des toits s'y accumule. Les eaux ménagères n'ont pas d'écoulement; elles croupissent avec les ordures de toutes sortes jetées par les fenêtres. Les escaliers qui conduisent aux étages n'ont pas de rampes; les marches sont usées, couvertes de fange; plusieurs manquent.

Les logements se composent d'une pièce éclairée

par une fenêtre, parfois aussi sans jour ni air. Un trou dans le mur sert de passage au conduit de fumée. Comme meubles, une ou deux paillasses avec quelques mauvaises couvertures, des chaises, une table, quelquefois une commode, une armoire ou des caisses. Des loques sont accrochées aux murs. Des verres, des assiettes, des bouteilles, gisent par terre. Pas d'ustensiles de cuisine. Les habitants vivent dehors, achètent des mets tout préparés. Un logement de ce genre se loue de cinq à dix francs par semaine.

Les habitants de ces tristes séjours ont l'aspect mauvais, le regard sombre, inquiet. Le soir, beaucoup, hommes et femmes, sont dans une demi-ivresse. Le samedi soir, tous sont complétement ivres.

Les femmes ont les jambes et les pieds nus; elles ont pour vêtement un mauvais jupon, quelquefois une casaque et un châle qu'elles ramènent sur la tête; le tout en loques. Pas de linge.

Les hommes sont chaussés; ils ont une coiffure; leurs vêtements n'ont plus de forme, on ne peut leur donner un nom. C'est une défroque, bien des fois transformée avant d'être avilie. Pas un ne porte de blouse.

Nous verrons encore pis que cela à Dublin.

On nous montre une chambre dans laquelle vivaient quatre personnes : le père, la mère et deux enfants. Un des enfants est mort; les parents, obligés de travailler le jour, et rentrant ivres le soir, n'ont pas été faire les déclarations nécessaires à la paroisse

et ont gardé trois jours le cadavre avec eux. La même maladie qui a enlevé l'enfant enlève le père. La mère s'enivre à tel point que, pendant cinq jours, elle reste étendue près du cadavre de son mari. Les voisins, prévenus par le dernier enfant qui criait la faim, firent enlever le cadavre.

A côté, une malheureuse femme restée veuve avec un enfant de cinq ans, ne peut payer son loyer. L'house keeper, le gardien de la maison, obéissant aux ordres du propriétaire, arrache la malheureuse femme de son grabat et la jette à la rue. Il faisait grand froid, et il tombait de la neige. La pauvre femme va, malgré sa répugnance, frapper à la porte d'un refuge ; elle grelottait et mourait de froid et de faim. Le directeur se chauffait en buvant un verre de grog. Il n'a pas de place pour les vagabonds; qu'elle revienne une autre fois. Elle revient deux jours après. Le directeur s'est humanisé; il consent à la recevoir; mais il faut qu'elle produise un certificat du logeur où elle a passé la dernière nuit.

« Voilà trois nuits que je couche dans la rue. »

Le directeur s'indigne. Croit-elle donc que le refuge soit fait pour recevoir des gens sans aveu, sans feu ni lieu ? Et il la met à la porte.

La femme sort; elle était à bout; elle en avait assez; elle se couche dans la neige avec son enfant à la porte du refuge; l'enfant mourut très-vite de faim et de froid. Le lendemain, quand le directeur sortit, la femme lui sauta à la gorge, le mordit, le renversa et l'étrangla avant qu'on eût pu le secourir. Elle mourut elle-même quelques heures après.

La mendicité est interdite en Angleterre ; mais la nécessité rend ingénieux. C'est à Glascow qu'a été inventé le moyen de mendier impunément à l'aide d'une botte de paille. Le commerce est libre, et aucune loi, aucun règlement de police ne défend à un gentleman de se promener une botte de paille sous le bras et d'en vendre chaque fétu aux passants.

Dans un terrain vague, près d'une station du Soulh-western railway, est installé un théâtre, le théâtre de la Gaîté. Longtemps avant l'ouverture, le public fait queue, assis le long du trottoir, les pieds dans le ruisseau, se vautrant dans la fange. Des filles immondes, des ivrognes hideux échangent de repoussantes caresses. Les policemen froids, corrects, vont, viennent, regardent, sans s'émouvoir, ni s'alarmer.

Nous avons voulu pénétrer dans un des bars de cet effroyable quartier. Notre présence a passé inaperçue. Nous avons pu regarder, dessiner tout à notre aise, sans qu'on parût faire attention à nous. Chacun n'avait qu'une préoccupation, vider son verre, trouver moyen de le remplir.

Les émigrants qui s'embarquent à Glascow pour tenter la fortune dans le Nouveau Monde, sont naturellement presque tous Écossais. Hommes et femmes sont forts, grands, robustes, jeunes et vigoureux; on devine, à leur aspect, que leur entreprise sera fructueuse. Bien différents en ceci des émigrants allemands, obligés de se cacher, de frauder pour partir, quand ils sont dans la force de l'âge, et ne pouvant librement s'expatrier que quand les fatigues du service militaire les ont déjà affaiblis.

(*En Allemagne,* chez Plon et Nourrit, 1884.) Bien différents aussi des émigrants irlandais, vieillis, abrutis par la paresse et l'ivrognerie, usés par les privations.

Le départ d'un bateau d'émigrants, à Glascow, n'offre donc pas le côté triste, pénible, que les scènes de ce genre offrent au Havre, à Hambourg, à Dublin. (*Notes de voyage.*)

Le bateau est en avant du port, en rivière; les embarcations chargées de passagers, de bagages, l'accostent de toutes parts. Tout ce monde a l'habitude de la mer, n'a pas passé un jour sans la voir, a vécu d'elle. A peine sur le pont, les émigrants semblent chez eux; ils savent se retourner, choisir l'endroit qui leur convient; ils savent comment installer les femmes et les enfants.

Le médecin du bord les examine; un officier d'administration s'assure que tous savent lire, écrire et compter. L'ordre se fait dans le grand navire. Le moment suprême est arrivé; pas de cris, pas de chants. Les émigrants ne chantent jamais; les Italiens eux-mêmes se taisent à cet instant si grave, si pénible du départ.

Une cloche se fait entendre, tout le monde descend; on sert aux émigrants un repas qui coupe court aux émotions dernières. Ils mangent, boivent gloutonnement, avidement, comme des gens privés depuis longtemps de boire à leur soif, de manger à leur faim. Ils oublient et ne pensent même pas à dire un dernier adieu à cette terre avare, improductive, qui ne peut nourrir tous ses enfants.

III

Saint-Enoch. — Les journaux. — Miss Prodgers et les cochers. Tribunal de police.

Saint-Enoch n'est ni une église, ni une chapelle, comme pourrait le faire croire son nom. Saint-Enoch est le nom de la gare centrale du South-western railway, gare à laquelle est annexé un hôtel du genre de ceux que les Anglais appellent terminus-hotel; et c'est de cet hôtel que nous voulons parler.

Saint-Enoch's hotel est très-moderne; c'est en 1884, croyons-nous, qu'il a été inauguré. Il est regardé comme l'hôtel le plus luxueux de la Grande-Bretagne, celui dans lequel les dispositions sont le mieux prises pour assurer aux voyageurs le confort et le bien-être le plus complets.

Dans le vestibule, trois portiers : Allemand, Anglais, Français, reçoivent et guident le voyageur jusqu'au bureau auquel il doit s'adresser. Le voyageur indique l'appartement qu'il désire, petit ou grand, modeste ou somptueux, du deuxième au cinquième étage; le premier étage est occupé par les salons. On lui remet un petit jeton en argent portant le numéro de sa chambre, en le priant de le conserver avec soin pour éviter toute erreur et toute recherche.

Il arrive à Saint-Enoch et il en repart chaque jour deux cents voyageurs.

Le nouvel arrivé monte par un ascenseur et trouve

ses bagages déjà installés dans sa chambre. Les fenêtres sont toutes grandes levées, quelle que soit la saison. Pas de mauvaise odeur, aucun souvenir du prédécesseur. Le feu est prêt, et, le soir, le gaz s'allume partout et peut brûler toute la nuit.

Les lits sont immenses, les siéges bas, profonds, capitonnés, à fond et à dossier mobiles, couverts d'enveloppes ou de housses changées pour chaque arrivant. Pas d'autres meubles qu'une toilette très-complète, des porte manteaux scellés au mur; tout ce qui peut empêcher l'entretien de la propreté d'être facile est proscrit d'une façon absolue.

De chaque côté de la cheminée de la chambre à coucher, une rangée de boutons de sonnettes électriques, de tuyaux acoustiques, et un téléphone en communication avec la salle de concert. Faire attention de ne pas commettre d'erreur, de ne pas se tromper, de ne pas sonner, par exemple, le domestique chargé d'allumer le feu, quand on a besoin de celui chargé de lever ou de baisser les fenêtres. Eau chaude, eau froide à volonté. Montagne de serviettes.

A tous les étages, plusieurs salles de bains; pas d'autres formalités à remplir que d'entrer et d'ouvrir les robinets.

Escalier digne d'un palais; tapis doux, épais, moelleux, qui étouffe le bruit des pas. Fumoir à chaque étage : il est interdit de fumer dans les chambres.

Quartier des hommes voyageant seuls. Quartier des femmes voyageant seules. Quartier des familles et des maris voyageant avec leur femme; ce der-

nier est de beaucoup le plus confortable et le plus soigné.

Sur sa demande, s'il ne parle pas anglais, le voyageur obtient, pour son service, un domestique parlant sa langue.

Au premier étage sont les grands salons, salles à manger pour la table d'hôte, pour les déjeuners, pour les repas de famille, pour les repas pris en dehors des heures réglementaires; salon de réunion pour les hommes seuls, pour les femmes seules, pour les familles; fumoir, billard, salle d'armes; salon de lecture avec tous les grands journaux, toutes les grandes revues d'Europe; salons pour la correspondance; salle de musique, salle de bal, de fêtes, de concerts, cette dernière mise en communication, au moyen d'un téléphone, avec tous les appartements importants.

Les domestiques ont les traditions anglaises. Ils professent le plus profond respect pour qui les paye et dépense beaucoup d'argent. Ils méprisent absolument les voyageurs économes. Ils parlent à peine et ne font aucun bruit.

Les prix sont affichés partout; pas de discussion ni de mécompte possibles. Le temps est passé où les maîtres d'hôtel anglais prenaient pour point de départ de leurs prix le voyageur voyageant seul; celui-là voyageait pour ses affaires, il méritait des ménagements; le voyageur accompagné de sa femme était riche, il payait double du premier; le voyageur accompagné de femme, enfants, domestiques, voyageait pour son plaisir, il payait triple et quadruple.

Au moment de quitter Saint-Enoch, il suffit au voyageur d'indiquer au bureau de l'hôtel l'endroit où il se rend; il paye son billet de chemin de fer en même temps que sa dépense. Il pénètre sur la voie par une porte intérieure, ses colis ont été rangés par les soins d'un domestique de l'hôtel; il n'a qu'à aller jusqu'à son wagon trouver la place qui lui est réservée.

Les journaux de Londres s'impriment dans la nuit. Des correspondants habiles en extrayent immédiatement toute la partie importante, les nouvelles politiques, commerciales et autres, et les expédient par le télégraphe aux journaux des grandes villes, qui, de cette façon, peuvent, sans grands frais, donner à leurs lecteurs la primeur des nouvelles à sensation, douze heures avant leurs confrères de la capitale qui en ont payé la dépense.

Or, les journaux de Glascow annoncent ce matin l'arrivée de miss Prodgers, et aussitôt tous les cabmen de la ville d'être sur leur garde, de devenir polis, empressés, et de s'enfuir dès qu'une femme s'approche d'eux, craignant, toujours et partout, de voir apparaître leur terrible ennemie.

Miss Prodgers est une « excentric »; elle a juré de redresser les abus dont se rend coupable l'honorable corporation des cabmen, et elle les poursuit tous sans trêve ni merci.

Miss Prodgers passe sa vie à monter et à descendre de cab : qu'un cocher réclame plus qu'il ne lui est dû, qu'il ne marche pas à la vitessse réglementaire, vite

elle appelle un policeman, fait constater la contravention et intente un procès à l'automédon récalcitrant. Elle connaît tous les quartiers de Londres, mieux que les cochers; tous les détours des règlements, mieux que les hommes de loi; elle ne s'avance jamais qu'à coup sûr.

Dernièrement, à Londres, après avoir pris une voiture « au temps », elle dut en descendre parce que le cocher prétendait avoir accompli le nombre de milles prescrits. Miss Prodgers fit mesurer par un ingénieur la distance parcourue, la trouva inférieure de cinquante yards à la distance réglementaire; elle intenta un procès au cabman, le gagna et fit condamner le délinquant à une sévère amende.

Il lui est devenu impossible de prendre une voiture à Londres. Dès qu'elle paraît, les cochers s'enfuient à toutes brides; on la signale de loin. Elle a dû donner quelque répit à ses victimes, et elle est venue à Glascow entreprendre une nouvelle campagne.

Les Anglais s'en vont par le monde répandant sur leur compte une foule d'appréciations, favorables bien entendu; on les accepte sans contrôle, et tout le monde finit par y croire.

C'est ainsi que, par exemple, on célèbre avec grand fracas la façon dont la justice s'administre chez nos voisins, les égards dont on entoure l'accusé, la liberté laissée à sa défense.

Nous avions assisté à une querelle survenue, quelques jours auparavant, au Music Hall, entre deux gentlemen; l'un voulait offrir du champagne à une

jeune femme assise devant lui, l'autre s'y opposait. Cet autre, en costume d'Alphonse, chapeau melon à bords étroits et complet clair à grands carreaux, était, du reste, complétement ivre.

Une altercation s'était produite, des coups avaient été échangés, et nous allons, au tribunal de police, voir ce qui allait advenir.

Nous attendons l'appel de la cause qui nous intéresse. Les magistrats, président et juges, la perruque ramenée sur les yeux, s'abandonnent à une douce somnolence; les « baristers » (avocats) parlent sans dire grand'chose; les « solicitors » (avoués) se chamaillent et échangent de gros mots; les huissiers crient des noms que personne n'entend; les patients attendent leur tour; tout se passe enfin comme partout ailleurs.

La chaleur, mêlée à l'odeur du gin, a incommodé un assistant, il a entr'ouvert une fenêtre; l'air frais venu de l'extérieur a réveillé le président et l'a tiré de sa torpeur. Il jette des regards furieux sur l'assemblée et s'adresse à quelqu'un placé devant lui :

« Eh! là-bas, vous, coquin, qui vous a appris à paraître devant la justice armé d'un bâton?

— Votre Seigneurie fait erreur, ce qu'elle prend pour un bâton est simplement une canne.

— Canne ou bâton, n'est-ce pas la même chose? Vous manquez de respect à la justice en vous présentant devant les magistrats avec une telle arme. Huissiers, ôtez-lui ce bâton. Maintenant, vous, approchez; voyons, pourquoi êtes-vous ici? Dépêchez-

vous, croyez-vous que nous ayons le temps d'attendre? Qu'avez-vous fait?

— Je n'ai rien fait.

— Rien fait. Tous les mêmes. Ils n'ont jamais rien fait. Vous verrez que le constable ne l'a amené ici sans autre motif que pour lui faire voir une cour de justice. Eh bien, allons, quoi? Répondez donc, si vous ne voulez pas que je me fâche. Vous étiez ivre; vous avez battu votre femme; vous vous êtes disputé avec vos voisins.

— Mais pas du tout, (*s'indignant*) que Votre Seigneurie...

— Comment! pas du tout; soyez poli, autrement je vais vous apprendre à qui vous parlez. Vous irez deux jours en prison pour vous apprendre à parler d'une façon aussi irrespectueuse à un magistrat de la Reine.

— J'irai deux jours en prison, moi, et pourquoi, s'il vous plaît?

— Pour avoir manqué de respect aux magistrats. (*A l'huissier.*) Maintenant, de quoi est-il accusé?

L'HUISSIER. — Votre nom?

— James Hallay, je suis...

— Taisez-vous!

L'HUISSIER, *au président.* — Je ne vois pas ce nom sur les affaires du jour. (*A Hallay*) : Vous ne voulez pas dire de quoi vous êtes prévenu?

— Mais je ne suis pas prévenu.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici.

— Je suis témoin dans l'affaire Atriff contre Lookburn.

LE PRÉSIDENT. — Vous ne pouviez pas le dire plus tôt? C'est se moquer de la justice. Voilà un quart d'heure que perdent tous ces gentlemen par votre sottise.

— Ce n'est pas ma faute.

— Pas de votre faute! C'est de la mienne, alors. Vous mériteriez que je maintienne les deux jours de prison prononcés contre vous. J'espère que la leçon vous profitera, et que vous serez plus convenable à l'avenir. Huissier, confisquez-lui son bâton. »

TROISIÈME PARTIE

IRLANDE

CHAPITRE PREMIER

BELFAST

I

Vous pouvez périr dans un tel voyage...— Girvan. — L'Ailsea Craig. — Stranraer. — La traversée. — Lairn.

Un vent frais souffle de la mer et chasse la brume. Le soleil s'est montré, il illumine la campagne, chasse les tons gris uniformes et les remplace par des effets d'ombre et de lumière, doux et tendres, comme en offrent seuls les pays humides et brumeux.

Nous suivons la côte de si près, que nous pouvons distinguer une série de petites plages se succédant sans interruption, peuplées de baigneurs de tout âge et de tout sexe. Que d'enfants, juste ciel ! La population du Royaume-Uni n'est pas près de décroître. Ils sont là en bandes, groupés par familles, huit, dix, quatorze, père et mère en tête.

Voici Ayr, Girvan, l'Ailsea Craig dont la base est blanche d'écume et la tête noire, enveloppée de nuages, puis enfin Stranraer, au fond de sa superbe baie.

La mer est calme, les eaux sont d'un beau vert, clair et limpide. Adossés aux montagnes de la côte, se montrent de gais villages, des petits ports; derrière les jetées de pierre, s'abritent des bateaux de pêche, des yachts de plaisance. Les maisons sont peintes de vives couleurs; des massifs de verdure, des pelouses les entourent. Les habitants sont sur leurs portes et nous saluent au passage.

Peu à peu, l'horizon s'élargit; le bateau double l'extrémité du cap; la presqu'île de Cantyre apparaît indistinctement, dans un lointain bleuâtre, et nous disons un dernier adieu à cette rude terre d'Écosse.

A peine la pointe extrême de la baie est-elle doublée que, subitement, au calme succède la tourmente. Un coup de vent s'est engouffré dans le canal du Nord et nous entraîne avec lui; le soleil, le beau soleil du matin a disparu.

Le ciel est gris; des nuages épais, lourds, floconneux, sans forme, courent au-dessus de nous. La pluie tombe à torrents. Le bâtiment manœuvre mal; à chaque lame, il embarque d'énormes paquets de mer qui balayent le pont. Il a fallu quitter la passerelle, il faut, maintenant, descendre au salon et y subir le mal de mer avec toutes ses horreurs.

Heureusement, le couloir du coup de vent est bientôt franchi, et devant nous se dessine une ligne noire, irrégulière, qui ferme l'horizon.

Les côtes d'Irlande, les bords de la « verte Érin à la ceinture de vagues » commencent à se montrer. La ligne grandit, s'accuse, s'élève au-dessus des eaux. Nous distinguons des falaises hautes et droites, une succession de collines s'étageant par derrière, coupées, comme un immense damier, en carrés verts, jaunes, bruns : prairies, terres, champs et rochers. Maintenant, voici des maisons, une jetée; c'est le petit port de Larne, dans lequel chauffe le train qui nous attend et nous conduit à Belfast.

Un groupe de quakeresses est sur le quai; elles sont toutes jeunes et jolies, et se rendent à une assemblée. Quel dommage qu'elles soient si indignement accoutrées! Comme prélude aux exercices pieux auxquels elles vont se livrer, elles psalmodient un psaume à mi-voix, les yeux mi-clos, la tête basse.

II

Belfast. — Les Irlandais. — Le Brogue. — Une taverne de tempérance. — Les mendiants. — La cheminée française.

A peine a-t-il mis le pied à terre, que le voyageur est entouré d'une foule remuante, bavarde, indiscrète, gênante. Portefaix, cochers, garçons d'hôtel, s'empressent, offrent leurs services, avec des gestes, des éclats de voix, qui contrastent singulièrement avec la tenue guindée, l'attitude correcte, « respectable », de leurs confrères anglais.

La langue diffère également, et les accents du

« brogue », que nous entendons pour la première fois, n'ont rien d'agréable.

Autre sujet d'étonnement : les voitures. Elles se composent d'une étroite plate-forme montée sur deux roues et peuvent contenir quatre et six voyageurs, assis de côté, dos à dos et les jambes pendantes au dehors. L'équilibre de la machine est des plus instables. Il est de mauvais genre de se retenir à la banquette, et, comme les chevaux vont grand train, il faut une certaine habitude pour éviter d'être projeté au dehors.

Nuée de mendiants; ils vous harcèlent, vous poursuivent de phrases difficiles à comprendre : plaintes, lamentations bruyantes, pleurs, sanglots, gestes exubérants, désespérés.

Une mère tient un enfant dans ses bras; elle le met sous nos yeux en criant : Ce gentleman laissera-t-il mon enfant mourir de faim? et elle fond en larmes, en poussant des sanglots déchirants.

Une autre scène attire la foule : Mon mari vient de se casser la jambe. Que faire? Par le saint nom de Dieu, venez à mon secours. Et elle fait de vains efforts pour soulever de terre un grand gaillard qui paraît ivre.

Deux enfants entourent une horrible mégère étendue au milieu de la rue : Notre mère est morte, nous n'avons pas de quoi la faire enterrer.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ces exagérations obtiennent quelque succès, et tous ces misérables recueillent quelques pence.

Au milieu de la ville, nous entrons dans une

« temperance-taverne » d'assez piètre apparence. Le public se compose d'employés et de demi-ouvriers. Il y a un salon réservé pour les « ladies ». Sur les murs, des sentences de morale, des inscriptions religieuses, et le hasard fait qu'au-dessus de la porte que, dans nos gares de chemins de fer, nous désignons par « Côté des hommes », on lise : « Hâte-toi, Dieu t'appelle. »

On nous sert des côtelettes de mouton et des pommes de terre bouillies, un semblant de morceau de pain et un verre de lait qu'on peut remplacer par du thé ou du café. Le tout est malpropre et peu ragoûtant, mais ne coûte que six pence.

Le « brogue » se parle autour de nous, dans toute sa saveur; en somme, il paraît moins désagréable que nous ne l'avions entendu dire. Nous apportons toute notre attention, et nous avons bien de la peine à comprendre : l'*o* devient *ou*, l'*s* se change en *sh*, et l'*i* en *e*. Ces différences ne sont pas, en réalité, très-sensibles et ne suffiraient pas à rendre le brogue inintelligible aux étrangers, et, en ceci, les Anglais sont des étrangers, si les Irlandais ne parlaient pas avec un gloussement particulier, sorte de sifflement guttural dont ils accompagnent, en la variant, la finale de chaque mot, de chaque phrase.

Les rues de Belfast sont larges, bordées de hautes maisons en pierres et briques d'architecture saxonne; riches magasins; pâtisseries, sortes de restaurants, toujours ouverts, parfaitement approvisionnés, remplis de nombreux chalands : femmes en fraîche toi-

lette. Elles vont au lawn-tennis, avec leurs raquettes et leurs souliers de rechange sous le bras. Plusieurs sont habillées en matelot, avec le petit chapeau, le grand col de chemise et la jupe courte. Costume évidemment à la mode, très-provocant, mais qui exige, de la part de celle qui le porte, de la grâce, de la jeunesse, de la beauté, de jolis pieds, toutes perfections qu'on ne rencontre, communément, chez les femmes d'aucun pays.

Dans les rues qui conduisent au port et sur le port lui-même, grand mouvement de piétons, de voitures, de navires qui arrivent et qui partent, qu'on charge et qu'on décharge. Partout, sur les murs des maisons, sur le sol des rues, sur les voitures, sur les ballots de marchandises, d'immenses affiches plus grandes et en plus grand nombre qu'à Londres, semble-t-il. Influence des relations avec les États-Unis.

Belfast est une grande ville industrielle qui rappelle un peu Glascow. Les ateliers, les fabriques, les usines de toutes sortes qui font sa fortune l'entourent d'une forêt de cheminées brunes, rouges, blanches menaçant le ciel. Il y en a d'énormes, de minces, de lourdes, d'élancées. Dans un groupe où toutes ont des dimensions colossales, on nous en montre une sans couronnement, comme écrasée, inachevée, à moitié démolie ; elle semble humiliée au milieu de ses fières voisines.

Les propriétaires de l'immense filature dont cette cheminée met les machines en mouvement sont des Français. Ils ont installé à Belfast une fabrique

succursale de celle qu'ils possèdent près de Roubaix. Guidés par un sentiment des plus honorables, ils ont voulu charger un compatriote de leurs travaux de construction et d'installation. Convaincus, en leur qualité de Français, qu'une chose ne peut être bonne, un homme n'avoir de valeur, que si cette chose ou cet homme sont revêtus de l'estampille administrative, ils ont réclamé le concours d'un ingénieur officiel, d'un ingénieur du gouvernement.

Le personnage est donc arrivé, prudemment assisté d'un architecte qui doit indiquer la disposition du plan des bâtiments, la forme des façades. L'ingénieur fait les calculs les plus ardus, les plus méticuleux, pour arriver à déterminer scientifiquement la hauteur de la cheminée de l'usine, la force et la résistance des matériaux, la hauteur et l'épaisseur des murs. La cheminée, surtout, est l'objet de toute son attention. Il déclare que, pour donner aux foyers un tirage suffisant, cette cheminée doit avoir une hauteur de... Les filateurs se récrient, trouvent cette hauteur excessive, démesurée. Ils ne connaissent pas une cheminée de semblable taille; sa construction offrira de grandes difficultés, causera une dépense considérable.

L'ingénieur vérifie ses calculs; ils sont exacts; il persiste dans sa manière de voir : ne pas atteindre le nombre de mètres qu'il indique est s'exposer à un échec certain.

Les propriétaires cèdent. Comment discuter avec un homme dont le gouvernement garantit le mérite et utilise le talent? S'il s'était agi d'un ingénieur

libre, une discussion eût été possible; mais les lumières d'un ingénieur de l'État ne peuvent être mises en doute; comment ne pas avoir confiance dans les conseils d'un homme aussi sûr de lui?

On monte donc la cheminée, on l'achève; elle domine toutes les autres; elle coûte très-cher et, par suite, est pour ses propriétaires un légitime sujet d'orgueil.

Les foyers sont allumés; leur tirage n'est peut-être pas ce qu'on avait rêvé; mais enfin, tel quel, il est très-suffisant. L'usine fonctionne, et, nuit et jour, la grande cheminée vomit dans le ciel des torrents d'épaisse et noire fumée.

Survient un terrible orage. Pendant la tourmente, un coup de vent renverse la cheminée, ou plutôt la coupe en deux : une moitié est debout, l'autre couchée sur le sol.

Grand émoi; il faudra suspendre la marche de l'usine, subir un arrêt dans la fabrication, et l'on entrevoit les tristes conséquences d'un chômage forcé. Les directeurs sont inquiets; ils contemplent avec désespoir les débris de leur cheminée qui jonchent le sol, et leur stupeur égale leur désespoir quand ils constatent que la partie restée debout continue à fonctionner comme si rien de fâcheux n'était arrivé. Ils visitent les foyers, le tirage est excellent et, semble-t-il, supérieur à ce qu'il était avant l'accident, alors que la cheminée avait toute sa splendeur.

L'ingénieur est mandé; il écoute, mais n'approuve ni ne corrige. Il refait ses calculs, les vérifie

et, pièces en main, établit que la cheminée ne peut, ne doit pas convenablement fonctionner. On la lui montre; il refuse d'en croire ses yeux et, toujours, revient à ses infaillibles calculs. Il demande à reconstruire, à exhausser la cheminée; les propriétaires refusent; ils veulent conserver leur cheminée disproportionnée, tronquée, à l'abri des coups de vent.

Elle est connue sous le nom de la cheminée française.

CHAPITRE II

DUBLIN

I

La campagne. — Les fermières. — Les faubourgs. — La ville. — Les hack-cars. — Une robe de satin. — Parnell. — Les affiches.

La campagne est verte, fraîche et fleurie. Les collines basses, arrondies, s'étendent au loin, couvertes de prairies et de bouquets d'arbre. Pas de forêts; des champs de betteraves, de luzerne, de pois, de houblon. Des prés humides avec de beaux troupeaux : de la viande et du laitage. Sur les prés, sont étendues d'immenses bandes de toile qui blanchissent au grand air.

Les murs de clôture, les murs des étables, des fermes, sont blanchis à la chaux, afin de protéger les moutons contre la vermine. Ces lignes blanches tranchent vigoureusement sur les tons verts de la campagne.

Dans les champs, des jeunes filles élégantes en chapeau de paille, en robe de toile, avec le petit tablier traditionnel, aident les ouvriers, trayent les vaches, fanent les foins. Filles et femmes de

fermiers, elles remplacent les domestiques irlandais qui refusent de travailler.

Les constructions se rapprochent, les usines dressent dans le ciel leurs hautes cheminées; sur les murs, s'allongent de colossales affiches; on voit, au loin, un amas de maisons couronnées d'une buée épaisse, d'une vapeur noirâtre qui monte lentement. Les maisons s'entassent, leurs toits s'enchevêtrent; plus de cours, plus de jardins, plus d'espaces libres. Voici des rues boueuses, des bâtiments inachevés ou en ruine, une population misérable, des femmes, des enfants pieds nus, en haillons. Comme toutes les grandes villes, Dublin est entourée d'affreux faubourgs, qui lui font un cadre hideux et repoussant.

L'étranger qui ne verrait de Dublin que le cœur de la cité, ses larges rues, ses grandes places, ses squares, ses parcs et ses monuments, emporterait le souvenir d'une ville, animée, brillante, dont les habitants aiment le plaisir, les arts, et recherchent les satisfactions de l'esprit.

Celui, au contraire, qui sortirait de ce cercle assez restreint et pénétrerait dans les quartiers extérieurs, servant de ceinture au premier, trouverait une ville populeuse, industrielle, pleine de mouvement, de travail, d'usines, d'ateliers et de manufactures.

S'il regardait autour de lui, entre ces deux villes dissemblables, et s'arrêtait sur la lisière qui les sépare, il se sentirait effrayé des scènes de misère et d'abjection dont il serait le témoin.

Sakville est la grande artère de Dublin; c'est là que se concentre tout le mouvement de la ville. Cette voie superbe a la largeur de nos grands boulevards; elle sert de station aux voitures de place et aux principales lignes de tramways. Bordée de superbes édifices, elle se termine d'un côté par une grande place, de l'autre par un pont d'une largeur démesurée, le pont d'O'Connell. C'est dans Sakville que s'élèvent la colonne de Nelson et le monument d'O'Connell, le grand agitateur.

Du pont, aussi large que la rue qu'il continue, le regard suit le cours de la Liffey, bordée de grands quais de granit. Sur ces quais s'entassent les principaux monuments, monuments grecs et romains, avec des colonnes, des portiques, des loges italiennes, qui produisent un étrange effet sous ce ciel gris, froid et humide.

Entre les murs des quais, l'eau noire de la rivière disparaît sous les coques des navires qui montent et descendent.

Sakville est sillonnée par de riches équipages; les chevaux sont superbes, les laquais en grande livrée. Des femmes en élégantes toilettes sont juchées sur des hack-cars qui filent légers et rapides. Beaucoup d'oisifs, de promeneurs, encore plus d'ivrognes et de mendiants.

Quand une voiture s'arrête devant une maison, un magasin, vite les laquais se précipitent et, à coups de pied, à coups de canne, débarrassent le trottoir des misérables qui l'encombrent; ils se lèvent en hâte et, sans proférer ni plaintes, ni injures, vont,

un peu plus loin, chercher un abri ou mendier quelque penny.

Une jeune femme, en robe de satin grenat, s'est un moment arrêtée en descendant de voiture. Une pauvresse assise sur le trottoir, les pieds nus dans le ruisseau, voit à sa portée cette étoffe brillante, douce à l'œil; timidement elle avance la main, main crasseuse, crochue, effroyable, et la passe sur le vêtement aux couleurs chatoyantes. Ses traits expriment un étonnement naïf, une satisfaction sensuelle.

Aux étalages de tous les magasins, des portraits de Parnell, le successeur d'O'Connell et de Stephen; Parnell à tous les âges, Parnell de toutes les tailles, Parnell *for ever!* Parnell seul, Parnell avec sa sœur, avec ses amis, avec ses ennemis; Parnell arrêté, conduit en prison, entrant dans sa cellule, son parapluie sous le bras, car il ne peut jamais venir à l'idée d'un Anglais qu'une circonstance quelconque puisse l'obliger à se séparer de son parapluie. A côté du portrait de l'agitateur, des scènes de l'agitation actuelle : misère, incendie, assassinats, propriétaires boycottés (mis en quarantaine), assaillis à coups de pierres, se promenant sous la protection d'une escorte armée jusqu'aux dents.

Des palissades, entourant une construction, sont couvertes d'immenses affiches coloriées, avec des personnages grandeur nature : les annonces des spectacles du soir, portraits des acteurs, représentation des principales scènes, et toujours les rôles abjects et répugnants réservés à des Irlandais. Dans la litté-

rature anglaise, les ivrognes, les voleurs, les mendiants, sont toujours infailliblement des Irlandais; la vie réelle est, par malheur, souvent en ceci d'accord avec la fiction.

D'autres affiches nous montrent des fermes entourées de champs en pleine récolte, des laboureurs, gais, joyeux, bien vêtus, buvant à leur soif, mangeant à leur faim : promesses alléchantes à l'adresse des émigrants. Comparez ce que vous êtes ici avec ce que vous serez là-bas : ici la misère avec toutes ses horreurs, là-bas l'aisance, le bien-être... Aux premiers arrivés, appartiendront, en toute propriété, des fermes de cent soixante acres, dans la fertile province de Manitoba.

Une autre affiche gigantesque est découpée d'une façon amusante en nombreux compartiments. Un pauvre diable en haillons s'arrête devant un bazar d'habillements. Dans chaque salle représentée par une division de l'affiche, il dépouille successivement une de ses guenilles et revêt une partie d'un costume neuf. Enfin, dans la dernière, il paraît habillé, parfait gentleman.

II

Saint-Patrick. — Un tas d'ordures. — La misère. — A table d'hôte. — Au théâtre. — La nuit. — Marchande de noix. — Marchand de savon. — Un bar.

La transition est brusque, ou plutôt il n'y a pas de transition, entre Sakville, les grandes voies qui

y aboutissent et les quartiers misérables de Dublin. Après avoir vu les bouges infects de Birmingham, d'Édimbourg et de Glascow, on est tenté de croire qu'on connaît l'abjection humaine dans ce qu'elle a de plus pénible; c'est une erreur. Dublin offre des spectacles encore plus hideux et plus repoussants, et nous ne parlons ici que de ceux qui s'étalent au grand jour, de ceux que chacun peut voir et coudoyer dans la rue.

Nous suivons une des rues qui de Stephen Green conduisent à Saint-Patrick. Une porte s'ouvre, et une femme dépose au milieu de la rue un panier d'ordures ménagères. Aussitôt s'élance une bande d'enfants, de jeunes gens, qui fouillent avec les mains cet amas de détritus et dévorent à belles dents les pelures de fruits et de légumes. L'un d'eux trouve un os qu'il se met à ronger, un autre le lui arrache; tous se le disputent, et ces êtres humains grognent, griffent, mordent comme des animaux.

Un paquet de haillons d'où sort un filet de fumée gît contre une borne. A notre approche, sort de ces haillons une tête, celle d'une horrible vieille, la pipe à la bouche. Elle tend la main, nous lui donnons deux pence. La vieille pousse une sorte de gloussement bestial qui fait paraître une petite fille vieillotte, malingre, couverte de plaques scrofuleuses, vêtue d'une souquenille en haillons. La vieille lui remet les pence et un débris de tasse. La petite entre dans le bar voisin, en ressort un moment après avec la tasse pleine de whisky; elle boit la première et remet le reste à la vieille, qui vide la tasse d'un trait;

puis, voyant qu'elle a été trompée sur la quantité, elle attire l'enfant à elle, la bat à poings fermés, la jette par terre, la griffe et la mord, sans que celle-ci pousse un cri, laisse échapper une larme.

En sortant de Saint-Patrick, nous sommes entourés, assaillis par une horde de mendiants pleurards, criards, importuns, montrant les scrofules et la vermine dont ils sont couverts.

Une fille rabougrie, difforme, bancale, a pour vêtement un jupon en loques, un châle croisé sur la poitrine; ses bras sortent nus; elle n'a ni linge, ni chaussure, ni coiffure; son cou est labouré de cicatrices.

Un grand diable de garçon a les jambes passées dans des jambes de pantalon de provenance différente; il les retient avec la main; une loque, qui semble avoir autrefois été un habit, lui couvre le dos.

Nous leur jetons quelques pence, et tous, pêle-mêle, avec des cris d'animaux, se précipitent, se battent, se mordent et geignent d'une façon lamentable.

Il faut durement repousser ces malheureux dont le contact répugne. L'odeur qu'ils exhalent, même en plein air, est infecte. Un Anglais qui « fait party » avec nous se sert de sa canne à cet effet et l'emploie brutalement, mais efficacement. Les pauvres diables s'enfuient en hurlant, comme des chiens qui ont reçu des coups. Et à chaque pas, dans bien des rues, se reproduisent des scènes du même genre.

Le soir, nous retrouvons, à table d'hôte, l'Anglais dont la canne nous a été si utile. Les femmes sont en robes ouvertes, avec des bijoux, des fleurs dans les cheveux et au corsage. Les hommes sont en habit, une rose à la boutonnière. Les reflets de la lumière électrique étincellent dans les cristaux, la table est somptueusement servie. Les domestiques apportent des mets recherchés, appétissants, et servent des vins de France. Il règne dans la salle une odeur de bonne cuisine mélangée au parfum des fleurs.

Plus agréable de se trouver ici que devant Saint-Patrick, nous dit notre voisin, en se penchant vers nous.

Et, comme nous déplorions la misérable existence de tous ces gens, il déclare bien vite, pour couper court à nos doléances, à nos récriminations prévues, qu'il ne faut pas plaindre ces affreux chenapans; qu'il ne faut jamais plaindre un vieil Irlandais. Le vieil Irlandais est celui qui a conservé les habitudes de paresse, d'ivrognerie, de cette race maudite. Le vieil Irlandais est l'ennemi irréconciliable. Le jeune Irlandais, au contraire, a accepté la conquête; il s'est soumis, a acquis les qualités du véritable Anglais et est devenu digne d'être son ami. Les vieux Irlandais constituent un parti dont bien des membres sont jeunes; mais tous, jeunes et vieux, sont de la chair à coquins, capables de tout. Ce sont eux qu'on rencontre dans les endroits isolés de Phœnix-Park, et gare à quiconque, alors, n'a pas un bon revolver dans sa poche.

— Vous êtes Français, ajoutait-il, et vous vous

laissez prendre aux belles phrases sur la solidarité des peuples, les devoirs de l'humanité. Croyez-moi, ne permettez jamais à un mendiant irlandais de s'approcher de vous. S'il ne vous vole pas, il vous jouera quelque mauvais tour, vous infectera de vermine, et, si vous lui tendez deux pence au lieu de les lui jeter, il vous touchera la main pour vous donner la gale.

Je vais au Gaity's theatre; et vous?

Les abords du théâtre sont encombrés de mendiants que la police éloigne sans grands efforts, mais qui reviennent sans cesse. Les spectateurs arrivent : les femmes, enveloppées dans des sorties de bal, juchées sur des hack-cars sautent légèrement à terre; les hommes sont en habit et en cravate blanche.

A l'intérieur, beaucoup de jolies femmes, tailles plates, corsages sans saillies. Toilettes criardes de plusieurs couleurs, aux tons heurtés, des toilettes anglaises, enfin.

On donnait la *Vie à Londres,* adaptation de la *Vie parisienne*. Les acteurs jouaient mal et chantaient de même. L'aspect de la salle était plus intéressant que la vue de la scène.

Nous sortons avant la fin. Les mendiants se pressent toujours aux abords du théâtre; de temps en temps, un passant jette deux pence par terre, et aussitôt la tourbe immonde de se précipiter en criant; tous se disputent, s'injurient et se frappent.

Dans les rues, les magasins se ferment, les promeneurs deviennent rares. A travers les grandes glaces des bars, on aperçoit des ombres informes;



DUBLIN. — DANS LA RUE.

par les portes, à chaque instant poussées, arrive une odeur forte, une vapeur alcoolique, humide, épaisse, et la lueur crue du gaz trace sur le pavé boueux de longues traînées de lumière.

Une marchande de noix a déposé sa marchandise à l'angle d'une rue borgne; c'est une effroyable mégère. Elle crie à tue-tête pour appeler les chalands, puis se tait tout à coup, et, quand passent devant elle certains individus à figures connues, sans doute, le bras tendu, elle désigne une lueur tremblotante qu'on devine dans le brouillard.

Cette lumière est celle de la boutique ambulante d'un marchand de savon. Il est vêtu d'une longue houppelande rapiécée, coiffé d'un chapeau bossué, et cependant n'a pas l'air misérable. Son regard est fureteur et inquiet. Il fait son boniment d'une voix basse et sourde, et regarde attentivement les clients qui défilent rapidement devant lui. Nous nous présentons à notre tour. Le marchand nous adresse la parole en irlandais; nous ne comprenons pas et grommelons quelques mots. Il se fait tout à coup autour de nous un profond silence. Nous avons comme le pressentiment d'un danger. L'étrange marchand reprend alors, sur un tout autre ton, avec un accent américain très-prononcé : Vous êtes Français, monsieur? et il nous tend un petit paquet en forme de pain de savon.

Un coup de sifflet a retenti : les lumières sont éteintes, boutique, étal, marchand, marchande, tas de noix et clients, tout a disparu, et c'est à peine si nous entendons au loin le bruit assourdi de pas

pressés, pendant que, de l'autre côté, débouche en courant un détachement de policemen.

Le petit paquet qui nous avait été remis était une publication d'un chef de la terrible land-league qui agite l'Irlande. Sur la couverture, une bière, des ossements en croix. A l'intérieur, un récit des événements qui se passaient alors dans les comtés de Cork et de Gallway, un appel à la violence. Le tout écrit en dialecte assez difficile à comprendre exactement.

Nous entrons dans un bar avec une légère appréhension; l'heure est avancée, et il nous semble que le nombre des policemen diminue dans la rue. Près de l'entrée, se tient un être grotesque, à la figure joviale; il tend la main aux passants et leur ouvre la porte. Le bar est presque plein; notre entrée semble inaperçue.

Bien différents des bars anglais, qui sont toujours silencieux, propres et bien ordonnés, les bars fréquentés par les Irlandais sont bruyants, malpropres et médiocrement tenus. Les querelles y sont fréquentes, et le bruit, le tapage, fait souvent irruption dans la rue. La salle est longue et étroite; le comptoir règne dans presque toute la longueur. Au milieu, bien en vue, s'étalent les portraits d'O'Connell et de Parnell. L'odeur du tabac et de l'alcool prend à la gorge.

Un buveur chante, en brogue, une chanson irlandaise qui a grand succès. Un homme cherche à embrasser une femme qui se défend mollement. Il n'y



DUBLIN. — LES BARS.

a pas de siéges ; tout le monde est debout. Ces gens sont des ouvriers ayant fait une bonne journée, des cochers de voitures de place, des garçons de magasin, des domestiques. Ils viennent, la tâche quotidienne remplie, boire quelques verres de gin ou de whisky. Beaucoup, évidemment, ne seront pas assez solides pour regagner leur logis.

Un mouvement se produit : deux soldats en permission viennent d'entrer. Ils appartiennent à ces régiments d'highlanders qui, pour ne pas offenser la pudeur anglaise, ont été obligés de cacher leurs genoux dans un pantalon à quadrilles écossais du plus grotesque effet. Ils s'approchent du comptoir; on leur fait place, plus même qu'il n'est nécessaire. Les bar-maids les regardent, croisent les bras et leur tournent le dos; c'est le maître de l'établissement qui s'approche lui-même pour les servir. Les deux soldats se consultent et sortent. Nous nous attendions après leur départ à quelque explosion de colère, de menaces; pas du tout, l'incident passe inaperçu, les choses reprennent leur cours. Des incidents de cette nature se sont si souvent reproduits, qu'ils ont perdu de leur importance et de leur intérêt. Les magasins et les bars où les soldats et les gens de police sont sûrs d'un bon accueil portent, paraît-il, un signe extérieur.

Il n'y a pas longtemps que la présence d'un soldat ou d'un propriétaire dans un lieu public était l'occasion d'une rixe; ces faits sont, momentanément, devenus assez rares dans l'intérieur des villes.

III

Phœnix-Park. — Lord Cavendish et Mr Burke. — Carrey et O'Donnell.

Le Phœnix-Park est une superbe promenade, située à l'extrémité de la ville. Elle comprend dans son enceinte la résidence d'été du vice-roi, plusieurs jardins, un champ de courses, des champs de manœuvre, d'exercices pour les troupes, des pelouses pour les fêtes foraines, les jeux de balle, de lawn-tennis, de polo, etc., des allées pour la promenade des voitures et des cavaliers; c'est le rendez-vous de la société élégante et des gens sans aveu de la ville.

Le long des allées, au milieu des pelouses, sont plantés des bouquets d'arbres qui servent d'abri aux vagabonds et dont, par suite, le voisinage n'est pas toujours sûr. Des policemen à pied et à cheval veillent à la sûreté des promeneurs; ce soin n'est pas superflu; il est souvent insuffisant.

C'est dans Phœnix-Park qu'ont été assassinés, en plein jour, lord Cavendish, secrétaire général, et Mr Burk, sous-secrétaire du vice-roi.

Le samedi 6 mai 1882, vers cinq heures du soir, lord Cavendish et Mr Burke quittèrent le château de Dublin pour se rendre au pavillon de Phœnix-Park, résidence d'été du vice-roi, avec lequel ils devaient dîner.

Lord Cavendish partit à pied, Mr Burke monta

dans un hack-car, fit une course en ville et rejoignit lord Cavendish à la porte du parc. Mr Burke descendit de voiture, et tous deux continuèrent leur chemin à pied. Comme ils approchaient de l'habitation et se trouvaient en face de la loge du gardien, ils furent dépassés par deux gentlemen montés sur des bicycles. Ils les suivaient du regard, lorsque quatre individus sortant d'un massif d'arbres se jetèrent sur eux et les frappèrent de coups de poignard d'une façon si violente et si rapide qu'ils tombèrent sans pouvoir ni se défendre, ni appeler au secours.

Quatre ou cinq minutes plus tard, les deux gentlemen qui étaient allés sur leurs bicycles jusqu'à la colonne du Phœnix, rebroussèrent chemin et, passant dans l'avenue, trouvèrent les deux cadavres ; ils donnèrent l'alarme, et allèrent chercher du secours.

Un marchand de parapluies qui travaillait et travaille encore tout près, une promeneuse qui traînait une petite voiture pleine d'enfants et passait près de là, les nombreux promeneurs des allées voisines, personne n'avait rien vu, rien entendu.

Mr Burke était étendu sur une bordure de gazon, lord Cavendish se trouvait à quelques pas.

Ce double assassinat produisit la plus vive émotion dans toute l'Angleterre. La police du royaume entier fut mise sur pied; ses efforts restèrent longtemps infructueux.

Enfin, un vieux bonhomme, J. Fitzimons, vint, un des derniers jours du mois de décembre de cette même année, déclarer à la police qu'il avait trouvé

dans le grenier de la maison de James Carrey, chez lequel il travaillait, six grands couteaux et un rifle.

Cette indication, bien vague, servit de point de départ à des recherches qui firent découvrir l'assassin. On surveilla la maison de Carrey, et l'on surprit sa femme, son fils et son frère au moment où ils essayaient de faire disparaître les armes signalées.

James Carrey fut arrêté chez lui le 13 janvier 1883. On lui promit la vie sauve s'il dénonçait ses complices, et il entra immédiatement dans la voie des aveux, aveux tenus secrets jusqu'au jour du jugement, afin de permettre l'arrestation de tous les coupables et de protéger le dénonciateur contre leur vengeance.

Carrey était conseiller communal de Dublin; il possédait une certaine aisance. La maison qu'il habitait lui appartenait. C'est dans cette maison que se réunissaient les membres de la société secrète qui avaient accompli l'assassinat. Grâce aux indications très-détaillées qu'il donna, tous ses complices furent promptement arrêtés et passèrent en jugement, le 15 février 1883.

James Carrey était au milieu d'eux. Leur interrogatoire terminé, sur l'ordre du président, il quitta le banc des accusés et passa sur celui des témoins. Les accusés comprirent qu'ils étaient trahis, qu'il ne leur restait plus d'espoir; ce fut parmi eux un débordement de colère et de rage. Ils menaçaient Carrey, voulaient se ruer sur lui, luttant avec les policemen impuissants à les contenir. Il fallut que la

troupe vînt aider la police; enfin le calme se rétablit, et Carrey prit la parole:

Dans le courant de novembre 1881, sont arrivés à Dublin, venant de Londres, deux individus, Walsh et Sheridan, déguisés en prêtres catholiques. Ils apportaient de l'argent et les instructions de celui qu'ils appelaient le numéro un. Ils étaient chargés de choisir dans les rangs des fenians deux cent cinquante hommes déterminés qui devaient former les invincibles Irlandais. Ces invincibles avaient pour tâche le renversement de la tyrannie et l'assassinat des tyrans.

Walsh et Sheridan se mirent immédiatement en rapport avec les quatre chefs fenians de la direction de Dublin. Le corps des invincibles fut promptement constitué, et alors arriva le personnage appelé le numéro un. Il était porteur d'une lettre de crédit considérable et, à différentes reprises, remit aux conjurés des sommes de cinq cents et de mille francs.

La première victime désignée aux coups des invincibles par le numéro un fut Mr Forster, le prédécesseur de Mr Burke. A trois reprises, les tentatives dirigées contre lui avortèrent: la première fois, parce que le signal de l'attaque n'avait pas été donné à temps; la seconde fois, parce qu'au moment où il allait arrêter son cab, on entendit les chevaux des constables à cheval; la troisième fois, parce qu'il s'endormit dans son wagon et ne descendit pas à la station où il était attendu. Mr Forster ne connut ces diverses tentatives et leur avortement que par l'instruction du procès.

Mr Burke ayant remplacé Mr Forster, c'est lui

que les assassins se décidèrent à frapper. Un ouvrier, Joseph Smith, qui avait travaillé au château et qui, par suite, connaissait très-bien le sous-secrétaire, fut chargé de porter le premier coup. Il n'était pas alors question de lord Cavendish, et il n'a été frappé que parce qu'il a voulu venir au secours de son ami.

Carrey reconnut tous les accusés présents comme ayant été membres de l'association des « Irish invincibles » et ayant pris part aux assassinats de Phœnix-Park.

Le procès établit la part de responsabilité qui incombait à chacun d'eux. Les plus coupables furent condamnés à mort et exécutés.

On avait promis la vie à Carrey; mais la réalisation de cette promesse n'était pas facile. A Dublin, il était exposé à une mort prompte et certaine. Depuis le jugement, il habitait une maison gardée jour et nuit et savait quel eût été son sort s'il se fût aventuré dehors.

Carrey ne pouvait donc rester à Dublin; il n'eût pas été davantage en sûreté en Angleterre, en Europe, ni même en Amérique. On se décida à l'embarquer, sous un faux nom, et à le transporter au Cap. Arrivé au Cap, il changea de bateau, monta sur le *Melroze-Castle* qui devait le conduire à Port-Élisabeth.

L'association, trahie par Carrey, l'avait condamné à mort, et le bateau qui l'emmenait d'Angleterre en Afrique, emmenait en même temps l' « invincible », le bourreau chargé d'exécuter la sentence.

Cet « invincible » se nommait O'Donnell. L'occasion favorable à l'exécution de ses desseins fut longue à se présenter; il dut attendre. Enfin, un peu avant d'arriver à Port-Élisabeth, O'Donnell s'approcha de Carrey isolé sur le pont, lui fit connaître la mission dont il était chargé; puis, tirant son revolver, il lui cassa la tête.

O'Donnell se laissa arrêter; il fut débarqué dans la baie d'Algoa, et l'*Athenian* le ramena à Southampton. Il arriva à Londres le 18 septembre 1883, fut jugé et pendu le mois suivant.

CHAPITRE III

LES FENIANS

I

Les fenians. — Asservissement de l'Irlande. — Édouard Bruce. — Henri VIII. — Cromwell. — Partage des terres. — Jacques II. — Le clergé protestant. — Swift. — Le docteur Campbell. — Soulèvements de 1761 et de 1798.

L'asservissement de la « perle des mers », de cette belle race irlandaise si brave, si vive, si ardente, remonte au milieu du douzième siècle. Quelques faits de piraterie servirent de prétexte. Pour les punir, l'Angleterre fit couler des torrents de sang, et elle ne laissa échapper aucune occasion pour augmenter le poids des chaînes dont elle chargeait les vaincus (Hunning).

L'Irlande reconquit sa liberté avec Édouard Bruce d'Écosse qu'elle appela à son secours. Elle ne jouit pas longtemps de cette liberté, et en 1317 elle retombait sous le joug anglais.

Sous Henri VIII, l'Irlande refusa d'accepter la réforme. Soutenue par le Pape et les princes catholiques, elle tenta un nouvel effort, effort infructueux, qui irrita les vainqueurs, les rendit plus exigeants et plus durs.

Henri VIII, Élisabeth, Jacques Ier tentèrent successivement d'expulser les catholiques d'Irlande et de les remplacer par des presbytériens. Ceux-ci jouissaient de toutes les faveurs, de tous les priviléges, tandis que les catholiques étaient accablés de vexations et d'injustes traitements.

Ces malheureux, poussés à bout, usèrent de terribles représailles et se vengèrent des protestants par un effroyable massacre.

Après l'exécution de Charles Ier, Cromwell débarqua en Irlande à la tête d'une armée. Les soldats anglais se livrèrent à des excès dont le prédicateur Hugh Peters rendait compte en ces termes :

« Nous sommes maîtres de Trelagh; nous n'avons épargné personne et avons tué trois mille cinq cents ennemis. »

Les prisonniers furent réduits en esclavage; Cromwell les donna à ses amis, comme il leur donna des chevaux et des terres.

Les Anglais se partagèrent les terres fertiles, et l'on parqua les Irlandais dans la stérile province de Connaught, avec interdiction d'en sortir. Une condition expresse imposée par les conquérants à ceux qu'ils avaient gratifiés d'une partie du sol conquis fut de ne jamais l'aliéner d'une façon quelconque en faveur d'un catholique.

Les troupeaux avaient été détruits, les moissons foulées aux pieds des chevaux; cinq cent mille Irlandais avaient été tués, cent mille avaient été réduits en esclavage.

Jacques II, chassé d'Angleterre, favorisa un sou-

lèvement. Guillaume écrasa les rebelles, et sa victoire fut le signal de nouveaux massacres, de nouvelles déprédations. Les oppresseurs surchargèrent les Irlandais de taxtes et d'impôts. Les redevances qu'ils devaient acquitter en faveur du clergé protestant étaient énormes; on les obligea à subvenir à tous les frais d'un culte qui leur était odieux. L'exportation du blé, du bétail, fut interdite aux catholiques; on agita même la question de leur ôter le droit de pêche. Les mariages entre protestants et catholiques furent déclarés nuls.

Le code que promulguèrent les vainqueurs donnait une prime au prêtre apostat, au traître qui livrait un proscrit, au fils, à la femme du catholique s'ils consentaient à abjurer. Le fils catholique devenu protestant ne pouvait être déshérité par le père. La femme convertie était déliée du serment de fidélité conjugale.

L'unique moyen d'existence laissé aux indigènes fut la faculté de louer les terres dont ils avaient été propriétaires : « J'ai traversé ce pays, disait Swift, « en 1715-1750, j'ai vu des champs incultes, des « bouges misérables, des habitants à la figure hâve, « des hommes semblables à des animaux, des femmes à demi nues, des enfants ayant faim, et je « n'ai pu reconnaître cette terre autrefois si fertile, « au ciel si clément, ces hommes au naturel heureux, bons et doux. »

Un peu plus tard, le docteur Campbell écrivait, à son retour d'Irlande : « En ce pays, les habitants ne « sont vêtus que de haillons ; on n'y rencontre que

« des misérables et des mendiants. Leurs cheveux, « leur barbe, cachent les traces repoussantes des « scrofules et du scorbut. Toucher ces êtres, c'est « s'exposer à être atteint de la contagion des ma- « ladies dégoûtantes qu'engendrent le vice et la mal- « propreté. »

Arthur Young ajoute : « La conduite du gentil- « homme vis-à-vis du prolétaire est odieuse; il lui « refuse toute justice, fait de sa puissance le plus « infâme abus, et cependant, malgré tant de mi- « sère, la population augmente dans d'étonnantes « proportions. »

Et Swift, montrant cet accroissement de pauvres et de mendiants dont la charge inquiétait l'Angleterre, proposait d'engraisser les enfants au-dessous de dix ans, de les faire cuire et d'en nourrir les parents.

Un soulèvement général marqua l'année 1761. Des bandes armées parcouraient les provinces, brûlaient les maisons, ravageaient les champs, égorgeaient les bestiaux et torturaient les femmes et les enfants. Ce soulèvement fut promptement étouffé. Les vainqueurs usèrent de représailles terribles : les têtes tombèrent par milliers.

Les pauvres « paddy », un instant terrifiés, relevèrent la tête en 1798, la grande Révolution allait leur venir en aide, pensaient-ils. L'île tout entière se souleva; les bandes armées la parcouraient en tous sens, semant sur leur passage la terreur et la mort. Mais aucun secours ne vint à l'aide des révoltés, et, comme les précédentes, cette tentative demeura inutile.

Cette fois, à la mort, à la déportation, l'Angleterre ajouta un châtiment qui, plus que tout autre, devait être ressenti par un peuple aussi patriote que le peuple irlandais : elle supprima le Parlement national qu'avait, jusqu'à ce jour, conservé l'Irlande.

Les membres du Parlement votèrent eux-mêmes l'annexion, et ce vote coûta, dit-on, 1,260,000 £ à William Pitt.

L'Irlande ne désarma pas; elle continua la lutte, fatigant ses oppresseurs, les empêchant de jouir du fruit de leurs déprédations et attendant l'heure de la vengeance.

II

Causes de la situation de l'Irlande. — La division territoriale. — Les cottiers. — La religion. — O'Connell. — L'association. — *Repeal of the union.* — Les meetings.

La déplorable situation dans laquelle se débattait l'Irlande tenait à deux causes : à l'administration, à la religion.

L'administration laissait la population en proie à la plus effroyable misère; les priviléges accordés aux protestants froissaient les légitimes prétentions des catholiques.

Les puritains établis dans le pays depuis le protectorat de Cromwell détenaient entre leurs mains toute la propriété foncière. La clause qui leur enlevait le droit d'aliéner tout ou partie de leurs biens en faveur des catholiques avait toujours été main-

tenue. La rigoureuse application de cette clause divisait la population en deux castes ennemies : les envahisseurs, propriétaires du sol ; les habitants originaires soumis aux premiers, desquels ils tenaient leurs moyens d'existence.

La haine et l'hostilité qui séparaient ces deux partis rendaient tout rapprochement impossible. Les rapports entre le propriétaire et le fermier se bornaient pour l'un à la réception du prix de fermage, pour l'autre à son payement. Le propriétaire s'occupait peu du moyen d'améliorer ses terres. Il ne tenait pas à conserver ses fermiers, puisqu'il était sûr de leur trouver facilement des successeurs. Quant au fermier, il n'avait nul intérêt à réaliser des perfectionnements, à augmenter des revenus dont il ne devait pas profiter, et, de part et d'autre, toutes choses restaient dans une situation déplorable.

L'Irlande, en 1820, comptait environ soixante-dix mille fermes ; sur ce nombre, cinquante mille, au plus, avaient sept hectares d'étendue et pouvaient assurer l'existence des fermiers. Ceux-ci employaient, pour les aider dans leurs travaux de culture, des cottiers (de *cot*, chaumière), auxquels ils accordaient, comme salaire, les produits d'un champ.

La situation de ces cottiers était des plus misérables. Ils construisaient eux-mêmes les huttes sous lesquelles ils vivaient pêle-mêle avec les animaux. Ils ne se nourrissaient que de pommes de terre. Quand la récolte manquait, ils étaient en proie aux horribles tourments de la faim.

Un grand nombre de propriétaires, reconnaissant que l'élevage du mouton leur donnait un revenu supérieur à celui de la culture des terres, avaient renvoyé leurs fermiers. Les propriétaires n'habitant pas leurs terres en dépensaient les revenus au dehors. Tout ce que produisait l'Irlande, pays éminemment agricole, était perdu pour elle.

Au commencement du siècle, sur huit millions d'habitants que comptait l'Irlande, sept millions étaient restés fidèles à la religion catholique.

La religion catholique était en rapport avec leur nature, leur caractère, leurs sentiments. Ils ne voulurent jamais l'abandonner. La pression exercée sur eux, les traitements les plus injustes et les plus odieux, ne purent les faire renoncer à leur foi. C'est ainsi que, jusqu'en ces derniers temps, ils durent payer aux ministres protestants une dîme exorbitante, pendant que les prêtres catholiques ne recevaient de l'État qu'une rémunération insuffisante.

Le soulèvement de 1798 avait eu pour résultat immédiat la suppression du Parlement libre, que l'Irlande avait conservé jusqu'à ce jour, et l'application du bill de coercition, qui soumettait l'Irlande à des mesures exceptionnelles.

La mise à exécution de ces sentences augmenta la haine entre les deux partis en présence; des deux côtés, on se préparait à la lutte. Les Irlandais espéraient que l'énergie du désespoir leur donnerait la victoire; les Anglais voulaient en finir une bonne fois avec des rebelles dangereux.

C'est à ce moment que parut O'Connell. Un duel

récent, dans lequel son adversaire avait succombé, venait d'appeler sur lui l'attention publique. Né en Irlande en 1775, élevé en France dans les colléges catholiques de Saint-Denis et de Saint-Omer, il en avait rapporté des idées nobles et généreuses, et rêvait de rendre sa patrie indépendante, calme et heureuse.

Avocat à Dublin, vivant au milieu de ses compatriotes, il était chaque jour témoin de la lâche oppression dont ils étaient victimes. Au tribunal, en ville, dans toutes les réunions qu'il pouvait provoquer, il flétrissait courageusement l'oppresseur, appelant sur lui la vengeance de Dieu et celle des hommes.

Sa première œuvre (1823) fut la création de l' « Association », dans laquelle, cédant à un admirable élan, l'Irlande entière s'enrôla. Il réunit ainsi des éléments épars, des volontés, des ardeurs dispersées, et se mit à leur tête.

Reconnu comme chef de l'Association, il réclama le « repeal of the union », c'est-à-dire la séparation de l'Irlande et de l'Angleterre, la restitution à l'Irlande de son Parlement libre, qu'elle avait possédé près de six cents ans : cri de guerre qui retentit dans tous les cœurs irlandais, signal d'une lutte qui ne s'est pas éteinte et qui vient, après un demi-siècle, de se réveiller plus vive et plus ardente.

A ce cri, à ce signal attendu, l'Irlande s'émut; une agitation extrême se répandit d'un bout à l'autre de l'île. Les fermiers et les cottiers se réunirent dans une haine commune contre leurs proprié-

taires, haine si violente que rien ne pourra désormais ni la calmer, ni l'éteindre. Le clergé fit cause commune avec la population irlandaise, l'excita, la poussa en avant, et l'Angleterre vit s'allumer une guerre civile qui l'a souvent menacée jusqu'au cœur même de Londres.

O'Connell voulait obtenir pour l'Irlande la restitution de sa liberté; mais il lui répugnait d'avoir recours à la violence et de verser le sang. Il organisa des meetings, des assemblées populaires, dans lesquels il réunissait ses adhérents, les membres de l'Association. Ces meetings comptèrent tous les habitants catholiques. Ils furent pour O'Connell l'occasion de véritables triomphes. La fougue de son éloquence, l'emportement de sa parole, les images saisissantes que lui inspirait son patriotisme, transportaient ses auditeurs. Il réunit souvent ainsi cent mille auditeurs, parfois cinq cent mille; et à Tava Hill, on en compta, dit-on, un million.

Ces masses énormes, entraînées par sa déclamation passionnée, exagérée, lui obéissaient si aveuglément que ces misérables, dénués de tout, trouvaient les ressources nécessaires au fonctionnement de l'Association, deux pence par semaine. De ces ivrognes, il obtenait l'abstinence, et, la veille d'une élection, il lui suffit de défendre à tous les membres de l'Association de s'enivrer, pour que le lendemain les bars fussent déserts et que pas un Irlandais ne bût un verre de whisky.

Ce pouvoir sans bornes, cette influence sans limites aux mains d'un homme comme O'Connell créaient

pour l'Angleterre un danger qui lui paraissait bien plus redoutable que ne l'eût été une émeute.

III

Arrestation d'O'Connell. — Son élection au Parlement (1829). — Church bill. — L'Irish coercion (1833). — Poor bill (1838). — Smith O'Brien. — L'émigration (1847).

Le ministère anglais s'émut d'une situation aussi grave et prit un parti extrême. O'Connell et son fils furent arrêtés la veille d'un meeting dans lequel devaient être prononcés des discours encore plus violents et plus menaçants que les précédents. O'Connell passa devant un jury intimidé et corrompu qui le condamna à deux ans de prison et cinquante mille francs d'amende. Il en appela, et la Chambre des lords l'acquitta.

La loi interdisait alors aux catholiques de faire partie du Parlement anglais. Malgré la loi, malgré l'opposition la plus vive, O'Connell fut élu député au Parlement (1829); mais il refusa de prêter serment et ne put siéger.

Le gouvernement dut abolir cette loi de proscription et, par un « church bill », accorda aux catholiques des droits politiques égaux à ceux des protestants. O'Connell, élu de nouveau, occupa alors au Parlement la place qu'il conserva toujours depuis.

Le « church bill » mettait à la charge des propriétaires la dîme ecclésiastique protestante jusqu'alors payée par les fermiers. Il permettait donc d'amé-

liorer la situation des catholiques. Les fonds devenus libres furent employés à la création d'écoles.

La publication du « church bill » fit croire que l'ère des concessions approchait, et qu'un apaisement pourrait se faire dans les esprits.

Malheureusement, cette ère de conciliation ne fut pas de longue durée; le gouvernement voulait éviter le retour des troubles et de l'agitation que causaient les meetings. Il annonça donc, dans le discours de la couronne prononcé à l'ouverture de la session de 1833, qu'il allait demander au Parlement la mise en vigueur du « coercion bill », loi de répression qui donnait au lord lieutenant de l'Irlande le droit de dissiper par la force toute assemblée, toute réunion publique.

Les ministères passaient, les sessions législatives se succédaient sans amener aucune amélioration dans le sort de l'Irlande, dont les souffrances s'accroissaient chaque jour. O'Connell s'épuisait à la tribune du Parlement en efforts infructueux. Il ne pouvait plus croire à la réalisation des promesses qui lui avaient été faites. Sans cesse de nouvelles difficultés surgissaient, de nouvelles complications rendaient la situation plus intolérable. O'Connell jugea le moment venu de remplacer les paroles par des actes, et, contrairement à ce qu'il avait précédemment dit et affirmé, il fit un appel à la violence et poussa son cri de guerre. « Repeal of the union », c'est-à-dire rétablissement du Parlement irlandais, ce fut là son mot de ralliement. L'agitation se répandit dans l'île avec une rapidité telle que le grand agitateur lui-même en

fut effrayé. Elle dépassa en violence toutes celles qui avaient précédé. Des meetings monstres eurent lieu, sans interruption, malgré l'interdiction qui pesait sur eux. Le peuple prit les armes en plusieurs endroits, et les femmes se refusèrent à payer toute redevance et tout impôt.

O'Connell s'interposa, usa de son influence toute-puissante pour éviter l'effusion du sang. Il était revenu au rêve de ses débuts, l'Irlande libre ne devant le triomphe de ses droits qu'à des moyens pacifiques. Ce mouvement, dont les débuts effrayants firent croire à une révolution, ne produisit que des actes de violence isolés et sans portée; il fut noyé dans les paroles des orateurs des meetings.

O'Connell fut victime de son amour de la légalité. Les temporisations qu'il avait tant préconisées lui furent fatales. Arrêté, emprisonné, il ne put recouvrer la liberté qu'en réclamant l'intervention de la Chambre des lords, de cette Chambre qu'il avait, quelque temps auparavant, « comparée à un troupeau de porcs dont le président était le porcher ». Échantillon de l'éloquence avec laquelle il dominait les masses. La Chambre des lords déclara son arrestation illégale; mais elle maintint l'interdiction des assemblées populaires.

Une telle déception succédant à de telles espérances, répondant à de si grands efforts, fut fatale à l'Association et amena une scission parmi ses membres. Les plus fougueux élirent pour chef Smith O'Brien, qui proclamait ouvertement la nécessité d'avoir recours à la violence et à la lutte à main ar-

mée. Les plus calmes, les plus patients restèrent dévoués à O'Connell.

Deux partis se partagèrent l'Irlande. Cette division compromit la cause de son indépendance et amena de déplorables luttes intestines que seule la mort d'O'Connell (1847) fit cesser.

Pendant ces dissensions, attisées par le cabinet anglais, de mauvaises récoltes survenues deux années consécutives aggravèrent la situation des Irlandais. Une nouvelle loi sur les pauvres permit à peine de soulager les besoins de la plus poignante misère. Cette loi mécontenta les propriétaires et les rendit plus exigeants. Ils augmentèrent le nombre des fermiers et diminuèrent, par conséquent, la surface des terres livrées à chacun.

Les « paddy » n'avaient pour se nourrir d'autres ressources que la culture de la terre. Une maladie des pommes de terre détruisit tout espoir de récolte en 1847 et causa une effroyable famine. Un million d'individus périrent de faim, et les pauvres « paddy », ne trouvant plus chez eux les ressources nécessaires à leur existence, se résolurent à émigrer.

Pendant les années 1846 et 1847, cette émigration atteignit un chiffre tellement considérable qu'elle reçut le nom d' « Irish exode ». On eût dit l'émigration d'un peuple entier. La grande masse des émigrants se dirigea vers les États-Unis. Elle y forma une colonie irlandaise qui donna naissance à une « Association » nouvelle, unie de cœur et de sentiments à l' « Association » d'Europe.

Tant que vécut O'Connell, il soutint, par son in-

fluence et le prestige de sa parole, les masses populaires portées à la révolte; mais à peine eut-il disparu, que le mouvement révolutionnaire recommença et reprit toute sa violence.

Une première tentative de soulèvement eut lieu en 1848, après la révolution française. Ce mouvement fut promptement étouffé. D'autres soulèvements partiels se succédèrent presque sans interruption et maintinrent l'île dans un état continuel de révolte et de lutte.

IV

Apparition des fenians (1861). — John O'Mahony. — Stephens. — Congrès de Chicago (1863). — L'*Irish people*. — L'organisation des fenians. — Les soulèvements de 1864 et 1866. — Chester et Killery.

En 1861, un nouvel élément révolutionnaire fit son apparition en Irlande, élément bien plus grave, bien plus terrible que tous les précédents.

Les Irlandais émigrés en 1847 avaient, eux aussi, fondé, comme nous l'avons dit, une « Association » rattachée à l'« Association » d'Europe. Les nouveaux associés prirent le nom de fenians et résolurent de délivrer l'Irlande, de l'arracher à la tyrannie de ses oppresseurs.

Ce nom de fenians venait des anciennes tribus celtiques qui avaient formé la population aborigène de l'Irlande. Le chef le plus célèbre de ces tribus était Fioni ou Fiona. Les bardes avaient célébré ses exploits et conservé son souvenir. L'Association

nouvelle, s'inspirant de la vieille haine des Celtes et des Saxons, prit le nom de ce chef glorieux comme signe de ralliement.

La possession de l'Irlande, la Pologne anglaise, était pour l'Angleterre une nécessité politique telle qu'aucun sacrifice ne devait lui coûter pour se l'assurer.

La lutte entre les deux peuples reprit donc toute son ardeur, toute sa violence. Les malheureux « paddy », exaspérés par les souffrances, la dureté de leurs vainqueurs, reprirent les armes et voulurent de nouveau combattre pour leur religion et leur indépendance nationale.

L'Angleterre avait, lors de la guerre de sécession, paru donner son appui aux États du Sud. Cette attitude de sa part avait indisposé les États-Unis du Nord. Les Irlandais crurent cette circonstance favorable à leurs desseins. Les fenians se mirent à l'œuvre et ourdirent leur première conspiration (1861-1862).

John O'Mahony fut reconnu comme chef des fenians d'Amérique; James Stephens, comme chef des fenians d'Irlande. Les chefs subalternes portaient le titre de chefs centres et centres.

Un congrès eut lieu à Chicago, en novembre 1863; il révéla l'existence et l'organisation du fenianisme.

L'organe du nouveau parti, l'*Irish people,* fut créé à Dublin à la même époque.

Le nombre des adeptes augmentait rapidement; ils se recrutaient exclusivement parmi les artisans, les ouvriers des villes et des campagnes. Les mem-

bres du clergé et les bourgeois étaient exclus; beaucoup s'étaient soumis aux conquérants.

Les fenians étaient bien d'accord sur le but à atteindre, les moyens à employer; mais le manque d'argent, le manque d'armes, paralysaient leur action.

Les Irlandais émigrés en Amérique s'y étaient enrichis. Ils étaient restés « paddy » au fond du cœur. Ils se souvenaient du toit natal d'où ils avaient été expulsés. Ils se rappelaient leur désespoir quand il avait fallu partir, dire adieu à tout ce qu'ils aimaient. Ils voulaient venir en aide à leurs frères d'Europe et envoyèrent les fonds nécessaires. L'Association acheta des armes et compléta son organisation.

Elle comptait quatre classes :

La classe A. Les colonels commandant chacun un bataillon de plusieurs centaines d'hommes;

La classe B. Les capitaines commandant chacun une compagnie de cent hommes;

La classe C. Les sergents commandant des escouades de dix et vingt hommes;

La classe D. Les simples soldats.

Les armes recueillies étaient insuffisantes pour un aussi grand nombre d'individus. Chacun s'arma comme il put : de piques, de lances, de sabres ou de fusils. Un forgeron de Dublin avait acquis une grande habileté dans la fabrication des piques et en livrait des quantités énormes.

La fin de la guerre de sécession laissait sans emploi un grand nombre d'Irlandais, soldats aguerris et habitués au feu. Tous s'enrôlèrent parmi les fenians et formèrent le noyau d'une utile réserve.

Quand Stephens crut le moment favorable arrivé, il prit ses mesures, et la révolte éclata en septembre 1864. Mais le secret des conjurés avait été trahi. La police prévenue était sur ses gardes et agissait en conséquence. Le 16 septembre, lord Wadehouse, lieutenant de la Reine, suspendit la publication de l'*Irish people* et appliqua à l'Irlande des mesures de répression analogues à celles de notre état de siége. Des troupes arrivèrent de Londres; des bâtiments de guerre parurent dans les baies de Cork et de Galway. Stephens avait pu s'échapper; sa tête fut mise à prix (200 £). Il fut arrêté dans une villa des environs de Dublin.

La liste des conjurés avait été saisie dans les bureaux de l'*Irish people*. Elle permit de connaître les chefs de l'insurrection. Leur procès s'instruisit rapidement, et tous subirent des condamnations variant de sept à vingt ans de détention. Stephens avait pu s'évader.

Les Irlandais d'Amérique n'avaient pas pris part à ce mouvement. Ils ne voulurent pas cependant rester en dehors de l'action, et créèrent, de toutes pièces, une république irlandaise qu'ils expédièrent en Europe. Ils avaient nommé des ministres et un président dont le premier soin fut de lever des impôts. Ces impôts produisirent, pour un seul mois, la somme de 5,300,000 francs. Stephens, qui était passé en Amérique, fut nommé chef de l'expédition. Il débarqua en Irlande et y implanta le gouvernement qu'il avait amené tout prêt avec lui.

Les émissaires envoyés en avant débarquèrent

dans les premiers mois de 1865. Leur maladresse, leur jactance éveillèrent l'attention. Les côtes furent surveillées par des croiseurs; on prit à l'intérieur des mesures énergiques, et encore une fois la tentative avorta.

Ces deux échecs successifs refroidirent un peu l'ardeur des fenians; mais le calme ne fut pas de longue durée, et, dès la fin de 1865, Stephens convoquait, à New-York, un meeting de centres fenians.

Dans cette réunion, Stephens offrit de se rendre en Angleterre et de se livrer lui-même à ses ennemis. Sa condamnation et son exécution étaient certaines; sa mort éveillerait le sentiment patriotique de l'Irlande et serait ainsi le signal d'une nouvelle révolte.

Ce noble sacrifice fut refusé d'un commun accord; on se résolut à recommencer la lutte; mais, cette fois, au lieu d'attaquer l'Angleterre en Irlande, on l'attaquerait chez elle.

Dublin devait fournir 16,000 fenians, Cork 10,000, Galway 15,000. Chester fut choisi comme point de ralliement. Les conjurés voulaient se rendre maîtres de la citadelle et s'emparer des armes et des provisions qu'elle contenait.

Chester est le point de jonction de toutes les voies ferrées qui, d'Angleterre, se dirigent vers Holy-Head, point d'embarquement des paquebots allant à Dublin. Chester possède une citadelle dans laquelle sont déposées les armes du corps des volontaires. Le plan des conjurés consistait à occuper la citadelle, à s'emparer des armes, à les conduire à Holy-Head et, une fois-là, à les charger sur un des paquebots qui

attendent l'arrivée des trains, et qui les eût transportés à Dublin.

L'entreprise paraissait d'une extrême simplicité.

Comme toujours, la tentative échoua par la faute des conjurés. Avant le jour fixé, ils arrivèrent à Chester en trop grand nombre. Leurs allures tapageuses, leur mauvaise tenue donnèrent l'éveil. Des troupes furent mandées. Elles arrivèrent pendant la nuit du 11 février 1866, et l'opération perdit toute chance de succès.

Le mouvement tenté sur Chester ne devait pas être isolé; il se rattachait à une action générale qui devait se propager en Irlande. Dans cette même nuit du 12 au 13 février, pendant laquelle avortait le coup de main de Chester, une bande de huit cents hommes essayait de s'emparer de Killery. Les émeutiers étaient bien armés, pourvus de munitions; ils marchaient en bon ordre. Ils détruisirent sur leur passage les lignes télégraphiques, s'emparèrent d'un poste de gardes-côtes, blessèrent l'officier qui le commandait et se dirigèrent rapidement vers Killery. En approchant, ils se trouvèrent en face d'une compagnie de marins débarqués d'un bâtiment de guerre et envoyés à leur rencontre. Les fenians, mal aguerris, ne purent résister à une troupe régulière, et prirent la fuite.

Ces deux soulèvements simultanés, quoique suivis d'un échec, montrèrent quelle était la force d'organisation des fenians. Ils prouvèrent également combien grande était l'erreur de ceux qui croyaient à la ruine de l'association et à la dispersion de ses mem-

bres. Il fallait, au contraire, reconnaître ses progrès. L'agitation avait franchi ses premières limites. Elle ne bornait plus, maintenant, son action à Cork et à Dublin. On signalait sa présence à Londres et à Liverpool. Si l'on voulait l'empêcher de se propager, il fallait mettre en œuvre une surveillance de plus en plus active, une répression de plus en plus sévère.

V

Agitations partielles. — Attentat de Manchester. — Exécution des coupables. — Attentat de Clarkenwall, 1867. — Période de calme. — Disette. — Parnell.

Le reste de l'année 1866, bien qu'agité par des soulèvements partiels, s'écoula cependant sans troubles sérieux. Les émeutiers n'obtinrent aucun succès, même passagers, et cependant leur courage, leur persistance, restèrent les mêmes. Battus un jour, ils disparaissaient pour quelque temps, et, tout à coup, rallumant la lutte agraire, commettant des crimes épouvantables, ils se présentaient sur un autre point, se montraient plus fougueux, plus intraitables et plus violents.

Dans l'espoir d'en finir, le gouvernement résolut de donner à la répression des mouvements de Chester et de Killery un appareil redoutable, propre à frapper l'esprit des fenians, à leur inspirer, dans l'avenir, une crainte salutaire.

Une commission avait été nommée pour juger les

coupables; elle s'érigea en tribunal extraordinaire qui siégea à Cork, au milieu d'un grand déploiement de troupes.

Deux chefs, Mac Affesdy et Moriarty, furent condamnés à mort. L'opinion publique, qui avait réclamé un châtiment exemplaire, s'émut à l'idée de voir la peine de mort rétablie en matière politique. Le gouvernement céda à la pression de la presse, et la peine de mort prononcée contre les condamnés fut commuée en celle des travaux forcés.

Le calme relatif de la fin de 1866 se continua pendant une grande partie de 1867. A peine fut-il interrompu par la découverte d'un complot, l'avortement d'une tentative de soulèvement, faits isolés, sans grande importance. On était tenté de croire à la disparition des fenians, quand, dans la nuit du 13 au 14 septembre 1867, la police arrêta, dans les rues de Manchester, quatre hommes d'allures suspectes. Deux d'entre eux parvinrent à s'échapper; les deux autres, maintenus en état d'arrestation, furent reconnus pour être le colonel Kelly et le capitaine Doisy, officiers américains de l'armée de Stephens.

Leur arrestation fut maintenue, et l'on instruisit leur procès; mais, durant le trajet du tribunal à la prison, la voiture cellulaire qui les transportait est attaquée par une bande de gens armés et masqués. Plusieurs constables et hommes de l'escorte sont tués ou blessés dans la bataille. Les prisonniers délivrés ne purent jamais être repris.

Les auteurs de ce nouvel attentat furent découverts

et passèrent devant la justice : trois furent condamnés à mort, les autres aux travaux forcés.

L'inquiétude régnait alors, non plus seulement en Irlande, mais dans toute l'Angleterre. L'émotion, la panique, n'eussent pas été plus grandes si une armée française avait débarqué sur les côtes. Toutes les villes craignaient, chaque jour, un nouvel attentat. A Londres, il avait fallu prendre des précautions exceptionnelles, et les armes des policemen avaient été chargées. Les troupes étaient consignées dans les casernes; les docks, les banques, gardés par des milliers de sentinelles.

Une troupe d'hommes du peuple se présenta au ministère de l'intérieur pour demander la grâce des condamnés. Ils ne furent pas reçus et se vengèrent en saccageant le ministère. Ce dernier attentat, dont on augmenta avec dessein l'importance, et qu'on attribua aux fenians, rendit impossible toute intervention efficace en faveur des condamnés. La justice dut suivre son cours.

Le lendemain de l'exécution eurent lieu simultanément, à Manchester, à Londres, à Dublin, les protestations les plus violentes. A Dublin, la population parcourait les rues en promenant trois cercueils couverts de fleurs. Ces manifestations se reproduisirent à Glascow, à Cork, à Limerick, à Leeds et à Waterford; elles prirent un tel caractère, que le gouvernement dut les interdire.

Les fenians n'étaient ni abattus, ni découragés. Deux des leurs, Burke et Casey, étaient enfermés dans la prison de Clarkenwall. L'association résolut de les délivrer.

Le 13 décembre 1867, dans l'après-midi, des hommes suivaient la rue qui longe la prison du côté du mur d'enceinte où s'étendent les préaux qui servent à la promenade quotidienne des prisonniers. Ces hommes traînaient une charrette à bras chargée d'une barrique. Personne ne fit attention à eux. Ces hommes étaient des fenians exécutant les ordres de leurs chefs. Ils arrêtèrent leur voiture contre le mur de la prison, allumèrent une mèche adaptée à la barrique, sans que les passants, assez nombreux, se soient doutés de ce qu'ils faisaient.

Peu après, vers trois heures, retentit une effroyable détonation. Une partie du mur de la prison s'écroula, faisant une large brèche par laquelle il eût été facile aux prisonniers de s'échapper. Malheureusement, sur un avis secret parvenu au directeur, l'heure de la promenade des prisonniers dans le préau avait été changée, et le résultat de l'attentat fut la mort de quarante personnes tuées dans la rue et dans les maisons voisines, que la violence de l'explosion avait à moitié détruites.

En même temps, le public apprenait avec terreur qu'on venait de découvrir un complot ayant pour objet de faire sauter les usines à gaz, les gares, les édifices publics et les ponts de Londres, forfaits qui ne devaient recevoir un commencement d'exécution que seize ans plus tard.

Les coupables de l'attentat de Clarkenwall, chefs et complices, furent arrêtés : l'un d'eux fut condamné à mort, les autres aux travaux forcés.

Une période d'accalmie succéda à une telle suite

de troubles et de révoltes. On put de nouveau concevoir l'espérance de voir renaître la tranquillité. On déclara l'association des fenians anéantie, et, le 31 juillet 1868, le discours de la couronne déclarait que les prisons ne renfermaient plus un seul fenian condamné ou poursuivi. Un peu plus tard, en 1871, une amnistie générale permit aux exilés et aux transportés de rentrer en Angleterre et en Irlande.

Nous l'avons déjà dit, l'Irlande est un pays essentiellement agricole. Les habitants vivent du produit des terres qu'ils cultivent. Quand ces produits manquent, ils n'ont pas les ressources nécessaires pour les remplacer et doivent endurer les horreurs de la faim. L'industrie est nulle ou à peu près : des cent filatures que possédait Dublin au commencement de ce siècle, quatre ou cinq à peine sont encore debout.

Plusieurs années de suite, les récoltes furent mauvaises. Les Irlandais souffrirent de la faim. Pressurés par leurs propriétaires dont ils ne pouvaient satisfaire l'avidité, ils se trouvèrent bientôt à bout de ressources.

Les meetings, les assemblées populaires avaient entretenu chez eux le souvenir des révoltes passées ; l'exemple donné par leurs pères devait leur profiter. Ils comptaient être plus heureux, et espéraient voir le succès couronner enfin leurs efforts.

Un député au Parlement, Mr Parnell, reprit l'œuvre laissée inachevée par O'Connell. Il réclama la séparation de l'Irlande et de l'Angleterre, et recommença l'agitation qu'on croyait éteinte.

Une nouvelle association fut créée; elle reçut le nom de *land league,* la ligue pour la terre. Les meetings recommencèrent; puis à la fois au nord et au midi, au centre de l'île, éclatèrent les incendies, se produisirent les assassinats. Les révoltés s'attaquèrent directement au pouvoir officiel, au pouvoir royal, et les attentats de Phœnix-park dépassèrent en audace ceux de Manchester et de Clarkenwall.

Cette persistance de la lutte de l'Irlande contre ses oppresseurs est étrange. Toujours vaincus, jamais découragés, on trouve constamment ces malheureux Irlandais prêts à la révolte et à la lutte. Leur haine, de plus en plus vivace, leur fait oublier leurs constantes défaites. C'est sur les lieux mêmes où elle s'est produite qu'il faut aller pour comprendre ce qu'a été cette dernière lutte, pour en retrouver la trace et écouter les récits de ceux qui y ont assisté, qui peut-être y ont pris part.

CHAPITRE IV

GALWAY

I

Les troubles récents. — Galway. — Les maisons espagnoles. — La campagne. — Un marché. — Les enfants à l'école. — Une hutte de cottiers. — Les cottiers. — Leur existence. — Les propriétaires. — La land league.

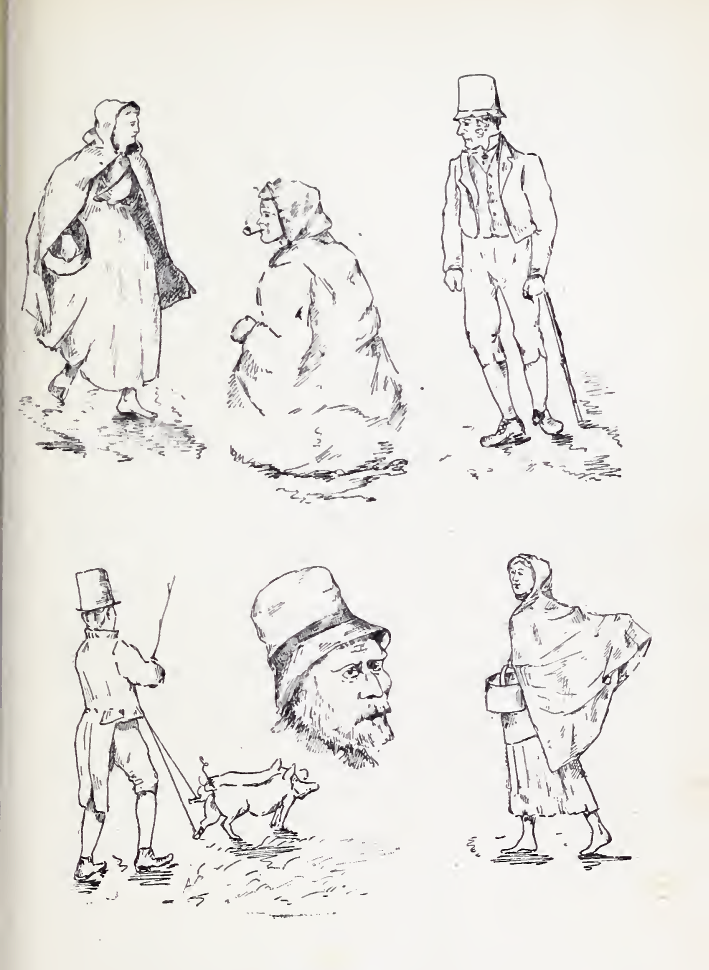
Les troubles qui depuis si longtemps désolent l'Irlande ont, après une courte interruption, repris, en ces dernières années, leur violence première. L'Angleterre, désespérant de soumettre l'« île sœur » à l'aide des bons procédés pratiqués jusqu'à ce jour : famine, gibet et coups de fusil a pris le parti de la dépeupler. Les *natifs,* comme disent les Anglais, sont chassés de l'île ; ils émigrent au Cap, au Canada ; la province de Manitoba est presque entièrement peuplée d'émigrés irlandais ; ils sont remplacés en Irlande, au midi, par des Anglais ; au nord, par des Écossais. Le centre est plus long à céder, et, de la mer d'Irlande à l'Océan, de Dublin à Galway, il existe toute une longue ligne de contrées réfractaires. Le Connaught est stérile ; les propriétaires y trouvent difficilement des fermiers étrangers ; la nécessité les oblige à y conserver les Irlandais.

Les « vieux » Irlandais qui occupaient Cork tendent à disparaître. C'est donc entre Galway et Westport que l'agitation créée par la « land league » a été la plus vive, que les attentats contre les personnes et les propriétés ont été les plus violents et les plus nombreux. C'est là que nous allons pour avoir une idée générale de l'excitation des esprits, de la misère intellectuelle et morale des habitants.

Galway est une curieuse petite ville, bâtie sur les bords d'une superbe baie. Dès le moyen âge, Galway entretenait des relations suivies avec les côtes d'Espagne. Les échanges entre les deux pays étaient continuels, et les marchands, les armateurs, les négociants irlandais faisaient, pour leurs plaisirs et pour leurs affaires, de fréquents voyages en Espagne. Ils en rapportèrent des habitudes, des goûts différents de ceux de leur pays, en sorte qu'on est tout étonné de trouver, sous le ciel gris et froid de l'Irlande, des maisons, des traditions qui rappellent un autre climat.

Les maisons de la vieille ville ont encore conservé au-dessus de leurs portes les armoiries sculptées de leurs anciens propriétaires. A l'intérieur, on revoit les décorations chaudes et mouvementées qui rappellent le beau ciel d'Espagne. Les moines, les prêtres catholiques, les couleurs voyantes du costume des femmes, le teint olivâtre des hommes, complètent l'illusion et font rêver d'un ciel plus chaud.

Malheureusement, les maisons sont en ruine, les habitants ont l'air triste et souffreteux; il pleut souvent; il fait froid; l'illusion n'est pas de longue durée.



IRLANDE.

GALWAY. — PAYSANS.

L'annonce d'un meeting a mis la ville en émoi. On craint des troubles, et, dans la pensée que les fenians pourraient couper les conduites de gaz et plonger la ville dans l'obscurité, les policemen se promènent à travers les rues, une lanterne à la main. Il est arrivé de forts détachements de troupe. On attend de Dublin des constables à pied et à cheval. Rien dans toutes ces mesures ne semble propre à assurer l'usage de cette liberté laissée, prétend-on, en Angleterre, aux assemblées populaires, aux réunions publiques.

Nous avons deux jours à nous avant le meeting, nous en profitons pour aller jusqu'à Killery, accompagné d'un très-obligeant habitant de Galway qui nous sert de guide.

Notre hack court rapidement sur la route bordée de murs formés de hautes dalles, posées de champ; elles atteignent presque à hauteur d'homme et doivent singulièrement favoriser les embuscades.

Il y a marché dans les environs. Nous rencontrons quelques groupes de paysans. Ils sont grands, portent la culotte, l'habit et le traditionnel chapeau haut de forme; ils ont des chaussures aux pieds. Les femmes ont les jambes et les pieds nus; un manteau au capuchon relevé, rouge ou bleu, les enveloppe tout entières. Une vieille, fatiguée de la route, s'est assise sur le revers du fossé et fume sa pipe. Un bon vieux marche lentement, en jetant de tous côtés des regards inquiets. Les produits que portent tous ces pauvres gens n'approvisionneront guère le marché: ce

sont des œufs, quelques poules, des porcs maigres. Leur physionomie est triste, leur allure fatiguée, celle de gens auxquels les nécessités de la vie imposent de dures privations. Ils ne nous saluent pas au passage, comme le feraient les paysans de nos campagnes. Ils nous regardent en dessous avec des yeux mauvais et défiants.

Une douzaine d'enfants passent tranquillement, les plus grands en tête; ils vont à l'école distante de plusieurs milles. Ils ne sont pas bruyants, ne jouent pas entre eux. Ils emportent dans leur panier une galette d'avoine, deux ou trois pommes de terre. Plusieurs ont sous le bras un gros morceau de tourbe, approvisionnement destiné au chauffage de la classe pendant l'hiver; ils payent ainsi leur cotisation.

Dans un repli de terrain, s'élève une hutte de cottier; nous nous dirigeons de ce côté.

Au milieu d'un champ, un homme vêtu d'un pantalon usé jusqu'aux genoux et d'un gilet en loques, ramasse des pierres et les met en tas.

Une malheureuse femme, aux traits réguliers, les cheveux épars, à peine vêtue, porte dans une hotte une lourde charge de tourbe.

L'homme nous aperçoit, nous le hélons; il quitte son travail et vient à nous. Il nous raconte qu'il est dans une grande misère; sa femme ne peut quitter la hutte, elle est infirme; son fils aîné a les fièvres, il est couché; ses deux filles travaillent chez les voisins; deux autres enfants sont au loin. Il tient à location une petite ferme de quatre acres de terre (un peu plus d'un hectare et demi). Sur notre observa-

tion que le terrain qu'il cultive paraît ne produire que des cailloux, il répond que ce terrain est meilleur que nous ne croyons, et qu'il y récolte ordinairement de très-bonnes pommes de terre, mais que cette année les pluies les ont fait pourrir avant la récolte. Il ne possède aucun troupeau et n'a pas même de quoi nourrir un porc. Sa basse-cour se compose de trois poules étiques qui depuis deux jours ont cessé de pondre.

De quoi peuvent-ils vivre alors?

De pain d'avoine et de pommes de terre. Leur propriétaire, un bien brave homme, leur fait l'avance d'un peu de grain et de pommes de terre; ils le rembourseront en nature à la récolte prochaine. Ils vont chercher ces provisions chaque semaine, afin de ne pouvoir les commencer trop vite. Leur propriétaire n'est pas heureux non plus.

La hutte est bâtie en terre, avec de gros moellons aux angles. Elle est couverte en chaume. Un tas de tourbe est près de la porte. Un chemin bordé de hautes pierres conduit à deux ou trois habitations du même genre qu'on aperçoit dans le lointain.

L'intérieur est d'une pauvreté qui fait mal. Deux grabats, deux tas de paille, reposent sur le sol de terre battue et servent de lit; une table, une chaise cassée, une cheminée au fond de laquelle deux morceaux de tourbe fument sous une marmite. Les murs ne sont pas enduits, la pierre est apparente; le sol est inégal et humide par places.

Sur un des grabats est étendu un jeune homme au teint jaune; il est couvert d'une mauvaise couver-

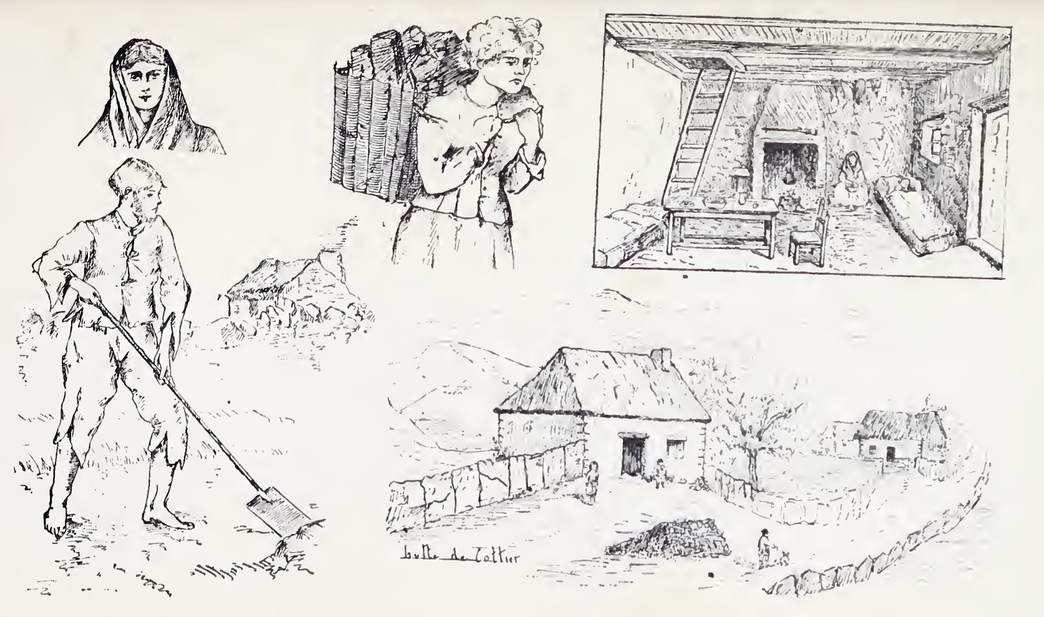
ture déchirée. C'est le fils du cottier, celui qui est malade « des fièvres ».

Une femme, assise près de la cheminée, est maigre, flétrie, sans regard. Elle a la tête enveloppée d'une loque.

Une échelle conduit au grenier qui est vide. On ne voit nulle part trace d'approvisionnements d'aucune sorte. Près de la cheminée, sont fichés dans un clou des numéros de l'*Irish people.* Nous voyons aussi, accolés au mur, un portrait de Parnell et une feuille, à moitié déchirée, d'un journal illustré représentant Mr Stouffy, propriétaire anglais, allant visiter ses fermes; il est accueilli à coups de pierres et de bâton, et assommé sur place.

Ces pauvres gens nous remercient beaucoup du peu que nous leur laissons, et l'homme, qui paraît heureux d'avoir un prétexte de quitter son travail, nous accompagne pour nous montrer quelques endroits où se sont passés des faits intéressants.

Une maison construite en quelques jours par les land-leagers afin d'abriter une famille expulsée de sa demeure par un propriétaire inhumain. Les habitants de cette petite maison sont de pauvres cottiers. Ils avaient été arrêtés pour avoir pris part à une manifestation organisée en souvenir de l'anniversaire de l'exécution des fenians à Manchester. Le propriétaire a profité de leur éloignement pour les remplacer. Quand ils sortirent de prison, ils se trouvèrent sans abri. La ligue envoya cinq cents hommes munis de tous les outils, engins et matériaux nécessaires. En huit jours, une nouvelle maison fut con-



IRLANDE. — PAYSANS ET LEURS HABITATIONS.

struite près de l'ancienne, sur les terres du propriétaire. Celui-ci se tint tranquille; il avait été prévenu que s'il commettait quelque acte de rigueur, on brûlerait ses fermes, ses récoltes, et qu'il serait fusillé.

Cette autre habitation est celle d'un propriétaire qui avait exigé de son fermier le prix convenu pour le loyer de sa ferme. N'ayant pu obtenir satisfaction, il renvoya son fermier. Deux jours après, à la nuit, des hommes armés, le visage noirci, pénétrèrent chez lui et lui coupèrent le nez, les oreilles et liles doigts de pied.

Dans cette autre ferme, le fermier a été tué le soir, au coin de son feu, par des assassins qui ont brusquement ouvert la porte.

Là-bas, ce tas de ruines est tout ce qui reste d'une maison incendiée. Les habitants, mis dans l'impossibilité de fuir, ont été brûlés vifs.

Partout des traces de luttes, de meurtres et de pillage.

Tous les propriétaires résidents sont encore boycottés (du nom du capitaine Boycott qui, le premier, a été mis à ce régime), c'est-à-dire qu'ils ne trouvent plus ni domestiques, ni ouvriers, que les marchands refusent de leur vendre, qu'à leur apparition dans un bar, dans un lieu public, chacun s'éloigne, et que les maids leur tournent le dos; qu'à l'église le vide se fait autour d'eux; qu'à la porte de leur maison, on leur tend des piéges, et qu'un assassin les attend derrière chaque mur.

Notre pauvre paysan nous fait voir, avant de nous quitter, un des avis que la land league envoie aux

condamnés pour les prévenir. C'est un carré de papier semblable à celui qu'on nous a remis à Dublin : un tracé noir figure un cercueil entouré de poignards et d'ossements en croix. Un pareil avertissement est toujours suivi d'une prompte exécution.

II

Lough-Corrih. — Lord Mountmorres. — Lord Ardilanne. — La baie de Killery. — Galway. — Le meeting. — Les préparatifs. — Les orateurs.

Nous continuons notre route, traversons le Lough-Corrih et arrivons à Cong. La compagne est misérable; les habitations se font rares. Partout des tourbières, des marais, des champs incultes. Partout des ruines, des décombres, des traces de violences et de combats. Les paysans nous regardent en dessous d'un œil méchant. Ils se demandent évidemment qui nous sommes et ce que nous venons faire parmi eux.

Cong est une petite ville à laquelle l'assassinat de lord Mountmorres (corruption de Montmorency, nous dit-on) a fait une triste célébrité.

Lord Mountmorres habitait toute l'année son domaine d'Ebor-Hall, entre Cong et Clonbur. Il était magistrat local à Clonbur et avait la réputation d'être un mauvais lord, c'est-à-dire qu'il exigeait de ses fermiers le montant de leurs fermages. Il n'était pas riche : à peine possédait-il une douzaine de fermes de deux ou trois hectares, et leurs revenus con-

stituaient presque uniquement ses moyens d'existence.

A plusieurs reprises, il avait été prévenu que sa sévérité obligerait ses ennemis à agir contre lui. Il n'avait tenu aucun compte de ces avertissements et avait même, depuis quelque temps, congédié les deux constables chargés de veiller à sa sûreté.

Le jour de l'attentat, lord Mountmorres avait siégé à Clonbur et revenait à Ebor-Hall dans un hack-car qu'il conduisait lui-même. A un kilomètre de sa résidence, des assassins cachés derrière les murs de la route déchargèrent sur lui six coups de feu qui, tous, l'atteignirent. La voiture rentra vide. Le cadavre était tombé sur la route; il ne fut découvert que plus tard dans la soirée. Personne du pays ne voulut relever le corps, lui donner asile, l'ensevelir et le mettre en bière. Ce fut un étranger de passage, un cocher de Dublin, qui remplit ce devoir.

La police fit toutes les recherches possibles, dix mille livres furent promises à qui aiderait à découvrir les coupables. Recherches et promesses demeurèrent inutiles. Les coupables restèrent inconnus.

A côté de lord Mountmorres, qui était un mauvais lord parce qu'il faisait payer ses fermiers, se trouve lord Ardilanne qui, lui, est un bon lord et ne réclame jamais aucune redevance à ses fermiers. Ce qui diminue son mérite, c'est le chiffre de sa fortune et de ses revenus. Le montant de ses maigres fermes d'Irlande ne les augmenterait pas d'une façon appréciable. Lord Ardilanne était, naguère encore, brasseur à Londres. Il a vendu son fonds vingt-cinq

millions et s'est retiré des affaires après avoir été anobli. Il est très-populaire et très-aimé; une partie des habitants du comté vit de ses largesses. On ne peut trop louer des sentiments aussi généreux; malheureusement, ils ne sont pas à la portée de tout le monde. Que de gens voudraient imiter lord Ardilanne et en sont empêchés !

Le clerc de la paroisse est avec nous; il nous engage à l'accompagner à une hutte qu'il nous montre de loin; un garçon y est mort la veille, et nous pourrons voir les préparatifs des funérailles que vont lui faire ses parents et ses amis réunis à cet effet.

La scène est lugubre. La hutte est misérable; on respire, à l'intérieur, une odeur nauséabonde. Le corps repose sur un tas de paille, au milieu de la hutte. On devine la tête et la forme rigide du cadavre recouvert d'une loque noire. Des femmes sont accroupies près de la cheminée; elles poussent des plaintes bruyantes, font entendre une sorte de chant et s'interrompent pour porter fréquemment à leur bouche une tasse en terre remplie de whisky. Les hommes ne disent rien, ils se contentent de boire.

Les cottiers habitant cette hutte ont, paraît-il, été condamnés pour avoir refusé de payer leur fermage et pour avoir battu le collecteur de fermes. On les a enfermés dans la prison du comté, et tout le temps qu'a duré leur emprisonnement, les compagnons de la land league sont venus surveiller le logis, cultiver les champs, soigner le bétail et protéger les femmes et les enfants.

Nous traversons de nouveau le lac et allons jus-

qu'à la baie de Killery voir les hautes falaises qui la bordent. En approchant de la mer, le pays semble moins misérable. Les habitants tirent quelques bénéfices du passage des touristes qui viennent, pendant la belle saison, voir la baie et les falaises. Ils se font guides ou bateliers, et gagnent ainsi de quoi vivre une partie de l'année.

A notre retour, nous trouvons Galway en proie à une animation excessive. Le meeting doit avoir lieu dans l'après-midi, et de bonne heure les trains de chemins de fer, les voitures, ont amené des milliers de curieux. Des bandes de piétons défilent dans toutes les rues, musique en tête, avec des oriflammes, des drapeaux, des banderoles aux inscriptions provocantes. Les chants, les cris retentissent par toute la ville.

Des constables, à pied et à cheval, entourent la place où doit avoir lieu la réunion. Les précautions sont prises pour que l'émotion populaire ne dépasse pas certaines bornes, pour que l'usage de la liberté soit renfermé dans les limites que l'autorité jugera convenables.

Pourvu que les Anglais n'attaquent ni la Reine, ni le gouvernement, ni la religion, ni la société, ils jouissent du précieux privilége de pouvoir tout dire en public.

Un train chauffe dans la gare, la prison de Galway serait trop petite et n'offrirait pas assez de sécurité; toutes précautions sont prises, et les prisonniers qu'on peut être obligé de faire seront rapidement transportés à Dublin où, d'avance, on a préparé leur gîte et leur souper.

Une estrade est élevée au milieu de l'emplacement; la foule l'entoure, foule compacte, bruyante, orageuse, qui reflue dans les rues et les chemins. Beaucoup des assistants sont déjà ivres. Ils crient, chantent à tue-tête, et le bruit qu'ils font domine celui des instruments de musique, tambours, grosse caisse, orgue de Barbarie, cors de toutes dimensions. Un Irlandais, fortement ému, vient crier à nos oreilles. Notre compagnon lui allonge un coup de pied, l'Irlandais se retourne et s'éloigne en nous traitant de butors.

On évalue, autour de nous, à six mille le nombre des auditeurs.

Les organisateurs du meeting prennent place, et le silence s'établit, silence relatif, bien entendu.

Mr Parnell ne viendra pas, sa sœur non plus; c'est un mécompte. Ce nom de Parnell est, néanmoins, salué de hurrahs frénétiques, d'acclamations assourdissantes.

Les délégués des grandes villes d'Angleterre et des États-Unis parlent successivement de la solidarité des peuples, des améliorations sociales, du renversement des tyrannies. Déclamations bruyantes, sonores, habituelles aux assemblées populaires.

Tout ce peuple se grise de ces phrases creuses, exagérées, qu'il ne comprend pas. Le whisky complète l'excitation produite par le mouvement, la fatigue, la marche, l'énervement d'une longue attente.

Entre chaque discours, la musique, les chants éclatent; ce sont des refrains patriotiques et bachiques.

Un chef déterminé pourrait, certes, entraîner cette

foule-là où il voudrait; elle le suivrait et, inconsciemment, se porterait à tous les excès. Chacune des grandes étapes de l'agitation irlandaise a été marquée par des assemblées de cette nature. Le « paddy » est impressionnable, irréfléchi; il se laisse facilement dominer par ses impressions et ne raisonne pas ses émotions.

Il vaut mieux lire le récit de telles assemblées qu'en être le spectateur.

III

La nouvelle organisation. — Les invincibles. — Les explosions en Angleterre. — Dublin. — Mendiants.

La lutte entre l'Angleterre et l'Irlande entre aujourd'hui dans une nouvelle phase.

Fidèles à leur programme, les fenians ont transporté d'Irlande en Angleterre le théâtre de leurs attaques; et c'est à Londres, au cœur même de leur vieille ennemie, qu'ils veulent porter de terribles coups.

Leur ancienne société s'est transformée; la nouvelle organisation de leurs forces n'est pas encore exactement connue. Un nouveau et terrible engin de destruction, la dynamite, est venu à leur aide.

Le parti révolutionnaire irlandais comprend actuellement, paraît-il : 1° les fenians; 2° les invincibles; 3° les frères de la république irlandaise; 4° les clan-na-gael.

Les premières divisions sont connues, la dernière est de création récente ; elle se compose de trois sections :

La section A. Les chefs centres, les chefs qui consacrent leur vie à la défense des intérêts et à la direction du parti.

La section B. Les affiliés exerçant une profession libérale, avocats, médecins, ingénieurs, rentiers et propriétaires.

La section C. Les travailleurs, les gens d'action, ceux qui emploient la dynamite, d'où leur surnom de dynamiteurs.

Dans une réunion qui a, récemment, eu lieu sur le continent, les chefs ont discuté les moyens pratiques à employer pour produire les explosions, et les avantages qu'il y avait à faire sauter tels monuments plutôt que tels autres. Les uns ont manifesté leur préférence pour les casernes, les théâtres, les gares de chemin de fer, les ponts, les lieux où une grande foule est rassemblée, les autres pour les grands monuments publics, les palais, les églises, ou simplement les maisons particulières.

Depuis un peu plus d'un an, on a compté à Londres dix-sept explosions ou tentatives d'explosions de diverses natures, entre autres :

30 octobre 1883. Explosions aux stations de Paddington et de Westminster.

26 février 1884. Explosion à la gare de Victoria.

28 février 1884. Machines infernales aux stations de Paddington et de Charring-Cross.

1er mars 1884. Machine infernale à la station de Ludgate-Hill.

30 avril 1884. Explosion dans Saint-Jame's square et dans Scotland yard.

13 décembre 1884. Explosion au pont de Londres.

24 janvier 1885. Explosion au palais de Westminster et à la tour de Londres.

Malgré les recherches, les efforts de la police, malgré l'appât des récompenses promises, les auteurs de ces attentats n'ont pu être découverts et sont demeurés impunis.

Nous sommes de retour à Dublin ; il n'est question partout, en chemin de fer, dans les hôtels, les lieux publics, que du meeting de Galway. Les journaux de Londres font un chaleureux appel à la conciliation, c'est-à-dire qu'ils engagent vivement les Irlandais à payer les impôts, les redevances, à travailler, à supporter patiemment les vexations dont on les accable, sans se révolter et sans rendre coup pour coup.

Il n'est question que des bons sentiments professés par John Bull à l'égard de ses frères d'Irlande, de son bon vouloir à leur venir en aide, à les secourir. On ne leur demande que payer, se laisser rosser et se taire.

Nous étions devant la porte de notre hôtel, nous préparant à partir. Des mendiants irlandais passent en tendant la main. Nous leur donnons quelques pence. Aussitôt, un gentleman assis près de nous nous apostrophe vivement : « On ne fait pas l'aumône à ces gens-là ! » Il se précipite à l'intérieur de l'hôtel, interpelle les domestiques, le directeur. C'est, pense-t-il, nuire à la « respectability » d'un hôtel

comme celui-ci que d'aider des misérables, des vagabonds, des mendiants, ...des Irlandais enfin !

Le directeur pense comme lui. Les pauvres diables d'Irlandais sont brutalement repoussés. Nous allions recevoir notre part d'invectives; mais nos bagages étaient chargés, et nous montions en voiture.

Tous ces gens de l'hôtel étaient Anglais.

C'est là le dernier souvenir que nous ayons remporté d'Irlande sur la bonne harmonie, la bonne entente, l'accord facile à établir entre les deux races.

Paris, 17 août 1885.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

ANGLETERRE

CHAPITRE PREMIER. — Londres.

CHAPITRE II. — La résidence.

CHAPITRE III. — Birmingham.

CHAPITRE IV. — Les écoliers.

DEUXIÈME PARTIE

ÉCOSSE

CHAPITRE PREMIER. — Édimbourg.

CHAPITRE II. — La traversée.

CHAPITRE III. — Perth.

CHAPITRE IV. — En voyage.

CHAPITRE V. — Balmoral.

CHAPITRE VI. — Inverness.

CHAPITRE VII. — Les Highlands.

CHAPITRE III. — Les Fenians.

CHAPITRE IV. — Galway.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01498 3247

